ALLI

Digitized by Google



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA
SCAFFALE 12
PLUTEO V
N.° CATENA 1

f. S. 12. V. 1.



1c 55.

Digitized by Google

THÉÂTRE

DE

CAMPAGNE.

TOME I.

Digitized by Google

Digitized by Google

THÉÂTRE
DE
CAMPAGNE.

Par l'Auteur des PROVERBES DRAMATIQUES.



TOME PREMIER.



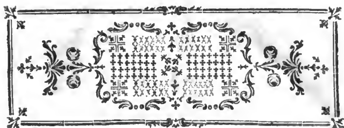


A PARIS,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

M D C C L X X V.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



ÉPITRE

AUX SOCIÉTÉS

DE PROVINCE.

C'est à vous, aimables Sociétés, que je dédie ce Théâtre, vous qu'on affecte de dédaigner, & que, ſans le ſavoir, on prend ſouvent pour modèle. Le charme de la Société, à la Campagne, n'eſt-il pas en effet le même que celui des Sociétés de Province? Il conſiſte à vivre habituellement enſemble. Quand on ſe convient, le plaiſir de ſe retrouver à chaque inſtant, n'eſt-il pas le plus doux de la vie? Tout ce qui amuſe, lie encore davantage. C'eſt d'après cela, ſans doute, qu'on a repris ſi vivement le goût de vivre à la Campagne; en trois jours on s'y voit plus de tems que dans une année à Paris. Et vous, vous jouiſſez ſans ceſſe de cet avantage. Ah! profitez-en

Digitized by Google

toujours ! c'eſt le goût ſeul des amuſemens qui perpétuera ce bonheur. Doucement occupées de vos plaiſirs, votre vie ſera variée & vous ne connoîtrez jamais l'ennui. Le goût bannira ces mauvaiſes plaiſanteries, ſi ſouvent répétées, qui fatiguent plus qu'elles ne divertiſſent ; les plaiſants & les objets de plaiſanteries diſparoîtront bientôt, & le jeu ne ſera plus auſſi néceſſaire. Ce jeu, même modique, étoit devenu une habitude, on croyoit n'avoir exiſté que par la quantité d'heures que l'on avoit joué ; il n'y avoit plus de converſation, plus de gaieté, plus de plaiſir. Après avoir parlé de ſa ſanté, gémi ſur le tems ou exhalté ſa beauté, ſans avoir le projet d'en profiter, on jouoit, on ſe querelloit, on ſe trouvoit inſupportables, & l'on ſe haïſſoit.

Le goût des Spectacles ne laiſſe qu'aux Vieillards ces triſtes habitudes. L'étude des rôles, les répétitions prennent du tems ; vous liſez au moins des Comédies, & c'eſt où l'on apprend à connoître les hommes, à rire des ridicules & à les éviter, à mépriſer les vices & à les redouter, à admirer les vertus & à s'efforcer de les pratiquer.

L'amour des talens ne laiſſe point de vuide dans l'ame, & le deſir d'en acquérir fait rechercher ceux qui

Digitized by Google

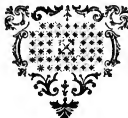
les possèdent : on sent ce qu'il faut de travaux & de soins, même pour avoir un talent médiocre. Ainsi les petits Théâtres de Société qu'on élève en Province, y répandent un nouveau jour qui rend les objets plus brillans, & porte dans l'ame cette innocente gaieté qu'on ne trouve que dans les Sociétés formées hors de la Capitale. La jalousie, l'envie, les préséances qui sont toujours les fruits de l'oisiveté & de l'ennui, disparoîtront pour jamais. Les Vieillards n'auront plus de stupides admirateurs de leurs raisonnemens douloureux après la lecture des Gazettes ; ils s'affligeront seuls ou ils ne s'affligeront pas. Le goût du jeu se reproduira moins. Les oisifs ne plaisanteront pas ceux qui savent s'occuper, & ne les détourneront plus, & les Académies seront moins peuplées de dormeurs, comme il y en a dans plusieurs Villes.

On voit déja les Comédiens de Province, excités à jouer des Pièces que ceux de Paris ne jouent jamais ; ils consentent à varier leur répertoire, sans craindre de se fatiguer en apprenant de nouveaux rôles.

Toutes ces considérations, aimables Sociétés, m'ont fait croire que vous recevriez avec plaisir ce Recueil de Comédies ; il a été formé pour une Société de Province, très-aimable, qui les a toutes jouées. S'il y en a qui

puiſſent vous plaire, mon projet, de ſeconder vos amuſemens, ſera rempli, & c'eſt tout ce que peut deſirer un Editeur qui voudroit pouvoir les partager. Je ſuis, &c.

La Lettre ſuivante apprendra ce qui a engagé à recueillir les Pièces qui compoſent le Théâtre de Campagne.





LETTRE

A MADAME LA BARONNE DE JOYENVAL.

Vous me faites l'honneur de me mander, Madame, que toute la Jeunesse de votre Province, depuis quatre ou cinq ans, s'est appliquée à jouer des Proverbes, & que cet amusement lui a fait très-grand bien. Je n'en suis pas surpris; il doit former beaucoup plus que l'habitude de faire des visites où l'on se présente souvent avec embarras, où l'on escamote quelques révérences, les uns derrière les autres, en rougissant; après quoi les Hommes courent se mettre le dos à la cheminée, & les Femmes vont se parler à l'oreille.

La conversation est-elle générale, il faut se deviner; on parle vîte ou entre ses dents, personne ne prononce, faute de s'être exercé à parler haut; ne pouvant vous entendre, on ne sauroit vous connoître ni vous bien juger: alors la crainte & la défiance rendent souvent très-ennuyeuse la conversation qui pourroit être fort agréable; il n'y a que les sots qui osent toujours tenir les dés, & dire avec confiance les choses les plus communes. L'habitude de la con-

verſation feroit éclore une multitude d'idées que peuvent avoir les jeunes perſonnes ; elles ne ſe forgeroient pas des ſyſtêmes que rien ne peut détruire ; puiſque ne les ayant pas connus, on n'a pu ſonger à les combattre. On vit donc en ſociété comme ſi on étoit iſolé, penſant à ſa fantaiſie & laiſſant dire aux autres tout ce qu'ils veulent ; auſſi les perſonnes les plus taciturnes dans leur jeuneſſe, & que l'on croit les plus douces, montrent-elles ſouvent, après le mariage, une opiniâtreté & un entêtement dont on ne ſe feroit jamais douté.

J'ai toujours été ſurpris de ce qu'on ne fait pas entrer dans le plan de l'éducation, l'art de lire haut, ce qui apprendroit à bien prononcer & à bien parler. Les Comédiens feroient des Maîtres excellens. Quel eſt cet art de lire, même chez un Comédien médiocre ! Il montre la valeur de la ponctuation, qui eſt ce que ſont les notes & la meſure au chant.

Combien de Femmes d'eſprit, lorſqu'elles veulent jouer la Comédie, vous étonnent en vous prouvant qu'elles n'ont jamais connu la ponctuation ; auſſi n'eſt-il pas ſurprenant qu'on ne trouve quelquefois dans leurs Lettres, ni points, ni virgules : de-là vient qu'en diſant des vers, les rimes ſont toutes relevées ſur le même ton, que même dans la proſe elles finiſſent leurs phraſes en l'air, & qu'elles ne diſent jamais leurs rôles comme elles parlent, qu'elles croyent qu'on doit leur apprendre à faire des geſtes,

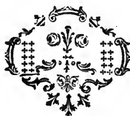
& qu'en vous aſſurant qu'elles n'en ſavent pas faire, elles en font beaucoup trop.

Les Proverbes, dites-vous, Madame, ont eu l'avantage de développer votre jeuneſſe, de lui ôter toutes les diſgraces que donne l'embarras, & ils les ont obligés de bien prononcer ; car il y a des gens qui ont l'oreille dure dans les Sociétés, & qui veulent tout entendre, & l'on dit que pour parler aux ſourds, il ne faut pas crier, mais bien prononcer.

En jouant des Proverbes, on eſt occupé de rendre exactement le perſonnage que l'on doit repréſenter: quand on a trouvé qu'il reſſembloit à quelqu'un de ſa connoiſſance, on l'a obſervé davantage ; cela accoutume à devenir ſpectateur dans le monde, & à ſortir de ſoi-même, ce qu'on ne fait pas toujours, ſoit par négligence, ou parce qu'on n'eſtime pas aſſez les autres. Quand on s'eſt mis une fois à obſerver, combien le champ eſt vaſte ! & que de réflexions à faire ſur chaque perſonne ! on évite les uns, on recherche avidement les autres, & l'on ſent davantage le beſoin & le plaiſir d'aimer. On vit donc plus agréablement que ceux qui n'eſtimant qu'eux, s'éloignent avec dédain de tout le monde, & dont tout le monde, par cette raiſon, ne manque pas de s'éloigner.

Vos jeunes Gens ont grande raiſon de vouloir jouer à-préſent la Comédie ; ils y réuſſiront bien mieux & auront beaucoup plus de naturel que ceux

qui n'ont jamais joué des Proverbes. Vous ajoutez, Madame, qu'ils voudroient des Pièces qui ne fussent pas connues, pour ne pas retomber dans la manière & le jeu des Comédiens; ils ont encore grande raison. Rien ne pouvoit autant me déterminer à faire des recherches, aussi j'ai vuidé tous les Porte-feuilles des Gens de ma connoissance, & j'ai l'honneur de vous envoyer des Pièces de tous les genres. Je suis persuadé que vos Acteurs les feront valoir; & s'ils pouvoient, en les représentant, vous amuser, je serois trop heureux d'avoir pu contribuer à vos plaisirs, Madame, & d'avoir eu cette occasion de vous prouver les sentimens d'attachement & de respect, &c.



LE PETIT
DOM QUICHOTTE,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE, *Grand-mere de Mademoiselle de Villedour.*

Mlle. DE VILLEDOUR, *âgée de dix ans.*

LE VICOMTE DE GRANDCOUR, *Grand-pere du Marquis de Saint-Arnoud.*

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, *âgé de treize ans.*

L'ABBÉ RÉDA, *Précepteur du Marquis de Saint-Arnoud.*

JAQUOT, *Fils du Jardinier du Vicomte de Grandcour, âgé de douze ans.*

LA MERE GOURDON, *vieille Paysanne.*

GILLE GOURDON, *Fils de la mere Gourdon, Berger.*

La Scène est dans un Bois.



LE PETIT DOM QUICHOTTE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, JAQUOT.

Le Marquis en Dom Quichotte, & Jaquot en Sancho avec un biſſac.

JAQUOT, *mangeant.*

MAIS Monſieur le Marquis, eſt-ce que nous irons encore bien loin comme cela ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Oui, Dom Jaquot.

JAQUOT.

Je n'aime pas ce Dom là, Dom Jaquot! j'aime mieux que vous m'appelliez Jaquot, tout court.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

N'es-tu pas mon Ecuyer?

JAQUOT.

Vous me l'avez dit; mais je ne ſai pas ce que c'eſt, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je ne veux pas que tu m'appelles, Monſieur le Marquis; ne t'en ſouvient-il pas?

JAQUOT.

Dame, c'eſt que je n'oublie pas votre nom de Marquis de Saint-Arnoud, & que je ne me ſouviens jamais de celui de Dom, Dom....

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Dom Brillant de l'Aurore.

JAQUOT.

C'eſt bien long, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Eh bien, appelle-moi Seigneur.

JAQUOT.

Seigneur? je m'en ſouviendrai bien. Mais,

Monſieur le Marquis, j'ai bien peur que ma mere ne me cherche quand elle ne me verra pas revenir du Château. Dame, c'eſt qu'elle ſera bien en colere contre moi, quand elle ne me trouvera pas.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Elle ſe conſolera quand elle apprendra que tu ſeras devenu Gouverneur d'une Iſle.

JAQUOT.

Gouverneur ? j'ai encore oublié ce que c'eſt. Je ſuis bien fâché que cette nuit, pendant que nous dormions dans la Forêt, vous ayez perdu votre cheval & moi mon âne; car nous n'irons pas bien loin à pied.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Nous les retrouverons.

JAQUOT.

Oui; mais ſi nous ne les trouvons pas, Monſieur le Vicomte de Grandcour, votre Grandpere, fera courir après nous, & M. l'Abbé Réda, votre Précepteur, me donnera le fouet pour m'être en allé avec vous.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je ne ſouffrirai pas qu'on fouette mon Ecuyer.

JAQUOT.

Il vous fouettera peut-être vous-même, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Dis donc Seigneur Dom Brillant.

JAQUOT.

Seigneur Dom Bruyant..... Je n'apprendrai jamais ce nom là. Et, où allons-nous aller à préſent ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Chercher des aventures.

JAQUOT.

Des aventures? vous parlez toujours de noms que je ne connois pas. Eſt-ce que tous ces noms là ſont dans ce livre que vous liſiez tous les ſoirs ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Eſt-ce que tu ne t'en ſouviens pas?

JAQUOT.

Non, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Veux-tu bien dire Seigneur ?

JAQUOT.

Oui, oui, Seigneur, pourvu que je ne diſe pas Dom Bruyant de.....

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Eh bien dis Seigneur Chevalier.

JAQUOT.

Ah, je me fouviendrai bien de Chevalier.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Tu ne te fouviens pas de ce que je te lifois ?

JAQUOT.

Non ; parce que je m'endormois toujours. Où dînerons-nous aujourd'hui ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Eh, tu manges actuellement.

JAQUOT.

Oui, je déjeune ; mais après, il faut dîner ; moi je mangerois toute la journée fi je voulois. Pourquoi ne déjeunez-vous pas ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Parce que Dom Quichotte n'a jamais déjeuné, ni tous les Chevaliers dont ce livre là parle.

JAQUOT.

Je crois que c'eft un mauvais métier que celui que nous allons faire ; j'aimerois mieux être au Château de Grandcour, à travailler au Jardin, avec mon pere, ou à tourner la broche dans votre cuifine.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.
Et la gloire ?

JAQUOT.

La gloire ? je ne ſai pas ce que c'eſt non plus.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.
Tu ne ſais donc pas lire ?

JAQUOT.

Si fait, un peu dans le latin. Mais ſi nous cherchions nos bêtes au lieu de parler de tout cela.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.
Et qu'eſt-ce que nous faiſons donc ?

JAQUOT.

Nous les cherchons ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.
Sans doute.

JAQUOT.

Je n'en ſavois rien.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.
Tu ne penſes qu'à manger, tiens, reſte ici, & ſi tu les vois paſſer, tu les arrêteras.

JAQUOT.

Allez, allez toujours, je m'en vais m'aſſeoir là.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je viendrai t'y retrouver. *Il s'en va.*

JAQUOT.

C'eſt bon ; c'eſt bon. Je m'en vais boire un bon coup de vin & puis, ſi j'ai envie de dormir, je dormirai. *Il boit.*

SCENE II.

LA MERE GOURDON, JAQUOT.

JAQUOT.

VELA je crois une femme qui porte une bourée. Il faut que je lui demande ſi elle a vû nos bêtes.

LA MERE GOURDON.

Je ſuis bien laſſe toujours, j'ai envie de me repoſer ici. *Elle jette ſa bourée à terre, & elle s'aſſied deſſus.*

JAQUOT.

Ah, dites-donc la mere ?

LA MERE GOURDON.

Eh bien, quoi que veut ce petit garçon-là ?

JAQUOT.

Je voulions vous demander ſi vous n'avez pas vû un cheval & un âne, la mere.

LA MERE GOURDON.

Ane toi même. Qu'eſt-ce que c'eſt que ce petit coquin là, les enfans n'ont plus de reſpect pour la vieilleſſe.

JAQUOT.

Dites toujours ſi vous les avez vus.

LA MERE GOURDON.

Je te dis que non, petit garnement. Allons laiſſe-moi en repos.

JAQUOT.

Laiſſez-moi en repos vous-même; car je vais me coucher, & je veux dormir. *Il ſe couche.* Bon ſoir la mere.

LA MERE GOURDON.

Oui bon ſoir, bon ſoir, va te coucher, tu ſouperas demain. Voyez ce petit vilain qui va dormir pendant que ſa mere le cherche peut-être partout. Mon dieu! on eſt bien bon d'aimer ces morveux là. Mais qu'eſt-ce que je vois venir par ici. Je crois que...... oui, c'eſt une petite Demoiſelle, elle paroît bien gentille.

SCENE III.

Mlle. DE VILLEDOUR, LA MERE GOURDON, JAQUOT, *dormant.*

Mlle. DE VILLEDOUR.

BONJOUR, ma bonne Dame.

LA MERE GOURDON.

Bonjour, ma belle Demoiselle.

Mlle. DE VILLEDOUR.

J'ai bien envie de vous demander une chose; mais il faut que vous me promettiez de me dire la vérité.

LA MERE GOURDON.

Je ne mentons jamais dans notre Village, ma belle Demoiselle.

Mlle. DE VILLEDOUR.

C'est que je voudrois bien savoir si vous n'êtes pas une Fée.

LA MERE GOURDON.

Une Fée?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Oui, & si vous en êtes une, il faut me dire si vous êtes bienfaisante, ou malfaisante.

LA MERE GOURDON.

Eh? bon dieu, Mademoiſelle, je ne ſai pas ce que vous voulez dire tant ſeulement.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Quoi, vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'une Fée?

LA MERE GOURDON.

Je n'ons jamais entendu parler de ce bétail là.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Vous n'avez donc jamais lû de Contes?

LA MERE GOURDON.

Oh, des Contes, des Contes! je ne ſavons que le compte de notre troupeau, voyez-vous?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Vous avez un troupeau?

LA MERE GOURDON.

Ah, dame, oui, & qui eſt bian gentil.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Des moutons?

LA MERE GOURDON.

Oui, des moutons, des brebis, des agneaux.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Et auriez-vous beſoin d'une Bergere?

LA MERE GOURDON.

Oh, que non; j'ons mon fils qui les garde.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Votre fils; il eſt donc Berger?

LA MERE GOURDON.

Eh, vraiment oui.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Ah, je voudrois bien le voir, j'aime beaucoup les Bergers.

LA MERE GOURDON.

Eh, pardi vous le varrez; je m'en vais l'appeller. Eh, Gille Gourdon?

SCENE IV.

Mlle. DE VILLEDOUR, LA MERE GOURDON, JAQUOT, *dormant.* GILLE GOURDON, *ſans paroître.*

GILLE GOURDON.

QUOIQUE vous voulez, ma mere?

LA MERE GOURDON.

Eh, viens ici, fieux, vela une belle Demoiſelle qui veut te voir.

GILLE GOURDON.

Une Demoiſelle?

LA MERE GOURDON.

Oui, oui.

GILLE GOURDON, *paroiſſant.*

Eh bien, me vela.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Mais ce n'eſt pas là un Berger.

GILLE GOURDON.

Je ne ſuis pas un Berger?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Eh non, vraiment, vous n'êtes qu'un Payſan.

GILLE GOURDON.

Et vous verrez qu'un Berger n'eſt pas un Payſan.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Je ſai bien ce que je veux dire, j'en ai vû dans des tableaux, chez ma grand'mere.

GILLE GOURDON.

Oh, des tableaux; c'eſt de la peinture cela, à ce qu'on dit.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Cela eſt vrai. Vous êtes bien habile pour un Payſan.

GILLE GOURDON.

Ah dame, oui, je fis habile, & fi j'avois tant feulement pû apprendre à lire, on difoit comme cela que je ferois peut-être Procureux Fifcal à préfent.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Cela peut bien être.

LA MERE GOURDON.

Ah ç'a, dites-moi donc, Mademoifelle, pourquoi allez-vous comme-ça toute feule?

Mlle. DE VILLEDOUR.

C'eft que je veux me faire Bergere.

GILLE GOURDON.

Vous?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Sans doute.

GILLE GOURDON.

Ah, ah, vela un bon tour! Eft-ce que vous êtes venue comme cela à pied du Village de Grifeville?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Oui, & qui vous a dit que je viens de ce Village là?

GILLE GOURDON.

Ah; je m'en doute; parce qu'en voilà le chemin. Vous voulez donc être Bergere?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Je voudrois bien avoir un troupeau à moi; mais, comme je n'ai pas d'argent pour en acheter, si vous vouliez, je garderois le vôtre.

LA MERE GOURDON.

Ah, bien, comme vous voudrez.

GILLE GOURDON.

Pour aujourd'hui seulement?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Non, pour toujours. Est-ce qu'il n'y a pas des Bergeres comme moi dans la campagne?

GILLE GOURDON.

Ah que oui, oui. *à sa mere.* La drôle de petite fille.

LA MERE GOURDON, *à son fils.*

Est-ce que tu la connois, fieux?

GILLE GOURDON.

Laissez, laissez-moi faire.

LA MERE GOURDON.

Et comment vous appellez-vous ma belle Demoiselle?

Mlle.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Aſtrée, ma bonne Dame. Mais dites-donc ſi vous voulez me donner votre troupeau à garder; parce que, ſans cela, j'irai chercher à en garder un autre.

GILLE GOURDON.

[illegible], que non, Mademoiſelle, baillez-nous la preference.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Je ſais bien ce qu'il faut faire. Où eſt-il votre troupeau?

GILLE GOURDON.

Il eſt là, tout contre; vous le voyez d'ici.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Ah, oui, je m'en y vais. Vous avez un chien?

GILLE GOURDON.

Oui, vous le trouverez auſſi, aſſeyez-vous là. Voulez-vous que j'aille avec vous?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Ce n'eſt pas la peine, ce n'eſt pas la peine. Adieu, ma bonne Dame.

LA MERE GOURDON.

Adieu, ma belle Demoiſelle.

SCENE V.

LA MERE GOURDON, GILLE GOURDON, JAQUOT, *dormant.*

LA MERE GOURDON.

Eh, dis donc, fieux, eſt-ce que tu la connois c'te petite Demoiſelle?

GILLE GOURDON.

Pardi oui, je n'en ons pas fait ſemblant comme vous voyez.

LA MERE GOURDON.

Alle a dit un nom que je n'ai jamais entendu dire.

GILLE GOURDON.

Bon, sûrement, alle en a un autre; c'eſt la petite fille de Madame la Comteſſe de Griſeville, qui eſt ſi folle, à ce qu'on dit.

LA MERE GOURDON.

Eſt-ce que tu l'as vûe cette Comteſſe-là?

GILLE GOURDON.

Alle vient ſe promener comme-ça dans le bois ſouvent en liſant, alle s'eſt laiſſé tomber l'autre fois par terre; c'eſt moi qui l'a ramaſſée, & elle m'a baillé un écu.

LA MERE GOURDON.

Et c'te petite Demoiselle là, étoit avec elle?

GILLE GOURDON.

Oui, voirement, & j'ons bian vû qu'alle ne m'a pas reconnu.

LA MERE GOURDON.

Eh bian, fieux, qu'est-ce que j'allons en faire?

GILLE GOURDON.

Ecoutez bian, ma mere.

LA MERE GOURDON.

J'écoute, fieux; j'écoute.

GILLE GOURDON.

Je disons puisqu'alle m'a baillé un écu pour l'avoir relevée de terre, cette Comtesse.....

LA MERE GOURDON.

Oui, alle t'a baillé un écu; c'est vrai ça?

GILLE GOURDON.

Laissez-moi donc dire. Alle croit peut-être sa petite fille pardue......

LA MERE GOURDON.

Pardue?

GILLE GOURDON.

Oui; puisqu'alle est venue toute seule.

LA MERE GOURDON.

Ah, oui, alle eſt venue toute ſeule.

GILLE GOURDON.

Si j'allons donc l'y porter la nouvelle qu'alle eſt ici, vela qu'alle me baillera encore bian plus d'argent.

LA MERE GOURDON.

T'as raiſon, fieux.

GILLE GOURDON.

Et par ainſi; c'eſt pourquoi je m'en vas aller à Griſeville, pour le dire à Madame la Comteſſe.

LA MERE GOURDON.

J'allons être tout d'un coup bian riches!

GILLE GOURDON.

Acoutez, il faut en avoir bian ſoin de cet enfant là.

LA MERE GOURDON.

Oh, alle ne s'en ira pas. Et puis je m'en vas l'y chercher du pain & du beurre, pour qu'alle ne meure pas de faim.

GILLE GOURDON.

Vous avez raiſon. Adieu, ma mere.

LA MERE GOURDON.

Adieu, fieux. Je m'en vas porter ma bourée. Et je ſonge que j'ai des poires, je l'y en porterons. *Elle emporte ſa bourée.*

SCENE VI.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, JAQUOT *dormant.*

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, *regardant aller la Mere Gourdon.*

CETTE bonne femme ne reviendra peut-être plus. *Il éveille Jaquot.* Allons Jaquot, Jaquot.

JAQUOT *ſe frottant les yeux.*

Eh bien, mon pere, me voilà.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Jaquot, c'eſt moi.

JAQUOT *le regardant.*

Ah! c'eſt vous, Monſieur le Marquis, non, Seigneur Dom... Seigneur Chevalier. N'eſt-ce pas comme cela?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Oui, oui, lève-toi.

JAQUOT *se levant.*

Avez-vous retrouvé nos bêtes?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Non, non, j'ai trouvé bien autre chose.

JAQUOT.

Ah bien! j'en retiens part.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Et ce n'est pas ce que tu crois.

JAQUOT.

Qu'est-ce que c'est donc?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'est une aventure.

JAQUOT.

Une aventure? Je vous dis que je ne sais pas ce que c'est.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'est une Princesse enchantée, qui est métamorphosée en petite Bergere.

JAQUOT.

Une Princesse à chanter; elle chante donc?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je te dis enchantée.

JAQUOT.

Dame, je ne comprends pas cela.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Cela ne fait rien. Il faut que tu lui faſſe un compliment de ma part.

JAQUOT.

Ah bien, où eſt-elle? Je m'en vais lui dire que vous lui faites bien vos complimens.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Ce n'eſt pas cela, il faut que tu lui diſe que le Chevalier Dom Brillant de l'Aurore....

JAQUOT.

Oh, je ne retiendrai jamais cela.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je me mettrai derriere toi & je te soufflerai.

JAQUOT.

Ah, comme à l'école quand on ne ſait pas ſa leçon?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Oui. Mais, comme tu es barbouillé! tes mouſtaches ſont effacées.

JAQUOT.

Vous m'avez fait doubler mon Bonnet de peau de lapin auſſi.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'eſt pour être comme Sancho.

JAQUOT.

Oui, mais le poil s'en va, & puis cela me démange, & je me frotte le viſage. Mais vous n'avez qu'une mouſtache vous.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'eſt en me mouchant apparemment que j'ai effacé l'autre; cela eſt bien déſeſpérant pour un Chevalier de n'avoir pas encore de barbe! Ah! voici la Princeſſe.

SCENE VII.

Mlle. DE VILLEDOUR, LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, JAQUOT.

JAQUOT.

LA Princeſſe? Ce n'eſt pas-là une Bergere non plus.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je te dis que ſi.

JAQUOT.

Elle ne reſſemble point à ma Sœur, qui garde nos Vaches.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je le crois bien, bélître.

Mlle. DE VILLEDOUR *à ses Moutons qui paroissent.*

Restez, restez ici, petits Moutons, vous y serez à l'ombre, & vous n'y aurez pas si chaud.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Allons, Jaquot.

JAQUOT.

Qu'est-ce qu'il faut que je dise?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Mets un genou en terre & ôte ton Bonnet.

JAQUOT, *un genou à terre, son Bonnet à la main.*

Après.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Adorable Princesse....

JAQUOT.

Ado... n'est-ce pas ado...?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Oui.

JAQUOT.

Ado... J'ai oublié le reste.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Adorable Princesse.

JAQUOT.

Rable Princesse.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Vous voyez devant vous.

JAQUOT.

Vous voyez.... c'est derriere moi qu'il faut dire.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Non, vous voyez devant vous....

JAQUOT.

Non, vous voyez devant vous.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Le Chevalier Dom Brillant de l'Aurore.

JAQUOT.

Le Chevalier.... je ne dirai jamais le reste.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Ote-toi delà, Bélître.

JAQUOT *se relevant en mettant son Bonnet.*

Ah bien! tant mieux.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD *un genou en terre.*

Adorable Princeſſe, vous voyez dans le Chevalier Dom Brillant de l'Aurore, le plus humble de vos ſerviteurs & le plus amoureux. A travers cet enchantement, mon cœur vous a reconnu; ſouffrez que je vous conſacre à jamais & ma vie & mes armes.

Mlle DE VILLEDOUR.

Arrêtez, Monſieur le Chevalier.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Quoi, Madame, mon amour pourroit-il vous déplaire?

Mlle DE VILLEDOUR.

Vous me parlez d'amour! oubliez-vous qui je ſuis & ce que vous êtes?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

O ciel! aurois-je pu vous offenſer?

Mlle DE VILLEDOUR.

Reconnoiſſez en moi la Bergere Aſtrée.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Non, Madame, vous n'êtes point une Bergere.

Mlle. DE VILLEDOUR.

C'eſt vous qui n'êtes pas un Berger, & ce n'eſt qu'un Berger qui pourra m'aimer.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je deviendrai Berger, ſi vous le voulez; Renaud n'avoit-il pas tout quitté pour Armide?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Quand vous feriez Berger, vous n'auriez pas dû me parler de votre amour. Allez vous noyer à préſent, & ne me voyez jamais. Adieu. *Elle ſort, & les Moutons diſparoiſſent.*

SCENE VIII.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, JAQUOT.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

EST-IL malheur pareil au mien! ce cruel enchantement l'a empêché de me reconnoître, je veux la ſuivre & mourir à ſes pieds.

JAQUOT.

Ah, mon Dieu, voilà un malheur bien plus

grand! je vois Monſieur l'Abbé Réda, votre Précepteur.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Non, ce n'eſt pas lui.

JAQUOT.

Regardez, il vient à nous.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'eſt un Géant enchanteur, qui a pris ſa figure pour m'épouvanter; mais je vais chercher mes armes que j'ai pendues à un arbre, & avec le conſentement de la Princeſſe, je reviens ici pour le combattre.

JAQUOT.

Pour moi, je vais m'enfuir à quatre pattes dans les brouſſailles, de peur d'avoir le fouet. *Il s'enfuit à quatre pattes.*



SCENE IX.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR,
L'ABBÉ RÉDA.

L'ABBÉ RÉDA.

AH, Monſieur le Vicomte, n'avancez pas, je crois qu'il faut nous en aller, j'ai vu marcher quelque choſe.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Qu'eſt-ce que c'eſt, l'Abbé ?

L'ABBÉ RÉDA.

Je n'en ſais rien, je n'avois pas ma lorgnette ; mais c'eſt peut-être un Sanglier ou un Loup.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Nous leur aurons fait peur. Je parierois tout au monde que mon fils a paſſé la nuit dans ce bois, ſur ce que l'on nous a dit qu'on l'avoit vu de ce côté-ci, & ſur ce que ſon cheval & l'âne du Jardinier qui ſont revenus, paroiſſoient avoir mangé des feuilles.

L'ABBÉ RÉDA.

Cela pourroit bien être, Monſieur ; mais rien ne nous montre leurs traces. Si je les re-

trouve ils se souviendront, tous les deux, des alarmes qu'ils m'ont données & qu'ils me donnent encore.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Monsieur l'Abbé, si nous étions en tems de guerre, & que mon petit-fils y fût allé, cela ne m'étonneroit pas, & j'en serois même charmé.

L'ABBÉ RÉDA.

Il ne devroit pas y aller sans votre permission, ni la mienne.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Si vous n'aviez pas été dîner avec tous vos Curés, vous ne l'auriez pas quitté, & cela ne seroit pas arrivé; ceci a tout l'air d'un projet, & il a saisi l'occasion de l'exécuter; cela est très-bien fait à lui.

L'ABBÉ RÉDA.

Monsieur, je peux avoir tort; mais....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Je ne vous reproche rien; d'ailleurs tous les gens que j'ai mis en campagne le ramèneront sûrement.

L'ABBÉ RÉDA.

Je le crois comme vous; mais après la clef

des champs qu'il a prise, comment le remettre à l'étude, c'est votre faute à vous, Monsieur le Vicomte, s'il a fait cette escapade.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Il a donc plus profité de mes leçons que des vôtres.

L'ABBÉ RÉDA.

Cela pourroit bien être, vous ne lui parliez que de guerre, de combats; toutes vos tapisseries représentent les Aventures de Dom Quichote, vous m'avez ordonné de lui acheter ce livre-là. Et depuis un an il ne lit pas autre chose.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Tant mieux; c'est un livre excellent pour la morale.

L'ABBÉ RÉDA.

Oui, les enfans se soucient bien de la morale d'un livre, ils la passent toujours pour s'attacher au merveilleux, ou à ce qui les fait rire.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Dom Quichotte étoit brave, & j'en ai toujours fait grand cas.

L'ABBÉ RÉDA.

C'étoit un fou.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Monſieur l'Abbé, halte-là, plus de reſpect pour la bravoure ; c'eſt la premiere de toutes les qualités.

L'ABBÉ RÉDA.

Monſieur le Vicomte, Homère & Virgile cependant....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ne la connoiſſoient pas, leurs Héros étoient toujours protégés par quelques Divinités, je vous défends de faire lire ces Auteurs à mon fils.

L'ABBÉ RÉDA.

Oui, ſi nous le retrouvons; mais s'il eſt rencontré par quelques bêtes féroces.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Croyez qu'il ſe défendra. N'a-t-il pas ſon épée ?

L'ABBÉ RÉDA.

Oui, Monſieur. Mais s'il rencontre des voleurs ?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Il les arrêtera & les aménera pieds & poings liés.

L'ABBÉ RÉDA.

Un enfant ?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Un enfant, Monſieur Réda, un enfant! il eſt mon petit-fils, il n'y a point d'enfance pour les Héros. Ecoutez l'Abbé, j'ai combattu dès l'âge de dix ans.

L'ABBÉ RÉDA.

Vous ?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Oui, moi, & l'amour & la gloire ont occupé tous les inſtans de ma vie. Depuis la paix un malheureux amour m'a fait retirer dans mon Château de Grandcour.

L'ABBÉ RÉDA.

Vous êtes amoureux, Monſieur le Vicomte ? Vous plaiſantez.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

On ne plaiſante point avec l'amour, & ſi l'amour avoit cauſé la fuite de mon petit-fils, je la lui pardonnerois encore.

L'ABBÉ RÉDA.

Quoi! vous voudriez qu'à ſon âge une funeſte paſſion....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Funeſte, il eſt vrai, je l'éprouve depuis vingt ans.

L'ABBÉ RÉDA.

Je ne ſaurois le croire.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Vous n'avez donc jamais vu la Comteſſe de Griſeville?

L'ABBÉ RÉDA.

Qui demeure ici près?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Elle même; oui, ſes rigueurs me tournent toujours la tête, voilà tout le défaut que je lui connois, & il n'en eſt pas un; c'eſt une preuve de ſa vertu.

L'ABBÉ RÉDA.

Elle paſſe pour une folle.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Qu'oſez-vous dire, malheureux?

L'ABBÉ RÉDA.

Moi? Rien, Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Sa grace, ſes charmes....

L'ABBÉ RÉDA.

Monſieur, voilà une bonne femme, il faudroit lui demander des nouvelles de Monſieur le Marquis ?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Faites, Monſieur Réda.

SCENE X.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR, LA MERE GOURDON, L'ABBÉ RÉDA.

LA MERE GOURDON *un petit panier au bras.*

AH, Meſſieurs, je ſuis bien-aiſe de vous rencontrer : ne cherchez-vous pas une petite Demoiſelle ?

L'ABBÉ RÉDA.

Non, ma bonne femme, nous cherchons le Petit-fils de Monſieur le Vicomte, qui eſt perdu depuis hier, & qui a avec lui un petit garçon.

LA MERE GOURDON.

Un petit garçon, n'a-t-il pas un bonnet rouge ?

L'ABBÉ RÉDA.

Je crois que oui.

LA MERE GOURDON.

Il a dormi ici une heure tantôt, & je crois que je viens de les voir tous les deux par là-bas, qui cherchoient quelque chose à terre.

L'ABBÉ RÉDA.

Je serai bien aise de les retrouver, je leur apprendrai à nous donner comme cela de l'inquiétude.

LA MERE GOURDON.

Oh, mais si vous vous fâchez & si vous leur faites du mal, je ne vous enseignerai pas où ils sont.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Cette bonne femme a raison, Monsieur l'Abbé. Allez voir si ce sont eux; quand vous les aurez reconnus, vous viendrez me le dire, & je vous défends d'en approcher & de vous en faire reconnoître avant de m'avoir rendu compte.

L'ABBÉ RÉDA.

Je ferai, Monsieur, ce que vous m'ordonnez.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Allez donc.

LA MERE GOURDON.

En ce cas-là, venez, ne faites pas de bruit, je vais vous les montrer.

SCENE XI.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE, LE VICOMTE DE GRANDCOUR, GILLE GOURDON.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE *en arrivant.*

MON ami, je suis enchantée de tout ce que vous me dites-là.

GILLE GOURDON.

C'est bien vrai, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Je serai charmée de la voir avec son troupeau. Ah! qu'elle tient bien de moi!

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Que vois-je! Quoi, c'est vous, Madame? Après m'avoir si longtems refusé le bonheur

de vous voir, je vous retrouve & vous ne me regardez plus avec cet air févere....

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Non, Monfieur le Vicomte....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Mon bonheur me confond!

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Apprenez....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Que de graces, que de charmes!

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Quoi, vous trouvez encore....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ah, jamais vous n'avez été fi belle.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Vous me flattez.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Non, mon cœur me dit que je ne puis vous tromper, l'amour le plus pur & le plus violent en meme-tems y régnera toujours; fans ceffe occupé de vous.... Mais votre févérité auroit-elle un terme enfin, vous lafferiez-vous de cet excès de rigueurs? Ah, Madame! *Il tombe à genoux.*

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Levez-vous, Vicomte, vous avez vous-même causé tous vos malheurs.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Moi, Madame, que dites-vous!

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Oui, ingrat, au moment où j'allois enfin me rendre, vous me fuyez, vous me quittez.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Eh, Madame, c'étoit pour devenir plus digne de vous; depuis six ans je vous adorois sans pouvoir espérer de vous toucher, Mars m'ouvre le champ de gloire, je vole à Mahon, espérant joindre les lauriers de la victoire aux myrthes de l'amour, & vous refusez à mon retour de me voir....

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Je vous ai cru infidèle.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Moi, j'aurois pû l'être! grands Dieux! mais pourquoi n'avoir pas voulu m'entendre? Pourquoi me renvoyer mes lettres sans les lire?

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

La vertu me l'ordonnoit, & peut-être.....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ahevez.... Mais qui change en ce moment cet air févere ? qui me procure cet inftant fortuné ?

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Une chofe finguliere, qui ravit mon ame, qui doit vous toucher, fi la vôtre eft encore fenfible. Ma Petite-Fille, l'objet de tous mes foins, que je me plaifois à élever, vient de me donner la preuve la plus convaincante que tous fes goûts, fes fentimens, fe rapporteront aux miens, ma joie eft fans égale !

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ah, que je la partage ! expliquez moi quel en eft l'objet.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Vous connoiffez le Roman de l'Aftrée.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ah, fûrement.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Il me charme toujours de plus en plus, je ne me laffe point de le lire, ma Petite-fille l'aime auffi, mais au point qu'elle eft fortie ce matin avec un petit chapeau de paille, & qu'elle eft venue trouver ici la mere de ce gar-

çon, pour lui demander de garder ſon troupeau; elle eſt Bergere, Vicomte, cela n'eſt-il pas charmant! j'en mourrai de joie.

SCENE XII.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE, LE VICOMTE DE GRANDCOUR, L'ABBÉ RÉDA, GILLE GOURDON.

L'ABBÉ RÉDA.

AH, Monſieur, je vous le diſois bien, Monſieur votre Petit-fils s'eſt fait Chevalier Errant.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Je le voudrois de tout mon cœur.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Chevalier Errant?

L'ABBÉ RÉDA.

Oui, Madame, il eſt armé de pied en cap, comme on nous repréſente Dom Quichotte.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Chevalier Errant! mais, Vicomte, eſt-ce que vous n'êtes point tranſporté de cet héroïſme?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

L'Abbé croyoit que j'avois tort de ne lui parler que de siéges, de combats & de galanterie.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Il ne s'y connoît pas.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Les hommes ne sont que ce qu'on les fait, l'Abbé.

L'ABBÉ RÉDA.

Mais, Monsieur le Vicomte, permettez-moi de vous dire....

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Allons, Monsieur l'Abbé, vous me feriez croire que vous n'avez point de part à ce succès. Chevalier Errant! & ma petite fille Bergere! Vicomte nous sommes trop heureux!

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ma joie est égale à la vôtre.

L'ABBÉ RÉDA *à part.*

Ils sont aussi foux l'un que l'autre.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Voilà des enfans comme on n'en voit point.



SCENE XIII.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE, LE VICOMTE DE GRANDCOUR, GILLE GOURDON, LA MERE GOURDON, L'ABBÉ RÉDA.

LA MERE GOURDON.

MONSIEUR le Vicomte, voilà votre petit Monſieur, qui vient par ici avec la petite Demoiſelle de Madame, voulez-vous....

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Avec ma Petite-fille?

LA MERE GOURDON.

Oui vraiment.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Je voudrois qu'il en fût amoureux. Vicomte, cachons-nous pour les entendre. Vous autres, mettez-vous auſſi derriere ces arbres.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Allons, Madame. *Ils ſe cachent tous.*



SCENE XIV.

Mlle DE VILLEDOUR, LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, JAQUOT.

Mlle DE VILLEDOUR.

NON, Monſieur, je n'écoute rien.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Mais, Madame, permettez....

Mlle DE VILLEDOUR.

Songez que je vous ai ordonné de ne me plus revoir.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je ne vous demande qu'une grace.

Mlle DE VILLEDOUR.

Et quelle eſt-elle?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'eſt la permiſſion de combattre l'Enchanteur qui vous perſécute, de vous remettre en poſſeſſion de vos Etats, après vous me bannirez pour toujours de votre préſence, ſi je continue à avoir le malheur de vous déplaire.

Mlle DE VILLEDOUR.

Je ne connois point d'Enchanteur....

SCENE DERNIÈRE.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE, LE VICOMTE DE GRANDCOUR, Mlle DE VILLEDOUR, LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, LA MERE GOURDON, GILLE GOURDON, L'ABBÉ RÉDA, JAQUOT.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

JE n'y puis plus tenir, votre Petit-fils eſt charmant, il faut que je l'embraſſe, *Elle embraſſe le Marquis de Saint-Arnoud.*

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Il eſt trop heureux, Madame.

Mlle DE VILLEDOUR.

Ah, ma belle Maman, vous étiez-là?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Mon bon Papa, je crains bien....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Non, mon fils, ne craignez rien, vous avez voulu prendre la cauſe du beau ſexe, c'eſt très-bien fait,

JAQUOT.

Ah, Monsieur le Marquis, voilà Monsieur l'Abbé défendez-moi.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Jaquot, vous avez suivi votre Maître & vous avez très-bien fait, l'Abbé ne vous grondera seulement pas.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Ils sont tous délicieux! divins! jusqu'au petit Jaquot. Ma Fille embrasse-moi aussi. *Elle embrasse sa Fille.*

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Quoi, mon Grand-papa, il est bien vrai que c'est-là Monsieur l'Abbé Réda?

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Pourquoi donc pas?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Et que ce n'est pas l'Enchanteur qui persécute la Princesse?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Mon Petit-fils, la Princesse est Mademoiselle de Villedour, la Petite-fille de Madame la Comtesse de Griseville; dans tout ceci il n'y a point d'enchantement, les enchantemens sont fabuleux; mais la valeur & la vertu sont un

don du Ciel, & l'amour eſt l'effet des charmes de ces Dames.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Vicomte, il ſemble que cette aventure ſoit faite pour nous prouver que nos enfans ſont faits l'un pour l'autre, & ſi vous y conſentez.....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Je vous entends, Madame, ils ſe conviennent parfaitement, leur fortune eſt à peu près égale, & leur bonheur eſt ſûr; mais moi ſerai-je toujours malheureux?

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Si vous me promettez de n'être plus volage, Vicomte....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

L'ai-je jamais été? Et qui pourroit me le rendre ayant le bonheur de vous poſſéder.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Allons, je ne peux plus vous réſiſter, dès ce moment, venez chez moi, un doux hymen couronnera notre amour & apprendra à nos enfans que c'eſt de lui que dépend le vrai bonheur de ma vie.

LE

LE VICOMTE DE GRANDCOUR *baisant la main de la Comtesse.*

Mon exemple sera aussi pour mon fils un modèle de la reconnoissance que je vous prouverai toujours.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Embrassez-vous mes enfans, en attendant le jour qui doit vous unir, vous vous verrez sans cesse. *Les Enfans s'embrassent.*

Mlle DE VILLEDOUR.

Pour moi, j'en suis bien aise; parce que je ne m'ennuierai plus.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je vous promets de ne plus chercher d'aventures.

L'ABBÉ RÉDA *à part.*

S'ils pouvoient ne plus voir leurs parens, peut-être deviendroient-ils sages.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Que dites-vous, Monsieur l'Abbé?

L'ABBÉ RÉDA.

Je dis qu'ils sont bienheureux à leur âge,

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Et vous avez raiſon. L'Abbé, vous ne nous quitterez pas, je veux auſſi avoir le petit Jaquot.

L'ABBÉ RÉDA.

Allons, Jaquot, remerciez donc Madame.

JAQUOT.

Madame, je vous ſuis bien obligé.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

J'aurai ſoin auſſi de cette bonne femme & de ſon fils ; ce jour eſt fait pour rendre tout heureux.

VAUDEVILLE.

AIR : *Il n'y a qu'un pas du mal au bien.*

L'ABBÉ RÉDA.

A DES Enfans, dans leur jeune âge,
On dit, lorſqu'ils ſeront époux,
Qu'ils goûteront un ſort bien doux,
Ma foi la vieilleſſe eſt peu ſage.
Ce qu'on apprend avec des foux;
C'eſt à heurler avec les Loups.

CHŒUR.

C'eſt à heurler avec les Loups.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Je croyois toujours rester veuve;
Mais résiste-t-on à l'Amour?
Tôt ou tard on se rend un jour,
Tous les Romans en font la preuve;
Si l'Amour ne fait que des foux,
Il faut heurler avec les Loups.

CHŒUR.

Il faut heurler avec les Loups.

LA MERE GOURDON.

L'on se moque de la Vieillesse
Lorsqu'elle cherche les plaisirs,
Heureuse d'avoir des desirs,
Elle vaut souvent la jeunesse:
Si ceux qui s'amusent sont foux,
Il faut heurler avec les Loups.

CHŒUR.

Il faut heurler avec les Loups.

Mlle DE VILLEDOUR.

Sans objet nous cherchons à plaire,
On nous dit qu'il faut tout charmer;
Je sais de plus qu'il faut aimer,
Que c'est tout l'art d'une Bergere,
Les Bergers seroient-ils des foux,
Il faut heurler avec les Loups.

CHŒUR.

Il faut heurler avec les Loups.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je ne trouvois pas que l'étude
Eût des attraits assez puissans ;
Mais pour vous mériter, je sens
Qu'elle n'aura plus rien de rude ;
Les Grecs, les Latins, sont-ils foux?
Il faut heurler avec les Loups.

CHŒUR.

Il faut heurler avec les Loups.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

En amour, la douce espérance
Entretient les tendres desirs :
On voit toujours par les plaisirs
Couronner la persévérance :
Si les Amans sont toujours foux,
Il faut heurler avec les Loups.

CHŒUR.

Il faut heurler avec les Loups.

JAQUOT.

J'étois Jardinier, Tournebroche,
Ensuite on m'a fait Ecuyer ;
Pour vous amuser le métier
De Comédien est sans reproche,
Si vous dites, nous trouvant foux,
Il faut heurler avec les Loups.

CHŒUR.

Il faut heurler avec les Loups

FIN.

LES AMANS
INDISCRETS,
COMÉDIE
En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

LA BARONNE DE CHONVAL.

LA COMTESSE DE SAINT-EDMONT.

LA MARQUISE D'ORSANT.

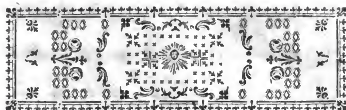
LE MARQUIS D'ORSANT.

LE CHEVALIER DE GRÉPIERES.

LE VICOMTE DE CLAIRSIGNY.

LECLERC, *Valet-de-Chambre de la Comtesse de Saint Edmont.*

La Scène est chez la Comtesse de Saint-Edmont.



LES AMANS INDISCRETS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LE VICOMTE.

LE CHEVALIER.

AH ! bon jour, Vicomte ; où vas-tu donc ?

LE VICOMTE.

La Comtesse est en affaire. Eh bien, viens-tu avec nous à la campagne, chez la Bourdiniere ?

LE CHEVALIER.

Mais, je n'en sais trop rien encore.

LE VICOMTE.

Oh, je ſais bien, moi, que tu n'y viendras pas.

LE CHEVALIER.

Comment tu le ſais? Cela eſt admirable!

LE VICOMTE.

Qu'eſt-ce qu'il y a là d'étonnant? Il faut bien que tu reſtes ici pour la Marquiſe.

LE CHEVALIER.

Quelle Marquiſe?

LE VICOMTE.

La Marquiſe d'Orſant.

LE CHEVALIER.

Paix donc.

LE VICOMTE.

Parbleu, voilà un beau myſtère! j'admire ta diſcrétion! deux jours plutôt, deux jours plus tard, ne le ſaura-t-on pas?

LE CHEVALIER.

Mais qui diable a pu te dire?...

LE VICOMTE.

C'eſt l'Abbé d'Urmont. Ne t'a-t-il pas trouvé hier chez Madame d'Orſant?

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai.

LE VICOMTE.

Il en étoit furieux ; il avoit des vues ſur elle & il a jugé, en te voyant, qu'il ne devoit rien eſpérer. Suis-je au fait ?

LE CHEVALIER.

Je l'ai bien maudit.

LE VICOMTE.

Il s'eſt un peu vengé en vous tourmentant & en ne voulant pas vous laiſſer ſeuls.

LE CHEVALIER.

Tout cela eſt vrai.

LE VICOMTE.

C'eſt une femme aimable, & tu feras très-bien.

LE CHEVALIER.

Le Mari ?...

LE VICOMTE.

Vit avec des Filles, il ne paroît pas chez elle.

LE CHEVALIER.

Non, je ne l'ai jamais vu. Adieu.

LE VICOMTE.

Tu ne vois pas la Comtesse ?

LE CHEVALIER.

Je reviendrai. *Il s'en va.*

LE VICOMTE.

Tu as raison, voilà l'heure des Amans, tu n'a pas de tems à perdre.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LA COMTESSE *sortant de sa Chambre.*

VOUS entendez bien, Mesdemoiselles, surtout n'oubliez rien. *Au Vicomte.* On m'avoit dit que le Chevalier étoit avec vous, Vicomte.

LE VICOMTE.

Il est vrai, il sort dans l'instant.

LA COMTESSE.

Pourquoi ne m'a-t-il pas attendu ?

LE VICOMTE.

Il a une affaire très-importante dans ce moment-ci. Il reviendra.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LECLERC.

LECLERC, *annonçant.*

MADAME la Baronne de Chonval.

LE VICOMTE.

La Baronne! je me ſauve.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc?

LE VICOMTE.

Je vous dirai cela. *Il ſort.*

SCENE IV.

LA COMTESSE, LA BARONNE.

LA BARONNE, *en entrant.*

EN vérité je ne vous reconnois pas, Comteſſe, quelle diligence! déja prête!

LA COMTESSE.

Je ne ſais pas pourquoi j'ai la réputation d'être pareſſeuſe; car jamais je ne me fais attendre.

LA BARONNE.

La dernière fois pourtant, vous conviendrez bien....

LA COMTESSE.

Quand donc?

LA BARONNE.

Le jour de l'Opéra nouveau, nous n'avons pas vu le premier Acte.

LA COMTESSE.

Cela est tout simple; est-ce que vous en avez jamais vu, vous, Madame?

LA BARONNE.

Autant qu'il m'est possible, je ne veux rien perdre de tout ce qui m'amuse.

LA COMTESSE.

Oh bien oui, je suis comme vous; mais dans le premier acte, qu'est-ce qui danse jamais? toutes les Petites-filles, les Prévôts des danseurs.

LA BARONNE.

Cela ne fait rien. Vous avez là une jolie robe.

LA COMTESSE.

Je ne le trouve pas moi, je ne puis pas la souffrir.

LA BARONNE.

Je vous aſſure qu'elle eſt charmante ; voilà une petite fleur qui eſt la plus jolie du monde, & puis cette raie-là, regardez donc.

LA COMTESSE.

Mais oui, en vérité vous me la ferez aimer. Pour la campagne, je crois qu'elle ne ſera pas trop mal. A propos, à quelle heure comptez-vous partir ?

LA BARONNE.

Mais, comme cela, ſur les ſix heures.

LA COMTESSE.

Avec la Marquiſe d'Orſant, il en ſera bien ſept. Et ſon Mari vient-il ?

LA BARONNE.

Mais je crois que oui.

LA COMTESSE.

Ce qu'il dépenſe avec cette petite Aglaé, eſt affreux !

LA BARONNE.

Bon ! il ne l'a plus.

LA COMTESSE.

Il en a donc une autre ?

LA BARONNE.

Oui; j'ai oublié ſon nom. C'eſt une Chanteuſe.

LA COMTESSE.

Ah! cela eſt d'un bien mauvais ton! je voudrois bien ſavoir quelle adreſſe ces créatures-là ont pour tirer tant d'argent de nos Maris, quand nous ne ſaurions en avoir dix louis de plus que ce qu'ils ſont convenus de nous donner. Cela m'impatiente quand j'y penſe.

LA BARONNE.

Cela eſt vrai; car la Marquiſe n'a jamais le ſol.

LA COMTESSE.

Non, & elle perd toujours au jeu.

LA BARONNE.

Çela ne fait rien du tout à ſon mari, par exemple.

LA COMTESSE.

Je vous dis! ces Meſſieurs-là ne ſont inſenſibles que pour leurs femmes.



SCENE V.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE MARQUIS, LECLERC.

LECLERC, *annonçant.*

MONSIEUR le Marquis d'Orſant.

LA BARONNE.

Ah! nous parlions de vous, Marquis.

LE MARQUIS.

Ma foi, Meſdames, vous parliez d'un homme qui ne ſe porte pas trop bien. *Il s'aſſied.*

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc?

LE MARQUIS.

Je n'en ſais rien, je vous dis, je ne ſuis pas bien.

LA BARONNE.

Mangez-vous?

LE MARQUIS.

Oui, je dors même aſſez.

LA COMTESSE.

Vous avez peut-être des vapeurs. Il faut monter à cheval.

LE MARQUI

J'y monte tous les jours, je cours à pied, je fais tout l'exercice possible, je me fatigue, & rien ne m'amuse.

LA BARONNE.

Vous avez cependant des connoissances; des goûts.

LE MARQUIS.

Oui; mais toutes ces choses-là n'ont qu'un tems.

LA COMTESSE.

C'est que vous satisfaites trop aisément tous vos desirs, peut-être.

LE MARQUIS.

Oh, comme cela; il est vrai que j'ai fait bien des folies, & qui m'ont même coûté fort cher.

LA BARONNE.

Etes-vous corrigé?

LE MARQUIS.

Corrigé? Je n'en fais rien. Il y a un vuide dans le monde qui fait qu'on se trouve isolé, chacun y est pour soi, & l'on n'y intéresse personne.

LA

LA COMTESSE.

Oui, dans le monde où vous vivez.

LE MARQUIS.

Mais je crois vivre avec ce qu'il y a de mieux.

LA BARONNE.

Pas toujours.

LE MARQUIS.

Oh, je ſais bien ce que vous voulez dire; mais examinons un peu, pourquoi l'on donne tant de torts aux hommes?

LA COMTESSE.

Parce qu'ils ne vivent pas avec leurs femmes.

LE MARQUIS.

Mon Dieu, Meſdames, vous en ſeriez bien fâchées.

LA BARONNE.

Pourquoi donc?

LE MARQUIS.

Parce que ces mêmes hommes vous ennuieroient beaucoup, ils vous contraindroient, & vous ſeriez bien embarraſſées.

LA COMTESSE, *ſouriant.*

Au contraire, on trouveroit bien plus de

plaisir à les tromper, au lieu qu'à présent les Amans mêmes ne sont pas jaloux.

LE MARQUIS.

Il ne faut pas dire cela.

LA BARONNE.

Oui de vous autres, qui sacrifiez tout à vos Demoiselles, pour qu'elles ne vous quittent pas; mais c'est par vanité ou par économie que vous voulez les conserver, & vous n'en êtes pas moins leur dupe.

LE MARQUIS.

C'est la jalousie qui vous fait parler.

LA COMTESSE.

La jalousie? Nous étions jalouses de ces espèces-là? On n'est jaloux que de ce qu'on estime.

LE MARQUIS.

On ne mprise pas ce qui nous est indifférent.

LA BARONNE.

C'est par conséquent votre indifférence, Messieurs les Maris, qui nous sauve votre mépris.

LE MARQUIS.

Je répondrai pour moi, je fais très-grand cas de Madame d'Orsant.

LA COMTESSE.

Et pourquoi ne l'aimez-vous pas.

LE MARQUIS.

Et qui vous dit que je ne l'aime pas?

LA BARONNE.

Votre conduite.

LE MARQUIS.

Voilà bien comme on juge les gens ſans les entendre. Eh bien, apprenez que j'aimerois fort à vivre avec elle, à changer mon genre de vie.

LA COMTESSE.

Et qui vous en empêche;

LE MARQUIS.

Son caractère, ſa froideur, ſon inſenſibilité.

LA BARONNE.

Son inſenſibilité?

LE MARQUIS.

Oui, je crois que je lui paſſerois plutôt d'avoir eu des Amans, que d'être comme elle eſt: vous me direz; *mais c'eſt une femme ſage*, & moi je vous répondrai; c'eſt une femme triſte.

LA COMTESSE.

Elle ne paſſe pas pour cela.

LE MARQUIS.

Mais je la connois mieux que perſonne apparemment.

LA COMTESSE.

Cela n'eſt pas ſûr ; nous qui vivons avec elle, nous la trouvons fort aimable.

LE MARQUIS.

Je ſais bien qu'elle a de quoi l'être ; mais depuis trois mois, vous conviendrez bien qu'elle eſt moins gaie que jamais.

LA BARONNE.

C'eſt ſa ſanté qui en eſt cauſe.

LE MARQUIS.

Sa ſanté ? Je ne le crois pas.

LA COMTESSE.

Mais vous dites vous-même que votre ſanté eſt dérangée, parce que tout vous ennuie.

LE MARQUIS.

Cela eſt différent.

LA BARONNE.

Tenez, vous vous plaignez des autres, & voilà comme on ne voit que ſoi.

LA COMTESSE.

Ah ! vous méritez cela, Marquis.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LECLERC.

LECLERC, *annonçant.*

MONSIEUR le Chevalier de Grépieres.

LE CHEVALIER, *aux Dames qui se lèvent.*

Eh bien, Mesdames, est-ce comme cela que vous me traitez?

LA COMTESSE.

Chevalier, mettez-vous auprès de moi. *Il s'assied.*

LA BARONNE.

Eh bien, vous venez toujours ce soir avec nous, sans doute.

LE CHEVALIER.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Demain donc?

LE CHEVALIER.

Je ne le pourrai pas non plus.

LA BARONNE.

Pourquoi cela?

LE CHEVALIER.

C'eſt qu'il m'eſt ſurvenu une affaire.

LA BARONNE.

Mauvaiſe excuſe & que je ne reçois point.

LE CHEVALIER.

Non, d'honneur.

LA COMTESSE.

Et reſtez-vous à Paris?

LE CHEVALIER.

Non, vraiment.

LA BARONNE.

C'eſt pour aller ailleurs? cela eſt tout-à-fait honnête.

LE CHEVALIER.

Si vous ſaviez....

LA BARONNE.

Et où cela?

LE CHEVALIER.

Je n'en ſais rien.

LA COMTESSE.

La préférence eſt touchante!

LE CHEVALIER.

Mais, m'aviez-vous dit où vous me meniez?

LA BARONNE.

Non.

LE CHEVALIER.

Eh bien, c'eſt la même choſe; on nous engage ſouvent comme cela, nous autres hommes; vous le ſavez bien.

LA COMTESSE.

Il falloit dire que vous étiez engagé avec nous.

LE CHEVALIER.

Je ne le pouvois pas.

LA BARONNE.

Et pourquoi?

LE CHEVALIER.

Oh! vous voulez tout ſavoir.

LA BARONNE.

Sans doute; c'eſt bien le moins.

LE CHEVALIER.

Si je vous avois nommées, on auroit pû prendre de la jalouſie, & ce n'étoit pas le moment, il falloit, au contraire, inſpirer de la confiance.

LA COMTESSE.

Ceci devient intéreſſant. Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Je ne vous ai pas nommées, voilà tout.

LA BARONNE.

Et vous ne nous direz pas avec qui vous allez ?

LE CHEVALIER.

Non, cela m'eſt impoſſible.

LA COMTESSE.

Il meurt d'envie de nous le dire.

LE CHEVALIER.

Non, aſſurément, je ne ſuis pas aſſez indiſcret.

LA BARONNE.

Vous avez cependant l'air d'un homme heureux.

LE CHEVALIER.

Oh! heureux....

LA COMTESSE.

Il fait le modeſte & il ſourit.

LA BARONNE.

Il n'eſt pas fâché qu'on le croye.

LA COMTESSE.

Allons, dites donc, Chevalier?

LE CHEVALIER, *férieufement.*

Je ne le peux pas en honneur.

LA COMTESSE.

Si c'eft le Marquis que vous craignez, vous avez tort, il eft homme du monde & difcret.

LE CHEVALIER.

J'en fuis perfuadé.

LA BARONNE.

Vous ne nommerez pas.

LE CHEVALIER.

Je vous dis, cela eft impoffible.

LA COMTESSE.

Finiffez donc.

LE CHEVALIER.

C'eft que c'eft une aventure....

LA BARONNE.

Toute fimple, je parie.

LE CHEVALIER.

Non pas abfolument.

LA BARONNE.

En vérité, Chevalier, vous êtes odieux!

LE CHEVALIER.

Mais feriez-vous bien aife ?...

LA COMTESSE.

Vous perdez du tems, il peut venir quelqu'un....

LE CHEVALIER.

Eh bien, une femme que je connois depuis du tems, qui eft charmante, mais bien plus encore que je ne le croyois, parce qu'elle ne s'étoit jamais occupée de moi....

LA COMTESSE.

Tenez, il eft vrai, voilà comme les hommes nous jugent; c'eft la maniere dont nous les voyons qui les décident.

LA BARONNE.

Ah! Madame, laiffez-le donc dire. Il ne nous dit pas qu'il n'avoit pas penfé à cette femme non plus, lui.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi; mais je ne l'avois connue qu'occupée fucceffivement de deux hommes de mes amis qu'elle a beaucoup aimés; ainfi ce n'étoit pas le moment, comme vous voyez.

LE MARQUIS.

Il a raiſon. Eh bien, Monſieur le Chevalier?

LA COMTESSE.

Ah! voilà le Marquis qui prend intérêt à ceci.

LA BARONNE.

Paix donc, Madame.

LE CHEVALIER.

Le dernier homme a fini avec elle, on ne peut pas plus mal, il y a trois mois; c'eſt une femme d'une ſenſibilité ſinguliere, elle ſavoit que j'étois lié avec lui, & que je blâmois ſa conduite très-fort; malgré cela je n'oſois pas la voir.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc? J'aurois à votre place eſſayé de la conſoler.

LA COMTESSE.

Voyez comme ces Meſſieurs penſent de nous, & s'ils ne nous dictent pas la conduite que nous devrions tenir.

LE MARQUIS.

Nous penſons d'après ce que nous avons vu & ce que nous voyons arriver tous les jours.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je l'avoue, je n'efpérois rien.

LA BARONNE.

Eft-ce une veuve?

LE CHEVALIER.

Non, elle a un mari; mais qu'on ne voit jamais chez elle; je ne le connois pas du tout.

LA COMTESSE.

Oui, il y a des Maris comme cela, n'eft-ce pas, Marquis?

LE MARQUIS.

Laiffez finir Monfieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Hier donc, fans aucun deffein, je vais faire une vifite....

LA BARONNE.

A cette femme?

LE CHEVALIER.

Oui. Elle eft très-bien faite, je la trouve en négligé, coëffée cependant; elle m'a paru comme je ne l'avois jamais vue.

LE MARQUIS.

A merveilles, Monfieur le Chevalier, cela promet.

LE CHEVALIER.

Elle me fait beaucoup de reproches ſur ce qu'il y a longtems que je ne ſuis venu chez elle. Je lui réponds que je ſavois trop le danger qu'il y avoit de la voir ſouvent.

LE MARQUIS.

Fort bien !

LE CHEVALIER.

Que d'ailleurs, comme j'avois été ami d'un homme dont elle avoit eu à ſe plaindre, j'avois craint qu'elle n'eût mal penſé de moi. Là-deſſus elle m'interrompt pour me dire qu'elle n'a jamais eu de moi que la meilleure opinion ; je me jette ſur ſa main pour la remercier ; ſans la retirer, elle me dit les choſes les plus honnêtes, cela m'encourage, elle me paroît plus belle que jamais ; je deſire ardemment de lui plaire ; je le lui dis, elle feint de ne me pas croire ; mais elle me paroît émue, je crus même l'entendre ſoupirer, & je ne me trompois pas.

LE MARQUIS.

Allez donc, Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je me jette à ſes pieds, elle veut que je me

relève, & je n'y consens qu'après qu'elle m'a promis de souffrir mes soins; je la presse de dire si je peux espérer de la toucher un jour; elle me regarde languissamment; j'entends ce que cela veut dire; tout sembloit m'annoncer le sort le plus heureux, lorsqu'on annonce un diable d'Abbé....

LE MARQUIS.

Que venoit-il faire-là? Je parie que c'est l'Abbé d'Urmont.

LE CHEVALIER.

Lui-même.

LE MARQUIS.

C'est un homme insupportable! il vient toujours mal-à-propos. Il est jaloux de tout.

LA BARONNE.

Laissez-le donc achever.

LE MARQUIS.

Bon, l'Abbé sera demeuré.

LE CHEVALIER.

Jusqu'à ce qu'il soit venu du monde, & il n'est sorti que lorsqu'il y a eu cinq ou six personnes.

LE MARQUIS.

Je vous le dis, voilà comme il eſt.

LA COMTESSE.

Je ris de la colère du Marquis.

LE MARQUIS.

Mais n'ai-je pas raiſon? vous y êtes retourné, apparemment?

LE CHEVALIER.

Sans doute. Sorti de chez elle, j'étois comme un fou, je ne voyois rien, je ne penſois qu'à elle, j'éprouvois que juſqu'à ce moment je n'avois point encore aimé. Ce matin je lui ai écrit tout ce que je ſentois, combien je deſirois de la revoir.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Elle m'a mandé qu'elle y conſentoit; mais que ce ne ſeroit que pour un inſtant. J'y ſuis allé à l'heure indiquée; je me ſuis plaint de l'Abbé; elle m'a aſſuré qu'elle ne pouvoit pas le ſouffrir, & qu'elle lui avoit fait fermer ſa porte, ainſi qu'à tout le monde, parce qu'elle devoit ſortir de bonne heure. Je l'ai remerciée avec vivacité de la bonté qu'elle avoit de me

recevoir; enfin après m'être assuré de toute sa sensibilité, mon bonheur a été troublé....

LE MARQUIS.

Encore?

LE CHEVALIER.

Par l'inquiétude de la perdre.

LE MARQUIS.

Comment?

LE CHEVALIER.

Elle m'a appris qu'elle partoit dans le moment pour la campagne; il m'étoit impossible de m'en séparer; elle ne vouloit pas me dire où elle alloit; j'ai craint que le tems, les réflexions ne la fissent changer; je l'ai conjurée de me mener avec elle; elle s'est rendue, & je ne l'ai quittée que pour venir ici me dégager & retourner chez elle, où elle me reviendra prendre, après une visite qu'elle doit faire.

LE MARQUIS.

Mesdames, il n'y a pas à hésiter, & vous devez rendre à Monsieur le Chevalier sa parole.

LA BARONNE.

Quoi! vous le croyez, Marquis?

LE

LE MARQUIS.

Comment, ſi je le crois? Il n'y a pas même un moment à perdre.

LE CHEVALIER.

Monſieur, il eſt très-honnête à vous d'intercéder pour moi.

LE MARQUIS.

Et n'ai-je pas raiſon?

LA COMTESSE, *ſouriant.*

Mais vous ne ſavez pas ſi l'une de nous n'a pas des deſſeins ſur le Chevalier.

LE MARQUIS.

Ouì, des deſſeins? Voilà comme ſont les femmes, elles ſont toujours jalouſes du bonheur d'une autre femme.

LA BARONNE.

Le Marquis le croit réellement.

LE MARQUIS.

Je n'en ſai rien; mais ce que je dis là eſt vrai; vous n'auriez pas penſé à Monſieur le Chevalier, qu'à préſent vous en auriez envie.

LA COMTESSE.

En vérité, Marquis, vous avez-là une jolie opinion de nous.

LE MARQUIS.

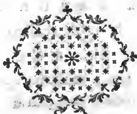
Ce que je dis-là eſt général.

LA BARONNE.

Il me ſemble que vous vous portez mieux quand il eſt queſtion de dire du mal des femmes; cela vous ranime.

LE MARQUIS.

Laiſſez-les dire, Monſieur le Chevalier, c'eſt ſur moi qu'elles vont diriger leur fiel. Allez, allez avec votre Dame; je vous aſſure que je voudrois bien être à votre place. Voilà ſûrement une femme que je répondrois bien d'aimer long-tems.



Digitized by Google

SCENE VII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE CLERC.

LE CLERC, *annonçant.*

MADAME la Marquiſe d'Orſant.

LA BARONNE.

Ah, la voilà pourtant, cette Marquiſe!

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, Chevalier?

LE CHEVALIER, *ému.*

Rien, Madame.

LA COMTESSE.

Connoiſſez-vous la Marquiſe?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

On diſoit que vous nous feriez attendre.

LA MARQUISE.

Je vous aſſure même que je ſerois venue bien plutôt, ſans le Chevalier de Grépieres qui m'a retardée beaucoup par mille folies....

Et le voilà, le Chevalier? Quoi! Mesdames, vous le connoissez?

LA COMTESSE.

Oui, Madame.

LE MARQUIS.

Quoi, le Chevalier....

LA MARQUISE.

Est un homme charmant que vous serez bien aise de connoître, Monsieur.

LE MARQUIS.

Quoi! c'est vous?....

LA MARQUISE.

Comment, c'est moi?... Qu'avez-vous donc? Mesdames, je venois vous faire une prière, que je crois que vous m'accorderez aisément, puisque vous connoissez Monsieur le Chevalier; c'est de l'enmener avec nous à la campagne; ne le voulez-vous pas bien, Madame la Comtesse? je comptois vous le présenter; mais....

LA COMTESSE.

Madame, il devoit y venir.

LA MARQUISE *riant.*

Ah! cela est excellent! il ne me l'avoit pas dit.

LE CHEVALIER *à la Comtesse.*

Madame, eſt-ce que ce ſeroit là le Marquis d'Orſant?

LA COMTESSE.

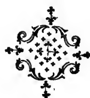
C'eſt lui-même; pourquoi?

LE CHEVALIER *ſortant.*

Ah! je ſuis perdu!

LA MARQUISE *au Chevalier.*

Eh bien, où allez-vous donc, Monſieur le Chevalier? Madame, il ne me répond pas; eſt-ce qu'il ſe trouveroit mal?



SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à la Marquise.*

CACHEZ vos allarmes, Madame, croyez-moi, elles ne sont pas nécessaires pour me prouver ce que je ne sais déja que trop.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire, Monsieur? seriez-vous devenu jaloux à présent? cela seroit comique!

LE MARQUIS.

Pas tant que vous le croyez, Madame. Vous venez, en un moment, de changer l'opinion que j'avois conçue de vous.

LA MARQUISE.

Ce ton me paroît bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Vous ne devez vous en prendre qu'à votre imprudence; vous vous êtes trahie vous-même. Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Quoi ! parce que je crains qu'un de mes amis ne se trouve mal, vous conjecturez....

LE MARQUIS.

Que c'est votre amant ?

LA MARQUISE.

Monsieur.....

LE MARQUIS.

Madame, je fais plus, j'en suis sûr & je peux vous en convaincre.

LA COMTESSE.

Marquis....

LE MARQUIS

Non, non; ne m'arrêtez pas, Madame. *A la Marquise.* L'Abbé d'Urmont, hier, vous a fort contrarié.

LA MARQUISE.

Quoi ! il seroit capable ?...

LE MARQUIS.

Non, ce n'est pas lui qui m'a instruit; vous lui avez fait défendre votre porte aujourd'hui, ainsi qu'à tout le monde; il n'y a qu'au Chevalier de Grépieres qu'elle étoit ouverte.

LA MARQUISE.

Le Chevalier auroit pu?.... Monſieur, plaignez-moi, mais ne me condamnez pas.

LA BARONNE

En vérité, Marquis, il eſt affreux à vous de faire de pareils reproches.

LE MARQUIS.

J'ai mes raiſons, Madame, & vous les allez ſavoir.

LA COMTESSE *à la Marquiſe.*

C'eſt lui qui a tendu le piége au Chevalier, qui n'eſt point coupable; Marquiſe, vous devez nous croire, & ſans vous-même, il n'auroit point de tort.

LA MARQUISE.

A qui ſe fiera-t-on à préſent?

LE MARQUIS.

A moi, Madame.

LA MARQUISE.

Que dites-vous? non, Monſieur, je ne vous reverrai de ma vie; vous êtes ſeul l'auteur de toutes mes erreurs & de tous mes maux; oui, c'eſt votre exemple & celui de tous vos ſemblables qui nous perd.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, je veux tout réparer. Je mène depuis long-tems une vie languiſſante; je déſirois de vivre avec vous, je vous craignois, je n'oſois vous le propoſer; oubliez mes torts, les vôtres ſont effacez.

LA MARQUISE.

Je ne vous reprocherai jamais rien; mais ce que je me dois à moi-même, ne fera-t-il pas naître ſans ceſſe de nouveaux remords dans mon ame?

LE MARQUIS.

Oui, ſi vous vous y livrez; mais ſi vous êtes ſenſible à un retour auſſi ſincère & auſſi tendre, il doit vous occuper ſans ceſſe, & la douceur que vous goûterez à faire mon bonheur, fera naître le vôtre; nos erreurs paſſées nous garantiront de l'avenir; ce ne ſera pas des ſacrifices que nous nous ferons; rien ne pourra rompre des liens auſſi forts.

LA MARQUISE.

Il eſt affreux d'avoir à ſe repentir; mais il eſt bien doux de ſentir qu'on ne peut refuſer l'eſtime à ce que l'on doit aimer.

LE MARQUIS.

Je vous le jure, vous feule comblerez déformais tous mes vœux. *Il embraſſe la Marquiſe.*

LA COMTESSE.

Vous êtes tous deux trop raiſonnables pour ne pas devenir heureux.

LA BARONNE.

Si vous vous étiez mieux connus d'abord, vous l'auriez ſûrement toujours été.

LA MARQUISE.

Baronne, Comteſſe, félicitez-moi donc?

LA COMTESSE.

Partons, nous aurons tout le tems de mieux jouir d'un exemple qui, s'il étoit plus ſuivi, empêcheroit la ruine & les malheurs de tant de gens nés pour être heureux.

FIN.

LE CHAT PERDU,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LA MERE DURAND.

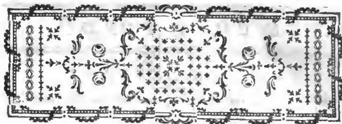
THERESE, *Fille de la Mere Durand.*

LE COMPERE MORIN.

VINCENT, *Neveu du Compere Morin.*

La Scène est dans la Maison de la Mere Durand.

Digitized by Google



LE CHAT PERDU,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

LA MÈRE DURAND, THERESE.

LA MERE DURAND, *sortant d'une Chambre dont elle ferme la porte, & met la clef dans sa poche.*

JE ne le trouve nulle part. Il sera sûrement perdu ce Chat.

THERESE.

Mais, ma Mere....

Digitized by Google

LA MERE DURAND.

Ma Mere, mon Pere.... c'eſt votre faute.

THERESE.

A moi ?

LA MERE DURAND.

Sans doute, ſi vous faiſiez ce que je vous dis, cela ne ſeroit pas arrivé.

THERESE.

Eſt-ce que je peux garder votre Chat, moi ?

LA MERE DURAND.

Et pourquoi pas ? Vous dites que vous l'aimez tant.

THERESE.

Cela eſt bien vrai. Robin, Robin.

LA MERE DURAND.

Oui Robin. Si vous n'aviez pas laiſſé la porte ouverte, après le ſouper, il ne ſeroit pas ſorti. Vous ne pouvez pas filer dans la maiſon, ſans vouloir voir tous ceux qui paſſent devant la porte.

THERESE.

Quoi ! par le tems qu'il fait, je ne pourrai ſeulement pas prendre l'air ?

LA MERE DURAND.

Prendre l'air ! oh ! je ſais bien pourquoi? c'eſt pour voir paſſer les garçons.

THERESE.

Les garçons ?

LA MERE DURAND.

Oui, votre Vincent ; mais je vous l'ai déja dit ; que je le voie encore venir ici.

THERESE.

Et quelle raiſon avez-vous ?

LA MERE DURAND.

Je vous rendrai compte, oui ; en un mot comme en cent, je vous dis que je ne le veux pas.

THERESE.

Mais n'eſt-ce pas un honnête garçon ?

LA MERE DURAND.

Je n'en ſais rien : il peut être honnête homme pour vous, mais il ne l'eſt pas pour moi.

THERESE.

Il a du bien.

LA MERE DURAND.

Je n'ai que faire de ſon bien, qu'il le garde.

THERESE.

Ah ! ſi vous pouviez en avoir quelque choſe, vous ne diriez pas cela.

LA MERE DURAND.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ? Eſt-ce que j'ai jamais rien pris à perſonne ?

THERESE.

Je ne le dis pas non plus.

LA MERE DURAND.

Je ſais bien ce que vous voulez dire, vous me croyez avare.

THERESE.

Mais....

LA MERE DURAND.

Non, j'ai tort de ne pas tout jetter par les fenêtres ; voilà comme ſont les enfans, ils vous croient toujours plus riches que vous n'êtes : ſi votre pere n'avoit pas tout mangé, je ne ſerois pas obligée de tant épargner que je fais.

THERESE.

Mon pere ? il n'oſoit pas broncher devant vous.

LA

LA MERE DURAND.

Pardi, je le crois bien.

THERESE.

Comment a-t-il donc tout mangé?

LA MERE DURAND.

Allons, allons, taisez-vous? elle veut raisonner, je crois, voilà encore une belle morveuse.

THERESE.

Mais dites-moi pourquoi vous n'aimez pas Vincent?

LA MERE DURAND.

Pourquoi?.... parce que.... il est cause que mon chat est perdu.

THERESE.

Voilà une belle raison! vous ne l'aimiez pas plus hier; mais je sais bien pourquoi.

LA MERE DURAND.

Comment, comment, vous le savez?

THERESE.

Oui, je le sais, & vous n'en aimeriez pas plus un autre.

LA MERE DURAND.

Un autre? cela peut bien être...

THERESE.

Ah ! si vous pouviez en avoir quelque chose, vous ne diriez pas cela.

LA MERE DURAND.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que j'ai jamais rien pris à personne ?

THERESE.

Je ne le dis pas non plus.

LA MERE DURAND.

Je sais bien ce que vous voulez dire, vous me croyez avare.

THERESE.

Mais....

LA MERE DURAND.

Non, j'ai tort de ne pas tout jetter par les fenêtres ; voilà comme sont les enfans, ils vous croient toujours plus riches que vous n'êtes : si votre pere n'avoit pas tout mangé, je ne serois pas obligée de tant épargner que je fais.

THERESE.

Mon pere ? il n'osoit pas broncher devant vous.

LA MERE DURAND.

Pardi, je le crois bien.

THERESE.

Comment a-t-il donc tout mangé?

LA MERE DURAND.

Allons, allons, taisez-vous? elle veut raisonner, je crois, voilà encore une belle morveuse.

THERESE.

Mais dites-moi pourquoi vous n'aimez pas Vincent?

LA MERE DURAND.

Pourquoi?.... parce que.... il est cause que mon chat est perdu.

THERESE.

Voilà une belle raison! vous ne l'aimiez pas plus hier; mais je sais bien pourquoi.

LA MERE DURAND.

Comment, comment, vous le savez?

THERESE.

Oui, je le sais, & vous n'en aimeriez pas plus un autre.

LA MERE DURAND.

Un autre? cela peut bien être...

THERESE.

Oui, parce que vous ne voulez pas me marier.

LA MERE DURAND.

Vous marier! vous marier! comment osez-vous prononcer ce mot-là?

THERESE.

Je savois bien moi que c'étoit cela.

LA MERE DURAND.

Vous marier! dans dix ans nous y penserons. Enfin, que je ne voie plus Vincent ici, je vous le répète. Allons, je m'en vais chercher notre chat: ayez soin de fermer la porte; entendez-vous?

THERESE.

Oui, ma mere.

SCENE II.

THERESE, *auprès de la porte.*

J'AI envie de ne pas fermer la porte tout-à-fait; Vincent viendra peut-être.... oui; mais s'il vient, il voudra entrer.... & puis ma Mere

n'auroit qu'à nous furprendre..... allons, il vaut mieux la fermer.

Elle ferme la porte ; elle prend fon rouet & elle fe met à filer.

Ce que c'eft que l'avarice!.... il faudra bien tôt ou tard qu'elle me marie.... Que je fuis malheureufe de n'avoir que dix-fept ans!... Vincent s'ennuiera peut-être d'attendre, & puis.... mais il m'a promis de m'aimer toujours.... Manqueroit-il à fa parole? oh, je fuis bien fûre que non ; car je n'y manquerois pas moi, & il m'aime autant que je l'aime, du moins je le crois.... On dit pourtant que les garçons font des trompeurs ; fi cela étoit vrai.... Il faut abfolument que je lui parle, oui.... Mais comment lui parler? Qu'eft-ce que j'entends gratter à notre porte?.... feroit-ce Robin? Ecoutons.



SCENE III.

THERESE, VINCENT, *en dehors.*

VINCENT, *contrefaisant le chat.*

MIAOU, miaou.

THERESE.

C'eſt lui-même. *Elle quitte ſon ouvrage pour aller ouvrir la porte.*

Robin ; Robin, attends-moi.

VINCENT, *en dehors.*

Miaou, miaou.

THERESE.

Allons, entre ; ah ! c'eſt Vincent.

VINCENT.

Oui, c'eſt moi.

THERESE.

Et le chat ?

VINCENT.

Il n'y eſt pas ; c'eſt moi qui miauloit.

THERESE.

Eh bien, qu'eſt-ce que tu veux ?

VINCENT.

Je veux te voir.

THERESE.

Non, non; ma mere m'a défendu de te parler ; allons, fors.

VINCENT.

Quoi! tu aurois le cœur de me renvoyer?

THERESE.

Oui, oui; veux-tu que je fois grondée par ma mere?

VINCENT.

Bon! elle eft bien loin, elle ne reviendra pas de fi-tôt; laiffe-moi entrer.

THERESE.

Mais, en es-tu bien fûr?

VINCENT.

Oui: elle cherche font chat par tout le village, elle fera long-tems. Je m'en vais fermer la porte. *Il ferme la porte.*

THERESE.

Mais fi elle revient?

VINCENT.

Je te dis que non. D'abord, elle ne trouvera pas le chat, car c'eft moi qui l'ai caché chez nous; elle le cherche bien loin quand il eft bien près.

THERESE.

Il eſt chez toi ;

VINCENT.

Oui.

THERESE.

Cela eſt bien mal de la faire courir comme cela.

VINCENT.

Non, parce que je l'ai fait exprès pour pouvoir te parler pendant qu'elle le cherchera.

THERESE.

Et qu'eſt-ce que tu as à me dire ?

VINCENT.

Peux-tu me le demander ? tu ne crois donc pas que je t'aime ?

THERESE.

Si, Vincent, je le crois ; mais....

VINCENT.

Comment, mais !... Thérèſe, tu as du chagrin.

THERESE.

Eh bien oui, Vincent ; c'eſt que je crains que tu ne m'aimes plus un jour.

VINCENT.

Moi ?

THERESE.

Oui, quand tu ſauras....

VINCENT.

Achèves donc ?

THERESE.

Quand tu ſauras que ma mere ne veut pas me marier de bien long-tems.

VINCENT.

De bien long-tems ? Eh bien, qu'eſt-ce que cela fait ? pourvu que ce ſoit avec moi.

THERESE.

Voilà ce que je ne ſais pas encore ; mais eſt-ce que tu attendrois ?

VINCENT.

Comment, ſi j'attendrois ? aſſurément, puiſque je n'en aurai jamais d'autre que toi.

THERESE.

Nous avons de la patience, nous, mais les hommes n'en ont guère, à ce qu'on dit.

VINCENT.

Oui, quand on n'eſt pas aimé ; mais.... *Il veut l'embraſſer.*

THERESE, *prenant une lampe.*

Finis donc, laiſſes-moi.

VINCENT.

Que veux-tu faire?

THERESE.

Je veux allumer la lampe, le jour eſt-tombé & l'on ne voit preſque plus clair.

VINCENT.

Eſt-ce que tu crains quelque choſe avec moi?

THERESE.

Non, mais je ſuis bien aiſe d'y voir, de peur de malheur; la nuit on ne ſait pas ce que l'on fait.

VINCENT, *ſuivant Thérèſe.*

Bon!

THERESE.

Allons, reſtes là.

VINCENT.

Eh bien, j'y reſterai, puiſque tu le veux; mais ſi tu m'aimois....

THERESE, *allumant la lampe.*

C'eſt parce que je t'aime que je veux te voir.

VINCENT.

C'eſt que tu te méfie de moi.

THERESE.

Peut-être.

VINCENT.

Eh bien, à préſent que tu vois clair, laiſſes-moi t'embraſſer.

THERESE.

Non, Vincent, je ne le veux pas, profitons plutôt du tems pour parler de nos affaires.

VINCENT.

Mais cela ſeroit bien-tôt fait.

THERESE.

Je te dis encore une fois, que je ne le veux pas; dis-moi plutôt comment nous ferons pour déterminer ma mere?

VINCENT, *d'un air indifférent & fâché.*

Je n'en ſais rien.

THERESE.

Ah, tu boudes? eh bien, à la bonne heure, Monſieur Vincent, je ſuis bien bonne de craindre de vous perdre, puiſque vous n'êtes pas plus inquiet que cela.

VINCENT.

Ah, Thérèse, ne me parle pas comme cela, car tu me fends le cœur.

THERESE.

Pourquoi veux-tu faire aussi ce que je ne veux pas ?

VINCENT.

Eh bien, je te demande pardon.

THERESE.

Je te pardonne; mais que cela ne t'arrive plus.

VINCENT, *en l'embrassant.*

Je te le promets.

THERESE.

Joliment, si c'est comme cela.

VINCENT.

Eh bien, oublie-le.

THERESE.

Oui, oublier! cela n'est pas aisé. Dis donc à présent comment nous ferons?

VINCENT.

Tiens, il me vient une idée: tu sais comme mon oncle m'aime, comme il est bon, quoiqu'il soit un peu brusque?

THERESE.

Oh, pour cela, oui.

VINCENT.

Il t'aime auſſi, il ſait notre amour, il faut le conſulter.

THERESE.

Je le veux bien. *On frappe à la porte.*

SCENE IV.

LA MERE DURAND, THERESE, VINCENT.

LA MERE DURAND, *en dehors frappant à la porte.*

THERESE?

THERESE.

Ah, c'eſt ma Mere.

LA MERE DURAND.

Thérèſe?

THERESE.

Allons, allons, j'y vais.

VINCENT.

Comment faire ? donne-moi la clef de ta chambre.

THERESE.

Je le voudrois bien ; mais ma mere l'a emportée.

VINCENT.

Eh bien, quand elle sera rentrée, dis que tu as besoin d'y aller, tu laisseras la porte ouverte, je m'y coulerai tout doucement, nous sauterons par la fenêtre & tu viendras chez nous.

THERESE.

Qui, moi, je m'en irois avec un garçon ?

VINCENT.

Mais, c'est chez mon oncle, & pour lui parler de notre mariage, pour trouver les moyens d'y faire consentir ta mere. Allons, promets-moi.

LA MERE DURAND.

Eh bien, veux-tu ouvrir ?

THERESE.

Tout-à-l'heure. *A Vincent*, allons, puisqu'il le faut, je le veux bien.

VINCENT.

Je vais me cacher derriere l'armoire. *Il se cache.*

LA MERE DURAND.

Allons donc?

THERESE, *ouvrant la porte.*

Vous êtes bien pressée: j'allumois la lampe.

LA MERE DURAND.

Et pourquoi allumer la lampe? *Elle ferme la porte.* Allumer la lampe!

THERESE.

C'est pour voir clair.

LA MERE DURAND.

Oui, pour filer, cela est bien nécessaire.

THERESE.

Eh bien, ma Mere, le Chat?

LA MERE DURAND.

Le Chat, le Chat; je ne sais où il s'est fourré, je ne l'ai trouvé nulle part, & si j'ai couru que je n'en puis plus. J'aurois filé une bobine depuis ce tems-là. Voyons ce que vous avez fait.

THERESE.

Le voilà; mais....

LA MERE DURAND.

Quoi, mais? Vous n'avez rien fait?

THERESE.

C'eſt que je ſongeois.... ma Mere, avez-vous été chez le compere Morin?

LA MERE DURAND.

Pourquoi faire?

THERESE.

C'eſt que, comme c'eſt tout à côté de chez nous, le Chat pourroit bien y être.

LA MERE DURAND.

Tu voudrois bien y aller pour voir ſon neveu Vincent; mais j'aimerois mieux perdre notre Chat tout-à-fait que de t'y envoyer.

THERESE.

Allons, voilà que vous ne l'aimez plus à préſent ce pauvre Robin.

LA MERE DURAND.

Que je l'aime, ou que je ne l'aime plus, ce n'eſt pas ton affaire, pareſſeuſe; allons, va te coucher pour te lever demain de bonne heure.

THERESE.

Oui me coucher; je ne dormirai pas, si je n'ai pas Robin.

LA MERE DURAND.

Il ne falloit pas le laisser perdre. *Thérèse prend la lampe.* Vas-tu renverser la lampe? Pourquoi la prends-tu?

THERESE.

Pour voir clair à me coucher.

LA MERE DURAND.

Tu ne saurois te coucher sans lumiere?

THERESE.

Non, parce que j'ai peur. Donnez-moi donc la clef.

LA MERE DURAND.

La voilà. *Elle lui donne la clef.* Elle a peur, à cet âge là, & elle veut être mariée!

THERESE.

Si j'étois mariée, je n'aurois plus de peur.

LA MERE DURAND.

Attends, attends moi, que je t'entende encore parler de cela. *Thérèse entre dans la Chambre &*

laisse la porte ouverte. La Mere Durand regarde & dit :

Veux-tu bien fermer la porte ?

THERESE, *la tirant très-fort.*

Elle l'est.

SCENE V.

LA MERE DURAND *filant,* VINCENT *caché.*

LA MERE DURAND.

MARIÉE ! mariée ! les Filles d'à-présent n'ont que cela dans la tête.... il semble que les enfans ne sont pas faits pour autre chose.... quand ils peuvent travailler & vous aider, ils veulent vous quitter & emporter le plus beau de votre bien.... c'est vrai cela.... ah ! je te marierai.

VINCENT.

Miaou, miaou.

LA MERE DURAND.

Eh bien, le voilà ce vilain Chat que j'ai cherché par-tout.

VINCENT.

VINCENT.

Miaou, miaou.

LA MERE DURAND.

Attends, attends, Robin, où étois-tu donc caché ?

VINCENT.

Miaou, Miaou.

LA MERE DURAND.

Cette vilaine bête-là, qui m'a fait courir tout le Village.

VINCENT.

Miaou, miaou.

LA MERE DURAND.

Qu'est-ce que tu veux ? entrer dans la chambre ?

VINCENT.

Miaou, miaou.

LA MERE DURAND.

Thérèse !



Digitized by Google

SCENE VI.

LA MERE DURAND, VINCENT, THERESE, *dans la Chambre.*

THERESE.

MA Mere.

LA MERE DURAND.

Le Chat est ici.

THERESE.

Oui ?

LA MERE DURAND.

Allons, ouvre-lui la porte, il veut aller avec toi.

THERESE.

Tenez-vous tranquille, pour ne pas l'effaroucher.

LA MERE DURAND.

Je ne remue pas de ma place.

THERESE.

Robin, Robin.

VINCENT.

Miaou, miaou. *Vincent entre à quatre pattes dans la Chambre.*

LA MERE DURAND.

Eſt-il dans la chambre?

THERESE.

Oui, ma Mere.

LA MERE DURAND.

En ce cas-là, je m'en vais fermer la porte; car cette petite ſotte-là le laiſſeroit encorè échapper. *Elle ſe lève & va fermer la porte, après avoir renverſé ſon rouet.*

SCENE VII.

LA MERE DURAND *revient en tâtonnant.*

Ou eſt donc ma chaiſe? Ah, la voilà. *Elle s'aſſied.* Et mon rouet? *Elle tâte.* Mais il étoit devant moi. Je n'y comprends rien; c'eſt ce vilain Chat qui eſt la cauſe de tout cela. Mon Dieu! la ſotte choſe que les enfans & les bêtes! *Elle ſe baiſſe en tâtant.* Ah! qu'eſt-ce que je ſens-là? Eſt-ce le rouet? Oui; c'eſt qu'il étoit tombé. *Elle le relève.* Pourvû qu'il n'y ait rien de caſſé encore. Et la quenouille? *Elle la cherche & elle la trouve.* La voilà. Tout cela fait

perdre plus de tems!.... voilà comme on n'eſt jamais riche! on épargne de la lumière d'un côté, & l'on perd du tems de l'autre. C'eſt de d'même du Chat, ſi je n'en avois pas, il ne me coûteroit rien à nourrir; mais les Rats & les Souris mangeroient tout ce que j'ai. Il faut avouer que l'on eſt bien malheureux! *On frappe à la porte.* Qu'eſt-ce que j'entends? *On frappe encore.*

SCENE VIII.

LA MERE DURAND, LE COMPERE MORIN.

LE COMPERE MORIN *à la porte.*

OUVREZ-donc la Mere Durand.

LA MERE DURAND.

Ah! c'eſt vous, compere Morin?

LE COMPERE MORIN.

Eh, oui; c'eſt moi.

LA MERE DURAND.

Qu'eſt-ce que vous voulez?

LE COMPERE MORIN.

Eh, pardi, je vous rapporte votre Chat.

LA MERE DURAND.

Mon Chat? il eſt ici.

LE COMPERE MORIN.

Je vous dis que non; puiſque je le tiens.

LA MERE DURAND.

Vous vous trompez.

LE COMPERE MORIN.

Non, non. Ouvrez, ouvrez.

LA MERE DURAND.

Je le veux bien, pour vous contenter. *Elle va à la porte en tâtonnant.*

LE COMPERE MORIN.

Eh, bien, venez-vous?

LA MERE DURAND.

Oui; c'eſt que je n'ai pas de lumiere, en avez-vous?

LE COMPERE MORIN.

Oui, oui; j'ai ma lanterne.

LA MERE DURAND *ouvrant la porte.*

Vous croyez donc m'apporter Robin?

LE COMPERE MORIN, *lui donnant le Chat.*

Voyez plutôt ſi je me trompe.

LA MERE DURAND, *prenant le Chat.*

Non, vraiment, c'eſt lui-même. Mais je ne comprends pas cela, il étoit ici tout à l'heure.

LE COMPERE MORIN.

Vous le croyez ?

LA MERE DURAND.

Sûrement, je le crois.

LE COMPERE MORIN.

Je vous dis que cela ne ſe peut pas, puiſqu'il étoit renfermé dans notre huche.

LA MERE DURAND.

Eh, pardi, je m'en vais vous le faire dire par Thérèſe.

LE COMPERE MORIN, *riant.*

Oui, Thérèſe!

LA MERE DURAND.

Il faut qu'il ait ſauté par la fenêtre.

LE COMPERE MORIN.

Quand ?

LA MERE DURAND.

Je vous dis, tout à l'heure.

LE COMPERE MORIN.

Mais la huche n'a pas été ouverte depuis le dîner ; puisque nous n'avons pas soupé chez nous.

LA MERE DURAND.

Je n'y comprends rien.

LE COMPERE MORIN.

Ce que je ne comprends pas moi ; c'est que vous vouliez nous donner bien du tourment à tous les deux.

LA MERE DURAND.

Quoi à cause de ce Chat ; parce que je vous dis qu'il étoit ici tout à l'heure.

LE COMPERE MORIN.

Et non, ce n'est pas cela.

LA MERE DURAND.

Il s'est mis à miauler, & j'ai dit à Thérèse de le faire entrer dans sa chambre.

LE COMPERE MORIN.

Eh bien, ce n'étoit pas lui, si vous voulez que je vous le dise.

LA MERE DURAND.

Puisque je l'ai entendu.

LE COMPERE MORIN.

Ecoutez-moi, vous avez dit à votre fille qu'elle n'épouseroit jamais mon Neveu.

LA MERE DURAND.

Assurément; j'en suis la maitresse, apparemment.

LE COMPERE MORIN.

Vous avez eu tort.

LA MERE DURAND.

Comment, j'ai eu tort?

LE COMPERE MORIN.

Sans doute, depuis ce tems là, le pauvre garçon est comme un fou, & je craîns quelque malheur.

LA MERE DURAND.

Mais tout cela ne fait pas que mon Chat n'ait pas été ici tout à l'heure.

LE COMPERE MORIN.

Et si vraiment, c'est cela qui en est cause; mais cela vous regarde encore plus que moi; Thérèse aime Vincent.

LA MERE DURAND.

Je le sais bien.

LE COMPERE MORIN.

Pourquoi ne voulez-vous pas les marier ensemble ? Moi, je crains tout pour vous.

LA MERE DURAND.

Pour moi, pour moi ? Oh, je faurai bien les empêcher de fe voir, ni de fe parler.

LE COMPERE MORIN.

Voilà ce qui n'arrivera pas, vous le favez bien.

LA MERE DURAND.

Je le fais bien ?

LE COMPERE MORIN.

Sans doute. Eft-ce que malgré la défenfe de votre Mere, vous ne voyez pas Pierre Durand tous les jours, quand il étoit amoureux de vous ? Eft-ce que je ne l'ai pas aidé à vous enlever ? Ce n'eft pas à moi qu'il faut dire de ces chofes là.

LA MERE DURAND.

Ah ! fi j'avois fu ce qui arriveroit après notre mariage....

LE COMPERE MORIN.

Quoi ? Allez, allez, il faut que chacun foit heureux à fon tour.

LA MERE DURAND.

Je vous dis que je ne veux pas marier ma fille.

LE COMPERE MORIN.

Il le faudra.

LA MERE DURAND.

Je vous dis que non, encore une fois.

LE COMPERE MORIN.

Vous y ferez forcée.

LA MERE DURAND.

Et par qui?

LE COMPERE MORIN.

Par l'honneur & la raifon, & moi, je ne vous demande rien pour eux; je les prendrai chez moi & je les nourrirai.

LA MERE DURAND.

Cela eft différent; mais il m'en coûtera toujours quelque chofe, & je ne veux rien donner de mon vivant.

LE COMPERE MORIN.

On ne vous demande rien non plus.

LA MERE DURAND.

Non, à préfent; mais on me demandera

par la suite. Je ne veux pas entendre parler mariage du tout.

LE COMPERE MORIN.

Eh bien, empêchez-les donc de se parler, de se voir.

LA MERE DURAND.

Sûrement, je les empêcherai.

LE COMPERE MORIN.

Et si je vous disois qu'ils sont à présent ensemble.

LA MERE DURAND.

A présent? Vous rêvez.

LE COMPERE MORIN.

Je ne rêve point.

LA MERE DURAND.

Où cela? ici?

LE COMPERE MORIN.

Non, chez moi.

LA MERE DURAND.

C'est un conte; ma Fille est couchée, & j'ai fermé la porte quand le Chat est entré dans sa chambre.

LE COMPERE MORIN.

Vous croyez que c'étoit le Chat?

LA MERE DURAND.

Sans doute.

LE COMPERE MORIN.

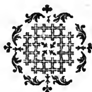
C'étoit mon Neveu qui contrefaisoit le Chat; ils ont sauté par la fenêtre & ils sont venus chez moi; cela presse, il faut que vous voyez ce que vous voulez faire.

LA MERE DURAND.

Je ne le saurois croire. *Elle va voir dans la chambre, y laisse le Chat & rapporte la lampe.* Non, ma Fille n'y est pas. Que je suis malheureuse!

LE COMPERE MORIN.

Non, vous n'êtes pas malheureuse; c'est votre faute si tout cela est arrivé. Ils sont venus me trouver pour me prier de vous engager à consentir à ce que je vous propose; allons, rendez-vous.



SCENE DERNIÈRE.

THERESE, LA MERE DURAND, LE COMPERE MORIN, VINCENT.

THERESE, *ſe jettant aux genoux de la Mere Durand.*

AH, ma Mere !

VINCENT, *auſſi à genoux.*

Ah, Madame Durand !

LE COMPERE MORIN.

Allons, la Mere Durand, je m'engagerai par écrit.

LA MERE DURAND.

Ils m'attendriſſent, & vous auſſi ; allons, levez-vous. Je conſens à tout, mes enfans ; mais tenez-moi la parole que vous me donnez.

THERESE.

Oui, ma Mere, je vous le promets.

VINCENT.

Oui, oui, Madame Durand, il ne me faut rien de plus que Thérèſe.

LE COMPERE MORIN.

Je ſuis auſſi content que vous, mes enfans.

Allons, venez vous-en boire un coup chez nous, & nous raisonnerons de votre mariage, afin qu'il se fasse au plutôt.

VINCENT.

Je vous demanderai aussi Robin, la Mere, puisque c'est à lui que je dois mon bonheur.

LA MERE DURAND.

Tu m'en donneras donc un autre?

VINCENT.

Oui, oui, ne vous embarrassez pas, il sera même plus beau.

LA MERE DURAND.

Pourvû qu'il soit aussi bon, c'est tout ce que je veux.

VINCENT.

Ah, Thérèse, quelle joie!

THERESE.

Nous ne nous croyions pas si près d'être heureux

FIN.

LE
PRISONNIER,
COMÉDIE
En deux Actes & en Prose.

PERSONNAGES.

LE COMMANDANT.

LA COMMANDANTE.

LA MARQUISE DE VILMAUR.

LE COMTE DE MONBOURG.

LE MAJOR.

LEBRUN, *Valet du Comte.*

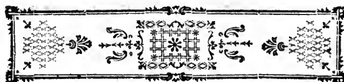
Un CAPORAL.

Des SOLDATS.

La Scène est dans une Citadelle de Flandre.

LE

Digitized by Google



LE PRISONNIER, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la Place d'Armes d'une Citadelle plantée en quinconces, avec des Bancs, & dans le fond, un Château, avec des Tours, où sont renfermés les Prisonniers.

SCENE PREMIÈRE.

LE COMTE, LEBRUN.

LE COMTE, *se promène en rêvant.*

OUI, le bonheur est en nous, dans notre cœur, c'est là qu'il réside; & c'est ici que je l'apprends! Ah, Lebrun, je suis charmé, en-

chanté de mon ſort ! je ſens, j'éprouve ce que je ne connoiſſois pas encore.

LEBRUN.

Le prix de la liberté, ſans doute; mais quand en jouirons-nous? Votre affaire tire furieuſement en longueur.

LE COMTE.

En longueur? Comment! que veux-tu dire?

LEBRUN.

Peut-être me trompé-je. Seriez-vous prêt de ſortir d'ici?

LE COMTE.

De ſortir d'ici? Ah, Lebrun!

LEBRUN.

Ah, Lebrun! ah, Lebrun! mais vraiment ces exclamations-là m'inſtruiſent beaucoup. Pour moi, je m'ennuie très-fort d'être ainſi renfermé depuis ſix mois; ce lieu-ci eſt d'une triſteſſe affreuſe.

LE COMTE.

D'une triſteſſe affreuſe!

LEBRUN.

Oui, Monſieur: toujours des tambours, des patrouilles, des foſſés d'une profondeur! La

tête me tourne. Toute la nuit j'entends crier ſur tous les tons , *Sentinelle , prenez garde à vous ? Qui va là ? Alte-là ? Caporal , hors de la Garde ?* Quel diable de jargon ! je ne dors point du tout. Vous riez, cependant rien n'eſt plus vrai ; auſſi je ſens que je dépéris.

LE COMTE.

Nous ſortirons un jour, Lebrun ; pour toi, tu peux ſortir dès-à-préſent, rien ne te retient.

LEBRUN.

Ah, Monſieur le Comte ! croyez-vous que je ſois capable de vous abandonner comme cela dans votre malheur ? Mais auſſi, quelle diable de fantaiſie de vous aller battre pour une femme que vous ne connoiſſez pas, & que vous ne connoîtrez peut-être jamais ?

LE COMTE.

Et voilà la ſource de mon bonheur ! je ſuis bien éloigné de m'en repentir !

LEBRUN.

Oui, ce diable d'homme meurt d'une maladie, ſix ſemaines après que vous l'avez bleſſé ; on prend de-là occaſion de vous faire arrêter ; on vous envoie ici & vos biens ſont mis en direction. Croyez-vous que votre Oncle ne

vous fera pas tenir renfermé le plus long-tems qu'il pourra, pour vous éviter encore quelques nouvelles folies?

LE COMTE.

Laissons-le faire, Lebrun, il m'importe peu. J'ai fait la plus agréable découverte, la plus intéressante!....

LEBRUN.

Je vous le répète, je ne vois de bonne découverte, moi, que de trouver un moyen de sortir d'ici & promptement.

LE COMTE.

Ecoute-moi. Tu sais l'abus que j'ai fait jusqu'à présent de tous mes biens pour devenir heureux; que courant sans cesse après les plaisirs, ils sembloient fuir devant moi, & que l'ennui les éclipsoit toujours; je suis bien changé, Pasquin! c'étoit ici que le bonheur m'attendoit.

LEBRUN.

Ici?

LE COMTE.

Oui: mon cœur n'avoit point encore aimé, & c'est dans la paix & la solitude, que l'on connoit le véritable amour.

LEBRUN.

Effectivement, vous voilà bien changé.

LE COMTE.

Ah, ſans doute, puiſque j'aime, j'adore la Marquiſe de Vilmaur.

LEBRUN.

La Marquiſe de Vilmaur? Comment, une Veuve ſage & vertueuſe, quelle fantaiſie! ah, Monſieur, vous n'y penſez pas! quelque belle que ſoit cette Dame, à votre âge, voilà un triſte amour, en vérité; ſi on ſavoit cela à Paris, que diroit-on de vous? On vous trouveroit bien baiſſé.

LE COMTE.

Tous les propos qu'on pourra tenir, ne me feront rien du tout, je t'aſſure.

LEBRUN.

Ah, ſortons d'ici, & je vous verrai bientôt changer de langage, former chaque jour un nouvel engagement, rendre tour à tour hommage à toutes les femmes des différens états, & rire ſûrement de tout ce que vous venez de dire.

LE COMTE.

Non, non, tu te trompes, c'en eſt fait, j'aime & c'eſt pour toute la vie.

LEBRUN.

Je le veux croire. Eh bien, parlons ſenſément. La Marquiſe ſortira d'ici, & vous, vous y reſterez, & vous n'en deviendrez que plus malheureux; on ne ſait pas trop même ce qui l'y retient, ſur-tout depuis deux mois que ſon frere qu'elle y avoit accompagné, eſt mort. Elle feint de ne pouvoir pas ſe ſéparer de la Commandante; mais celle-ci eſt trop ridicule, pour qu'il puiſſe y avoir une véritable amitié entr'elles.

LE COMTE.

C'eſt ce qui fait que j'oſe quelquefois me flatter....

LEBRUN.

De quoi? D'être aimé de la Marquiſe? Chimère, vous dis-je, effet de l'amour-propre.

LE COMTE.

Cependant, ſes yeux ſemblent me faire entendre que je ne lui déplaîs pas; ſon regard, ſon ſourire enchanteur, pénètrent mon ame, & me font eſpérer le ſort le plus heureux.

LEBRUN.

Bon ! c'eſt toujours là l'effet que produiſent des grands yeux, ils ſemblent regarder tendrement tout le monde ; on ne doit jamais compter ſur ces yeux-là.

LE COMTE.

Quoiqu'il en ſoit, tu ne parviendras pas à détruire l'eſpoir qui m'a ſéduit.

LEBRUN.

A la bonne heure, puiſque cela vous plaît ; mais s'il eſt ainſi, je dois vous avertir de prendre garde à vous.

LE COMTE.

Comment ?

LEBRUN.

C'eſt que Madame la Commandante vous regarde ſouvent d'une façon à déranger vos projets ; parce que quand la jalouſie s'en mêle une fois, il arrive ſouvent que....

LE COMTE.

Eh, tais-toi. Voici le Commandant & le Major, ainſi....

LEBRUN.

Ah, j'oubliois. J'ai une lettre à vous remettre.

LE COMTE.

Donne-donc & va-t'en. *Il lit la lettre pendant la Scène suivante au fond du Théâtre.*

SCENE II.

LE COMMANDANT, LE MAJOR, *avec une jambe de bois*, Un CAPORAL, LE COMTE.

LE COMMANDANT.

EH bien, Monsieur le Major, vous dites donc que nous aurons huit cens de foin dans la demi-lune ?

LE MAJOR.

Oui, mon Commandant, & si vous voulez me laisser faire, je vous réponds que dans un an nous en aurons le double ; parce que moi, tel que vous me voyez, je suis un cultivateur, & j'ai des moyens sûrs pour réussir ; premiérement....

LE COMMANDANT.

Monsieur le Major, je crois qu'il faudroit faire étendre un peu les glacis du chemin cou-

vert, ſous prétexte qu'on approche de trop près de la place, & qu'on peut faire des ſignes aux Priſonniers; cela augmenteroit de beaucoup nos ſoins; hem, hem, qu'en penſez-vous?

LE MAJOR.

Cela eſt très-bien dit, mon Commandant, & ſi vous voulez, je me charge de cela, moi; j'ai été Ingénieur autrefois, & perſonne ne trace plus habilement: il falloit me voir à un ſiége, j'allois toujours à découvert, rien ne m'arrêtoit; quand j'étois une fois en train, j'aurois franchi tous les ouvrages d'une place; parce qu'il n'y a qu'à aller d'une certaine maniere.

LE COMMANDANT.

Monſieur le Major, vous ferez mettre en priſon Sans-Quartier & Va-de-bon-Cœur; le premier étoit en ſentinelle ſans chien à ſon fuſil, & l'autre n'avoit point de bayonnette.

LE MAJOR.

Cela ſe peut bien: je leur dis toujours; car vous ſavez bien que perſonne n'eſt plus exact à faire l'inſpection tous les jours à la parade, il faut qu'ils n'aient pas eu ſoin de....

LE COMMANDANT.

Cela ne fait rien, cela ne fait rien, que ce soit leur faute ou non ; parce que.... Vous entendez, Monsieur le Major ?

LE MAJOR.

Assurément, assurément, il n'est pas besoin de m'expliquer deux fois la même chose, à moi, rien n'est plus clair ; d'ailleurs, je suis l'intelligence même. Si bien donc un jour, c'étoit à l'ordre, la derniere campagne que j'ai faite ; la derniere ? Non ; quand je dis la derniere, c'est-à-dire, l'avant-derniere en Italie, sous le Maréchal de.... de.... Comment appelliez-vous ? Le nom n'y fait rien, je disois donc.... Eh, tenez ; ce fut-là où je perdis ma jambe.... Enfin....

LE COMMANDANT.

Il me vient une idée. Ne pourroit-on pas retrancher la lumiere du Corridor Saint-Sébastien ? Cela feroit toujours trois chandelles par jour de gagnées, & à la longue.... Monsieur le Major ?

LE MAJOR.

Oui, vraiment ; c'est très-bien dit, on pourroit même faire un peu rogner des bûches du Corps-de-Garde.

LE COMMANDANT.

Cela eſt adroitement imaginé ! il faudra que nous reparlions un peu de tout cela ; ainſi venez-vous-en manger ma ſoupe, après nous raiſonnerons auſſi ſur le Cantinier & le Magaſinier ; mais avant tout, il faut dîner, Monſieur le Major ; voilà mon avis à moi.

LE MAJOR.

C'eſt bien le mien auſſi, Monſieur le Commandant ; & puis il y a toujours à gagner à mettre un tems entre la naiſſance d'un projet & ſon exécution, & comme diſoit feu Monſieur de la Barre, notre ancien Lieutenant-Colonel, qui avoit ſervi ſous feu Monſieur de....

LE COMMANDANT.

Adieu, Major ; je vais prendre un peu l'air dans le grand Baſtion pour gagner de l'appétit.

LE MAJOR.

C'eſt très-bien fait, & moi je m'en vais voir l'Hopital, les Caſernes, le Corps-de-Garde & le grand Magaſin ; de-là je rabattrai chez Madame la Commandante pour lui faire ma cour ; car il étoit bien tard hier au ſoir lorſque je la quittai, & je ſuis inquiet de....

LE COMMANDANT.

Allez, allez, Major.

SCENE III.

LE COMMANDANT, LE COMTE, UN CAPORAL.

LE COMMANDANT.

Eh moi, je vais voir de ce côté-ci si je n'y trouverai pas le Comte. *Se retournant.* Ah! eh vous voilà, Monsieur le Comte? C'est justement vous que je cherche.

LE COMTE.

J'attendois, Monsieur, que vous eussiez fini de donner vos ordres au Major, pour m'informer de vos nouvelles.

LE COMMANDANT.

Mes nouvelles ne sont pas trop bonnes aujourd'hui, Monsieur le Comte.

LE COMTE.

Comment? Est-ce que votre bras, votre jambe, votre épaule, votre tête, vos yeux, tant de glorieuses blessures, enfin, vous occasionneroient quelque fâcheux ressentiment?

Digitized by Google

LE COMMANDANT.

Eh non, non; j'ai bien un peu de goute à ce genou-ci, mais ce n'eſt pas cela. Caporal?

LE CAPORAL.

Mon Commandant?

LE COMMANDANT.

Qu'on ne laiſſe approcher d'ici perſonne quelconque.

LE CAPORAL.

Cela ſuffit, mon Commandant.

LE COMMANDANT, *au Comte.*

Vous voyez que, malgré les ordres de la Cour, je vous ai traité en ami, & que....

LE COMTE.

Je ſuis pénétré de vos bontés, Monſieur, & je voudrois qu'il me fût poſſible de vous prouver combien j'en ſuis reconnoiſſant.

LE COMMANDANT.

Je vous en procurerai l'occaſion, Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Je ſerai trop heureux; ordonnez, je vous prie.

LE COMMANDANT.

Vous jouissez ici de la plus grande liberté ; parce que vous êtes un homme de qualité, d'honneur, que vous m'avez plû, & que je me connois en homme moi. Hem, hem, Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Je suis charmé de la bonne opinion que vous avez de moi.

LE COMMANDANT.

Ce que je vous dis là, je le dis à tout le monde, à la Commandante, au Major, à la Marquise.

LE COMTE.

A la Marquise ? Eh bien ?

LE COMMANDANT.

Voilà mon secret. Il ne vient personne, Caporal ?

LE CAPORAL.

Non, mon Commandant.

LE COMMANDANT.

Ma femme, entre nous, ne sauroit vivre encore long-tems ; la Marquise est belle, jeune, riche, maîtresse de ses volontés ; elle m'enchante ! Quand je la vois, la tête me tourne

de plaiſir, & cela me rappelle, en vérité, le tems où je n'étois encore que ſous-Lieutenant, en honneur.

LE COMTE.

Mais vraiment je le crois bien. Et ſait-elle votre amour?

LE COMMANDANT.

Eh non, je ne lui en ai point encore parlé; mais il eſt impoſſible que mes ſoins ne parviennent pas à la toucher; elle ſe plaît à m'enflammer, ſes regards minent vivement mon cœur; je voudrois ſavoir ſi les miens font le même effet ſur le ſien, & cela me paroît difficile; j'envoie ſouvent mes ſoupirs à la découverte, mais ils ne me rapportent rien.

LE COMTE.

Cela eſt fâcheux; cependant il ne faut rien bruſquer; car je crains pour cet amour là, celui que Madame la Commandante a pour vous; ce n'eſt pas que je blâme votre amour, au contraire; mais ſi elle vient à le découvrir, elle en ſera déſolée.

LE COMMANDANT.

Cela eſt très-bien dit, vous prévoyez tout, & vous ſerez un excellent Général; mais nous

n'avons point d'alertes à craindre de ce côté-là ; le Major me sert d'armée d'observation ; il est amoureux de la Commandante, il croit que je ne m'en apperçois pas, & je le laisse faire ; parce qu'il couvre mes démarches, qu'il ne la quitte pas, qu'il la harcelle continuellement, & qu'il ne lui donnera pas le tems de s'appercevoir de mes sentimens pour la Marquise.

LE COMTE.

Cela est très-heureux.

LE COMMANDANT.

Nous autres, Militaires, vous voyez comme nous savons tirer parti de tout. Ce que je désirerois de vous, le voici : c'est que vous fassiez connoître à la Marquise que mon cœur n'a pu résister aux attaques vives & réitérées de ses charmes ; que si j'ai le bonheur de lui plaire & qu'elle veuille de moi en légitime mariage ; que sans attendre encore long-tems, vû la circonstance.... Vous entendez, Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Oui, oui, à merveille ; je vois que cette conquête vous étoit réservée & qu'elle vous convient très-fort.

LE

LE COMMANDANT.

Tout de bon ? Ecoutez donc ? J'ai fait une assez belle défense, mais je ne peux plus tenir, il faut bien capituler & rendre les armes; je sens qu'elle est faite pour tout vaincre, & elle doit en user généreusement avec moi. Dites-lui bien, je vous prie, que c'est pour toute ma vie que je m'engage à servir sous ses drapeaux.

LE COMTE.

Ne vous inquiétez pas, je lui parlerai comme pour moi-même.

LE CAPORAL.

Madame la Commandante vient par ici; faut-il la laisser approcher, mon Commandant?

LE COMMANDANT.

Sans doute, sans doute. *au Comte.* Tâchez, je vous prie, d'aller aux nouvelles, de voir la Marquise, & vous me direz tantôt ce que vous aurez appris. Je vous demande pardon, Monsieur le Comte.

LE COMTE.

Vous vous moquez de moi, Monsieur le Commandant.

SCENE IV.

LE COMMANDANT, LA COMMANDANTE.

LA COMMANDANTE.

EH bien, mon fils, que faisiez-vous donc-là, avec le Comte ?

LE COMMANDANT.

Nous parlions de vous, Commandante.

LA COMMANDANTE.

Pourquoi s'en va-t-il, chaton ?

LE COMMANDANT.

Vous savez qu'il a beaucoup d'affaires, & j'imagine qu'il est allé écrire à Paris.

LA COMMANDANTE.

A propos d'affaires, j'oubliois de vous dire que le Major vous attend dans votre cabinet.

LE COMMANDANT.

Fort bien, fort bien : je sais de quoi il est question, & je vais le trouver. Vous reviendrez bientôt ? Ne me faites pas attendre pour dîner, Madame la Commandante.

LA COMMANDANTE.

Non, non, je ne ferai qu'un inftant, chaton; allez, allez toujours.

SCENE V.

LA COMMANDANTE.

Si le Comte pouvoit revenir actuellement que je fuis feule! Pourquoi ne devine-t-il pas tout ce que mon cœur fent pour lui? La joie que j'aurois de l'entretenir fans témoins! — Je ne puis cependant douter qu'il ne m'aime; le refpect le retient fans doute. — Je vois régner dans toute fa perfonne une tendre langueur qui m'affure de fon amour. — Ne fuis-je pas auffi trop cruelle? Oui, oui. Il faut bien enfin calmer les tourmens que je lui caufe! — Je n'ai jamais eu d'amans comme lui; ils étoient plus empreffés, à la vérité; mais en même-tems fi étourdis, fi légers, fi inconftans!... Il y a un âge pour fixer les hommes; ils ne font, en nous aimant, que ce que nous fommes nous-mêmes; ils veulent nous reffembler &c....



SCENE VI.

LA COMMANDANTE, LA MARQUISE.

LA COMMANDANTE.

AH! ma chere Marquiſe, d'où venez-vous donc? Il y a une heure que je vous cherche.

LA MARQUISE.

Je devine aiſément pourquoi. Je gagerois que c'eſt pour me parler du Comte ; convenez-en ? Vous devez être bien contente de moi, je vous en entretiens volontiers.

LA COMMANDANTE.

Ah! Madame, n'eſt-il pas charmant! & n'ai-je pas bien raiſon de l'aimer?

LA MARQUISE.

Je comprends que vous croyez avoir raiſon ; mais je ſuis fâchée en même-tems que vous ne combattiez pas davantage.

LA COMMANDANTE.

Comment donc! que voulez-vous dire?

LA MARQUISE.

On vient de me mander que ſon affaire eſt

finie, & que celle de ses créanciers est presque arrangée.

LA COMMANDANTE.

Ah, Madame, vous êtes désespérante!

LA MARQUISE.

Je vous dis ce que je sais.

LA COMMANDANTE.

Quoi, vous pourriez croire qu'il m'abandonneroit, qu'il renonceroit facilement à me voir?

LA MARQUISE.

Je ne dis pas cela.

LA COMMANDANTE.

Que deviendra le plus tendre amour? Cet amour charmant qu'il m'a inspiré? Ah! Marquise, qu'il sache du moins combien je l'aime, & le projet que j'avois formé, le croyant ruiné, d'unir sa destinée à la mienne, après la mort de mon mari.

LA MARQUISE.

Ce procédé étoit très-généreux.

LA COMMANDANTE.

Puis-je espérer, Madame, que vous voudrez bien l'en assurer?

LA MARQUISE.

En pouvez-vous douter? Vous connoiſſez toute mon amitié pour vous, Madame, vous ſavez que c'eſt elle ſeule qui me retient ici.

LA COMMANDANTE.

Ah! je voudrois le voir, lui parler; s'il va fuir rapidement & que je l'ignore; je ne veux pas qu'il me croye ingrate; il faut abſolument qu'il apprenne de moi-même tout ce que je ſens pour lui, peut-être que ſon amour le retiendra, & ſi j'oſois vous prier encore....

LA MARQUISE.

De quoi?

LA COMMANDANTE.

De me ménager un entretien avec lui; peut-être....

LA MARQUISE.

Allez, ſoyez tranquille & comptez ſur moi.

LA COMMANDANTE.

Que ne devrai-je pas à votre amitié! adieu, ma chere Marquiſe; je vais tâcher de me remettre un peu avant d'aller retrouver mon mari, le bon-homme m'aime tant, que voyant mon émotion, ma ſanté ſûrement l'inquiéteroit.

SCENE VII.

LA MARQUISE.

HÉLAS! ſon ridicule amour m'afflige, comme ſi le mien pour toi, cher Comte, devoit avoir le même ſort; non, non, je ne puis le croire; tes yeux, à chaque inſtant, me diſent le contraire, & j'ai tort, ſans doute, de craindre de n'être pas aimée de toi. Le voici, mon ame s'élance vers lui, & il ſemble n'approcher qu'en héſitant; m'abuſerois-je? Mais non, la timidité & le reſpect accompagnent toujours le véritable amour.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE, *en héſitant.*

LA voilà ſeule; pourquoi ne profiterois-je pas d'un inſtant ſi favorable, pour ſavoir enfin mon ſort. Je tremble pour la premiere fois de faire un tendre aveu.

K 4

LA MARQUISE.

Vous me paroiſſez ſi occupé, Monſieur le Comte, que je crains que ce ne ſoit mal fait de vous diſtraire.

LE COMTE.

Me diſtraire, Madame! au contraire, c'eſt réunir toutes mes penſées vers leur véritable objet. Ne vous dois-je pas tous les charmes que je trouve dans cette ſolitude & tous les plaiſirs que j'y goûte? Ah, Madame! que ne puis-je vous apprendre....

LA MARQUISE.

Quoi? Vous ſavez combien je m'intéreſſe à tout ce qui vous regarde; parlez?

LE COMTE.

Eh bien, Madame....

LA MARQUISE.

Auriez-vous des nouvelles de Paris & de votre affaire?

LE COMTE.

Oui, Madame; mais ce n'eſt pas là....

LA MARQUISE.

Que vous mande-t-on de cette affaire?

LE COMTE.

Qu'elle va s'accommoder : une femme dont on ne me dit pas le nom, s'est mise très-généreusement à la place de mes créanciers, les paie, annulle par-là la direction & va rendre tous mes biens libres.

LA MARQUISE.

Ainsi vous le deviendrez bientôt vous-même, & cette nouvelle doit vous faire plaisir.

LE COMTE.

Pouvez-vous croire, Madame, que je sois si empressé de quitter ces lieux, sur-tout....

LA MARQUISE.

Mais vous seriez le premier qui voudroit prolonger sa prison.

LE COMTE.

Ah, Madame ! tant que vous demeurerez ici, que pourrois-je préférer à cette demeure?

LA MARQUISE.

Paris, le monde qui a toujours de nouveaux charmes pour les gens de votre âge, qui suivent le torrent & qui courent avidemment après les plaisirs.

LE COMTE.

Hélas ! Madame, plus on les cherche, plus

on varie sur leur choix, & moins ils nous satisfont ; il nous manque toujours quelque chose, si le cœur n'y est pour rien ; & souvent, c'est loin du monde que ce charme délicieux, l'amour, se développe & nous enchaîne pour toute la vie.

LA MARQUISE.

On le croit dans les premiers momens ; mais encore cela est si rare !

LE COMTE.

C'est qu'il est si rare de trouver un objet qui le mérite à tous égards, & que l'on peut regarder comme unique ; mais quand il est trouvé, il n'en devient que plus précieux, & si notre bonheur faisoit enfin le sien, qui pourroit après cela nous toucher encore ?

LA MARQUISE.

L'on croit pouvoir résister à l'habitude de voltiger, & l'on se laisse entraîner sans en être le maître ; l'uniformité n'est supportable qu'à un certain âge.

LE COMTE.

Non, non, Madame, ce n'est pas avec un cœur comme le mien. Rien ne m'a jamais enchanté comme ce séjour, je n'ai goûté de ma

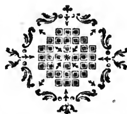
vie des plaisirs plus vifs, plus sensibles ; les jours que j'ai passés près de vous, seront toujours ceux que je voudrois voir renaître sans cesse.

LA MARQUISE.

Peut-être est-ce aussi faute de mieux ; je me rends justice.

LE COMTE.

Quoi, Madame, après tout ce que je viens de vous dire, vous pourriez penser....



SCENE IX.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE MAJOR.

LE MAJOR.

AH! Monfieur le Comte, Madame la Marquife, je fuis charmé de vous trouver enfemble, pour vous apprendre en même-tems, que je fuis dans ce moment-ci l'homme du monde le plus content; vous ne devineriez jamais ce qui m'arrive actuellement.

LA MARQUISE, *à part avec humeur.*

De nous interrompre fort mal-à-propos.

LE COMTE, *à part.*

Que le Diable te mange! la pefte foit de l'homme.

LE MAJOR.

Je vois que vous êtes tous les deux fort furpris; mais ce n'eft pas tout; je vous ai apperçus de loin, & j'ai dit cela eft heureux, ils vont bien partager ma joie. Enfin vous allez favoir que j'obtiens, après bien des follicitations qui duroient depuis un tems infini; parce que vous favez les longueurs qui font inféparables des affaires....

LA MARQUISE.

Eh bien, qu'obtenez-vous?

LE MAJOR.

Comment, je ne vous l'ai pas dit? C'eſt la ſurvivance du Commandant. N'eſt-ce pas pour moi la choſe du monde la plus agréable? J'eſpere que vous le ſentez comme moi, Madame?

LA MARQUISE.

Aſſurément.

LE MAJOR.

Et Monſieur le Comte auſſi.

LE COMTE.

On ne peut pas davantage. Voilà apparemment tout ce que vous aviez à nous dire, Monſieur le Major?

LE MAJOR.

Oh, que non; il faut bien d'abord que je vous faſſe des remercimens de la part que vous y prenez; cette grace étoit pour moi de la plus grande conſéquence, comme vous comprenez bien, ou plutôt comme je vais vous l'expliquer.

LE COMTE.

Non, non, il n'eſt pas néceſſaire, cela ſe

comprend facilement, ainſi comme tout cela doit vous donner beaucoup d'affaires, que nous ne vous retenions pas davantage.

LE MAJOR.

Oh, point du tout, & puis je remettrai.

LE COMTE.

Vous, avez tort, on perd ſes idées.

LE MAJOR.

Point du tout, vous dis-je; & puis, graces au Ciel, j'en ſuis pourvu aſſez abondamment, l'une n'attend pas l'autre, & comme vous avez de l'amitié pour moi, je ſuis bien aiſe de vous dire que plus d'une raiſon me faiſoit deſirer cette ſurvivance, & il n'eſt pas juſte que vous les ignoriez; vous prenez trop de part à ce qui me regarde pour cela; non, non, je ne ſais ce que c'eſt que d'être ingrat; ainſi il faut abſolument que vous ſachiez tout, & pour vous le dire en deux mots....

LE COMTE.

Ah! Monſieur le Major, Madame la Marquiſe n'exige point que vous dévoiliez ainſi vos ſecrets.

LE MAJOR.

Pardonnez-moi, Monſieur le Comte, pardonnez-moi, il faut....

LA MARQUISE.

Le Commandant nous attend & il ſe fâchera.

LE MAJOR.

Oui, il vous attend, cela eſt vrai, il m'a chargé de vous le dire; mais il ne ſe fâchera pas : d'ailleurs, j'aurai fait dans l'inſtant.

LE COMTE, *à part avec impatience.*

L'inſupportable homme! Mais, Monſieur le Major....

LE MAJOR.

Non, non, il faut que vous ſachiez l'origine & la cauſe de....

LA MARQUISE.

Je vous réponds que je ne ſçaurois y prendre plus de part que j'y en prends, ainſi diſpenſez-moi....

LE MAJOR.

Voici le fait. Il y a plus de quinze ans que j'adore la Commandante, elle le ſait très-bien, & comme j'ai peu de fortune, qu'elle ſera fort riche, par l'économie de ſon mari, qui eſt fort vieux, cette ſurvivance m'arrangera très-fort, & me mettra en poſſeſſion des charmes de la femme & de la place du mari;

car elle ne pourra alors refuſer de m'épouſer ; d'ailleurs, je ſuis très-vert encore ; je me porte fort bien, & ſi je n'ai qu'une jambe, je n'en vas pas moins bon train ; on me voit partout ; ainſi je remplirai très-bien toutes mes fonctions, & je vous jure que Mars & l'Amour ſeront fort contents de moi. J'oubliois encore à ajoûter....

LA MARQUISE, *donnant la main au Comte.*

Cela eſt très-bien, Monſieur le Major, une autre fois vous en direz davantage.

LE COMTE.

Ah! Madame, que je regrette les momens précieux qu'il vient de me faire perdre!

LE MAJOR, *les ſuivant.*

Comme je dîne avec vous, en vous accompagnant, je vous dirai le reſte.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDANT, LE COMTE.

LE COMMANDANT.

EH bien, parlez, hâtez-vous, Monſieur le Comte : qu'a répondu la Marquiſe ? A-t-elle été bien étonnée ; que puis-je eſpérer ? La croyez-vous ſenſible ? Sera-t-elle flattée de régner un jour ſouverainement ici ? Eſt-elle touchée de mon amour enfin ?

LE COMTE.

Je n'ai pu trouver encore le moment de lui en parler ; mais le jour ne ſe paſſera point que vous ne ſachiez à quoi vous en tenir. Soyez-en bien aſſuré.

LE COMMANDANT.

Je compte ſur vous comme ſur moi-même, & j'ai de nouvelles raiſons pour deſirer que vous vous hâtiez un peu ; je ne ſais ſi vous m'entendez, Monſieur le Comte.

LE COMTE.

La Marquiſe voudroit-elle nous quitter ? Je le crains.

LE COMMANDANT.

Ce n'eſt pas cela, ce n'eſt pas cela. Je n'ai rien voulu vous dire devant le monde ; mais je ſuis charmé de vous apprendre en particulier, que vous êtes tout-à-fait libre ; je n'en ai encore rien dit qu'au Major.

LE COMTE, *conſterné.*

Quoi, mes affaires ſeroient entiérement arrangées ?

LE COMMANDANT.

Oui vraiment ; il ſemble que cette nouvelle vous afflige, Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Point du tout ; mais c'eſt que j'ai de la peine à croire que....

LE COMMANDANT.

Quand je vous dis que rien n'eſt plus vrai. Allons, allons, ne diſſimulez point avec moi, & convenez du plaiſir que vous reſſentez ; car on m'aſſure que c'eſt une femme charmante à qui vous avez cette obligation ; on

la dit fort riche ; que toute son ambition est de vous épouser ; qu'elle vous aime à la folie, & sans doute vous n'êtes pas ingrat ; ainsi je vous vois, dès à présent, l'homme du monde le plus heureux, & je vous assure que j'en suis enchanté.

LE COMTE.

Je vous réponds que je ne comprends rien à cette aventure, & que j'ignore absolument quelle est cette femme, dont vous me croyez si amoureux.

LE COMMANDANT.

Fort bien, fort bien ; J'aime votre discrétion, elle est rare à votre âge. Quoi vous ne vous êtes pas battu pour elle cet hiver ? Hem, hem, Monsieur le Comte.

LE COMTE.

Et vous croyez....

LE COMMANDANT.

Je fais plus, j'en suis sûr.

LE COMTE.

Je ne l'ai jamais vue, & je ne la connois point du tout.

LE COMMANDANT.

Quand je vous dis que je suis instruit. Je

n'en ai dit qu'un mot à la Marquiſe, & elle m'a paru charmée du bonheur qui vous arrive.

LE COMTE, *ſe récriant vivement.*

La Marquiſe ?

LE COMMANDANT.

Oui vraiment, elle eſt certainement bien de vos amies : elle connoît cette femme à ce qu'elle m'a dit, & elle prétend que vous jouirez avec elle du ſort le plus doux. Vous voyez que je ſuis au fait.

LE COMTE, *à part.*

Quelle étoit mon erreur, quand je me croyois aimé de la Marquiſe !

LE COMMANDANT.

Enfin je ſais que cette femme va arriver ici peut-être aujourd'hui, pour vous enmener à Paris.

LE COMTE.

Cette femme pour qui vous dites que je me ſuis battu ?

LE COMMANDANT.

Oui, le bonheur que vous allez goûter me repréſente d'avance celui où j'aſpire. Que j'en-

vie votre ſort, mon cher Comte! Eſt-il rien de ſi doux que d'aller ſe jetter dans les bras de ce qu'on aime, de régner dans ſon cœur, d'y commander & de voir tous ſes ordres prévenus! il n'y a point de Major, d'Aide-de-Camp, qui volent auſſi vîte que les deſirs, & point d'ennemi qui ſe rende avec plus de graces qu'une femme aimable & tendre. Partez, volez, où l'Amour & la Gloire vous appellent.

LE COMTE.

Ah, Monſieur! croyez-vous que je puiſſe être ſi heureux en vous quittant? Quelle ſociété peut être auſſi agréable que la vôtre? Combien j'ai appris de choſes avec vous! ceci me vaut preſqu'une campagne : un ancien Militaire tel que vous ne ſauroit être trop écouté, trop admiré!

LE COMMANDANT.

Ecoutez donc... je ſuis bien-aiſe que vous penſiez comme cela, je crois que vous ſerez un jour un grand Officier; mais ce qui me fait plaiſir, & ce qui raſſure mon cœur alarmé, c'eſt de ce que vous n'êtes point auſſi empreſſé de nous quitter que je le craignois; parce que vous entendez?

LE COMTE.

Je ferois bien ingrat! non, Monfieur; tant que vous voudrez bien me fouffrir ici, je vous réponds d'y demeurer.

LE COMMANDANT.

Tout ce que je defire feulement, c'eft que vous ne partiez point avant d'avoir affuré mon bonheur.

LE COMTE.

Songez que j'en fuis très-occupé.

LE COMMANDANT.

Hâtez-en donc le moment. Voici la Marquife, profitez de cet inftant; je ne m'éloignerai pas afin de favoir mon fort dès qu'elle vous quittera.



SCENE II.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *à part.*

VOYONS si l'épreuve que je voulois tenter me réüssira, & si le Comte imagine son bonheur ; je ne pouvois trop m'assurer de son cœur, avant de le lui apprendre.

LE COMTE.

Ah, Madame ! vous voyez un homme au désespoir.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc cela, Comte ?

LE COMTE.

Le Commandant vous a dit ce qui m'arrive, Madame, non-seulement je serai obligé de sortir d'ici, mais on m'apprend encore que cette femme, qui a agi si généreusement pour moi, m'aime, qu'elle veut que je l'épouse ; enfin, c'est un mystère affreux où je ne comprends rien.

LA MARQUISE.

Mais vous vous affligez-là de l'événement

le plus heureux qui pouvoit vous arriver, ce me ſemble.

LE COMTE.

Non, non, Madame, ce n'étoit pas-là pour moi le plus heureux événement; l'eſpoir avoit ſéduit mon cœur; je m'étois flatté.... Ah! Madame, j'en mourrai!

LA MARQUISE.

Je ne vous comprends point; cette femme a, dit-on, quelques appas, eſt aimable, & bien des gens ont ſouhaité, depuis qu'elle eſt veuve, de l'épouſer; la préférence devroit vous flatter.

LE COMTE.

Quoi, c'eſt vous, Madame, qui me conſeillez d'accepter ſa main?

LA MARQUISE.

Sans doute, & c'eſt un conſeil très-ſenſé. Que pouvez-vous lui reprocher? Elle vous a obligation, elle veut vous en marquer ſa reconnoiſſance.

LE COMTE.

Eh non, Madame, elle ne me doit rien, je ne la connois point du tout. Un étourdi l'inſulte au Bal devant moi, cela me déplaît,

j'en dis mon avis tout haut ; cet homme le trouve mauvais, il est tout simple que nous nous battions, & je ne vois rien là qui l'oblige à faire pour moi tout ce qu'elle fait.

LA MARQUISE.

Eh bien, plus votre ame est délicate, généreuse, plus vous devez être touché de son procédé ; il doit vous assurer l'avenir le plus agréable avec elle.

LE COMTE.

Il faudroit qu'il me fût possible de l'aimer ; mais dispose-t-on de son cœur ? Une passion funeste s'est emparée du mien ; l'on me hait, sans doute, & rien ne pourra jamais me dégager. Quel avenir délicieux je me promettois ! Dans un instant tout est détruit, & je n'en aime que plus ardemment.

LA MARQUISE.

C'est une folie d'aimer une ingrate : voyez celle qu'on vous propose, elle vous vengera facilement de ces prétendus mépris.

LE COMTE.

Et vous le pouvez croire, vous, Madame, vous ?

LA MARQUISE.

J'ofe vous en affurer; elle vous touchera, & je vous réponds que votre cœur ne tiendra pas devant elle.

LE COMTE.

Vous ne le connoiffez pas, Madame, ce cœur dont vous parlez, ce cœur tout rempli.... & de qui?.... ah, Madame!

LA MARQUISE.

Un cœur vraiment tendre eft toujours récompenfé : qui fait aimer, mérite de l'être; il vient un jour que l'on n'efpéroit pas qui nous amène enfin le bonheur après lequel nous foupirons.

LE COMTE.

Ah! que dites-vous? quoi! je pourrois efpérer qu'un jour!....

LA MARQUISE.

Je voudrois pouvoir vous confoler & adoucir vos maux; je ne puis, en partant d'ici, fupporter l'idée de vous y laiffer auffi malheureux.

LE COMTE.

O ciel! quoi, vous nous abandonnez!

LA MARQUISE.

Oui, je pars demain ; je ſuis indiſpenſablement obligée de me rendre à Paris, & malgré l'état où vous êtes, je déſire de vous un plaiſir que j'eſpère que vous ne me refuſerez pas. Vous ſeul pouvez m'acquitter envers la Commandante, de toutes les marques d'amitié que j'ai eues d'elle depuis que je ſuis ici.

LE COMTE.

Je ſerai trop heureux, Madame ; exigez, ordonnez, ma vie eſt à vous, ainſi que toutes mes volontés.

LA MARQUISE.

Je ne demande qu'une légère marque de complaiſance de votre part. La Commandante vous aime, elle veut vous entretenir avant que vous partiez, & je me ſuis chargée d'obtenir de vous ce ſoir un moment d'entretien ici.

LE COMTE.

Je ne ſuis guères en état de l'entendre : que voulez-vous que je lui diſe ?

LA MARQUISE.

Tout ce que vous voudrez, je ne vous dicte rien. Y conſentez-vous ?

LE COMTE.

Oui, mais à une condition ; c'eſt que vous aurez la même complaiſance pour le Commandant qui eſt amoureux de vous, à en perdre l'eſprit, & qui m'a fait la même prière.

LA MARQUISE.

Quoi, ce n'eſt pas une plaiſanterie ?

LE COMTE.

Non, d'honneur.

LA MARQUISE.

Rien n'eſt plus ſingulier ! mais ce n'eſt pas la même choſe pour moi. Il ſera nuit, & il n'eſt pas décent....

LE COMTE.

Bon ! que riſquerez-vous ?

LA MARQUISE.

Eh bien, j'y conſens ; il ne ſera pas fort content de moi ; mais je ne ſaurois vous refuſer. Adieu, Comte. Nous nous reverrons encore ?

LE COMTE.

Hélas, Madame, je ne ſais plus ce que je vais devenir !

SCENE III.

LE COMTE.

LA vieilleſſe eſt bien ridicule ! Quelle fantaiſie, à cette femme-là, de m'aimer ?.... Il me vient une idée qui pourra me débarraſſer de ce fâcheux entretien & me laiſſer tout entier à mon amour. Il faut que j'attende ici le Commandant pour lui communiquer mon projet. Enſuite j'irai me jetter aux pieds de la Marquiſe, & j'y mourrai, ſi je ne peux réuſſir à la toucher.

SCENE IV.

LE COMTE, LEBRUN.

LEBRUN.

EH bien, Monſieur, nous allons donc ſortir d'ici ? Partirez-vous cette nuit ?

LE COMTE, *rêvant.*

Cette nuit ?

LEBRUN.

Oui, c'en ſeroit toujours une bonne de

gagnée. Ah, quel plaisir j'aurai de revoir Paris après six mois d'absence; je suis dans une joie qui ne se conçoit pas. Les chevaux de poste souffriront un peu de mon impatience. A quelle heure les voulez-vous? répondez donc?

LE COMTE.

Je te dirai cela demain.

LEBRUN.

Demain? c'est perdre bien du tems. Madame la Marquise part, je vous en avertis.

LE COMTE.

Je le sais.

LEBRUN.

En ce cas-là, je ne comprends pas ce qui peut vous retenir encore ici.

LE COMTE.

Tu le sauras, le Commandant vient; retire-toi sans trop t'éloigner; nous aurons besoin de toi.

LEBRUN.

Allons.



SCENE V.

LE COMMANDANT, LE COMTE.

LE COMTE.

MONSIEUR le Commandant, vous ferez fatisfait, la Marquife confent à vous entendre ce foir ici.

LE COMMANDANT.

Tout de bon ? elle confent à m'entendre ! ah, mon cher Comte, que je vous embraffe ! j'efpere qu'elle ne fera pas mécontente de moi. J'attaque fon cœur en règle, je le bas promptement en brèche, il ne tiendra pas long-tems, je vous réponds ; ceci ne fera pas mon coup d'effai, & dans ma jeuneffe..... Hem, hem, vous m'entendez, Monfieur le Comte ?

LE COMTE.

Je le crois. On m'a dit que vous aviez été fort amoureux de Madame la Commandante.

LE COMMANDANT.

Ah, ah, il falloit voir comme je vous la menai bon train : mais à propos d'elle, ceci devient fort embarraffant ; le foir nous nous

promenons toujours enſemble ; ſur quel prétexte pourrai-je la quitter pour venir ici tout ſeul ? Hem, hem, Monſieur le Comte ?

LE COMTE.

Cela me paroît difficile, cependant j'imagine un moyen qui pourroit réuſſir, ſi vous y conſentez.

LE COMMANDANT.

Je ne demande pas mieux, dites, je vous prie, ſans héſiter.

LE COMTE.

Vous connoiſſez Lebrun ; c'eſt un original qui a le talent de contrefaire les gens ſupérieurement.

LE COMMANDANT.

Eh bien ?

LE COMTE.

Il faut, ſi vous le trouvez bon, que vous lui donniez tout votre habillement.

LE COMMANDANT.

J'en ai un tout pareil.

LE COMTE.

Fort bien.

LE COMMANDANT.

Achevez, achevez.

LE COMTE.

Lorſqu'il ſera nuit & que vous ſortirez de chez vous, il prendra votre place auprès de la Commandante, ſans qu'elle s'en apperçoive.

LE COMMANDANT.

On ne peut pas mieux.

LE COMTE.

Et moi, je vous prêterai cet habit, afin que ſi elle vous rencontre, elle ne vous reconnoiſſe pas.

LE COMMANDANT.

Cela eſt à ravir, & voilà un ordre de marche très-bien fait; ce ſera à moi à ſuivre l'itinéraire & à conduire le détachement.



SCENE VI.

LE COMMANDANT, LE ÇOMTE, LEBRUN.

LE COMTE.

LEBRUN?

LEBRUN.

Monsieur le Comte?

LE COMTE.

Tu auras soin, lorsque le jour baissera, de te rendre chez Monsieur le Commandant, de faire tout ce qu'il te dira, & tu passeras chez moi avant.

LEBRUN.

Cela suffit.

LE COMMANDANT.

Il faudra que vous préveniez la Marquise, afin qu'elle ne s'y méprenne pas.

LE COMTE.

Sans contredit, c'est ce que je vais faire.

LE COMMANDANT.

Je vais m'en aller avec vous, nous causerons chemin faisant.

SCENE VII.

LEBRUN.

APPAREMMENT que ce fera un ordre que le Commandant me donnera pour avoir des chevaux de poſte ; je vous reverrai donc enfin, mon cher Paris! je crois que je ferois mort d'ennui ſi j'euſſe demeuré plus long-tems ici ; ma joie eſt ſans égale, la tête me tourne.

SCENE VIII.

LA COMMANDANTE, LEBRUN.

LA COMMANDANTE.

EH bien, Paſquin, ton maître va donc partir?

LEBRUN.

Oui, Madame ; ah, que vous me faites de plaiſir!

LA COMMANDANTE.

Je te le demande?

LEBRUN.

Oh, vous le ſavez mieux que moi, Madame ; vous avez, ſans doute, vû expédier l'ordre

pour nos chevaux de poste; ah, que je suis content!

LA COMMANDANTE.

Et crois-tu que le Comte soit aussi charmé que toi de partir?

LEBRUN.

Je n'en sais rien, Madame; je ne le reconnois plus; il ne sait ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait; je n'ai pu en tirer une parole.

LA COMMANDANTE.

Il étoit donc triste?

LEBRUN.

Triste? je crois que oui.

LA COMMANDANTE.

Ah! vous ne partirez donc pas!

LEBRUN.

Comment, nous ne partirons pas?

LA COMMANDANTE.

Non, non, Lebrun, j'aime à m'en flatter.

LEBRUN.

Vous vous en flattez vainement, je l'y déterminerai bien.

LA COMMANDANTE.

Il m'abandonneroit & je vivrois!

LEBRUN, *à part.*

Je l'avois fort bien prévu, elle eſt folle de mon Maître.

LA COMMANDANTE.

Que deviendrai-je ſans toi, cher Comte !

LEBRUN.

Ma foi, Madame, vous deviendrez ce que vous pourrez ; mais vous ne nous retiendrez pas.

LA COMMANDANTE.

Je ne vous retiendrai pas ?

LEBRUN.

Je vous en donne ma parole.

LA COMMANDANTE.

Mon cher Lebrun, il n'y a rien que je ne te promette.

LEBRUN.

Vous me donneriez même, que cela ne me feroit pas changer de ſentiment.

LA COMMANDANTE.

Que les hommes ſont ingrats !

LEBRUN.

Au contraire, nous allons chercher ceux qui nous aiment & que nous aimons.

LA COMMANDANTE.

Que vous aimez ? Attends donc un moment ?

LEBRUN.

Non, non, Madame. Adieu, adieu.

SCENE IX.

LA COMMANDANTE, LA MARQUISE.

LA COMMANDANTE.

AH ! Madame, il m'abandonne, il va partir !

LA MARQUISE.

Qui ? le Comte ?

LA COMMANDANTE.

Oui, Marquise, & dans l'instant.

LA MARQUISE, *à part les premiers mots.*

O ciel ! seroit-il possible que le désespoir.... Qui vous l'a dit ?

LA COMMANDANTE.

Lebrun, qui sort d'ici.

LA MARQUISE.

Cela ne se peut pas, je vous réponds qu'il m'a promis de venir vous entretenir ce soir sous ces arbres.

LA COMMANDANTE.

Il vous l'a promis? Ah! Madame, seroit-il possible!.... Oui, j'espere tout de cet entretien, il ignoroit mon amour, peut-être qu'il en sera touché & qu'il le retiendra. Que je suis impatiente de voir arriver ce moment! Le jour baisse déja; je viendrai me promener comme à l'ordinaire avec mon Mari, & je saurai bien me débarrasser de lui pour venir trouver le Comte. S'il restoit, Madame, s'il restoit!.... Je m'en suis pour revenir plutôt.

SCENE X.

LA MARQUISE.

Le Comte partiroit-il en effet aujourd'hui? On espere quand on aime jusqu'au dernier moment, & tout doit lui faire désirer de me revoir encore. La légereté dont on l'a accusé jusqu'à présent, a occasionné ma résistance; je ne saurois trop le récompenser des maux

que je lui ai fait souffrir ; il est tems enfin de lui apprendre que je l'aime. J'entends quelqu'un ; il est presque nuit, mettons ce chapeau; cette robe, qui ressemble un peu à celle de la Commandante, & ce voile, tromperont aisément le Comte, & en contrefaisant ma voix, il me prendra sûrement pour elle ; justement le voici.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

QU'EST devenue la Marquise? je la cherche vainement. Me fuiroit-elle?.... Mais, que vois-je? seroit-ce déja la Commandante? Où me suis-je embarqué!

LA MARQUISE, *contrefaisant sa voix.*

Ah! cher Comte, enfin je puis vous parler sans témoins.

LE COMTE.

C'est elle-même ; comment échapper?

LA MARQUISE.

Eſt-il bien vrai que vous voulez nous quitter ?

LE COMTE.

Madame, vous ne devez pas croire que....

LA MARQUISE.

Parlez-moi naturellement.

LE COMTE.

Il ſeroit difficile de vous dire....

LA MARQUISE.

Je conviens que je vous ai traité trop rigoureuſement.

LE COMTE.

Madame....

LA MARQUISE.

Ma réſiſtance vous auroit-elle rebuté ?

LE COMTE.

Madame....

LA MARQUISE.

Vos yeux m'ont aſſuré tant de fois que j'avois pu toucher votre cœur; m'auroient-ils trompée ?

LE COMTE.

Madame....

LA MARQUISE.

Parlez, pouvez-vous vous résoudre à m'abandonner?

LE COMTE.

Mais....

LA MARQUISE.

Si vous m'aimez encore, pourquoi vous taire?

LE COMTE.

Je....

LA MARQUISE.

Craignez-vous que je n'approuve pas votre amour?

LE COMTE.

Il est vrai que....

LA MARQUISE.

Vous ne me connoissez pas. Parlez, parlez, je vous le permets, & si vous m'aimez constamment....

LE COMTE.

Moi, Madame?

LA MARQUISE.

Oui, je jure de n'être jamais qu'à vous. Pourquoi vouloir me fuir ? Ah ! cher Comte, ne puis-je faire votre bonheur !

LE COMTE.

Qu'entends-je ? ce n'eſt pas la Commandante.

LA MARQUISE.

Non, je ne le ſuis pas.

LE COMTE, *s'approchant avec émotion.*

Ah ! Madame, qui êtes-vous donc ? parlez, je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Je ſuis une femme qui vous aime depuis le premier inſtant qu'elle vous a vû, & que vous avez fait pour elle une action qu'elle ne ſauroit récompenſer.

LE COMTE, *s'éloignant.*

O ciel ! c'eſt la femme maſquée !

LA MARQUISE.

Oui ; c'eſt elle qui vous offre & ſa main & ſon cœur ; pourrez-vous la refuſer ?

LE COMTE.

Ah ! Madame, en ſuis-je digne ? & par

où méritai-je tant de bontés? Mon cœur n'eſt plus à moi; ſans doute il vous appartiendroit, s'il pouvoit être à une autre que celle que j'adorerai toute ma vie.

LA MARQUISE.

Il eſt donc à moi, Comte; reconnoiſſez la Marquiſe de Vilmaur qui vous aime & qui vous aimera toujours.

LE COMTE, *ſe jettant aux genoux de la Marquiſe.*

Quoi! c'eſt vous, Madame, c'eſt vous à qui je dois autant, c'eſt vous qui faites mon bonheur? ſe peut-il que mon cœur ait pû vous méconnoître? Trop occupé de la funeſte penſée que vous ne m'aimiez pas, pouvois-je me flatter d'un bien ſi précieux? Que je ſuis bien récompenſé de tous les maux que j'ai ſoufferts!

LA MARQUISE.

J'entends quelqu'un. Il faut que ce ſoit le Commandant & ſa femme.

LE COMTE.

Eloignons-nous, je ne veux point parler à la Commandante.

LA MARQUISE.

Ni moi à ſon Mari. Que deviendront-ils donc?

LE COMTE.

Vous le verrez. *Ils ſe retirent dans le fond du Théâtre.*

SCENE XII.

LA COMMANDANTE, LEBRUN, *en Commandant*, LE COMTE, LA MARQUISE.

LEBRUN.

LA ſoirée eſt charmante, & autrefois...... Hem, hem, vous m'entendez, Madame la Commandante?

LA COMMANDANTE.

Oui, oui, mon fils; je me rappelle toujours ce tems-là avec plaiſir, chaton; mais il fait beaucoup de ſerein aujourd'hui, & je crains que vous ne vous enrhumiez; rentrez, rentrez; je me promenerai avec la Marquiſe.

LEBRUN.

Moi, vous quitter! ah, vous ne me connoiſſez pas encore, Commandante.

LA COMMANDANTE.

Si votre complaiſance pour moi vous devenoit funeſte, je ne m'en conſolerois jamais.

LEBRUN.

Non, non, ne craignez rien. Mais je penſe que j'ai oublié de faire dire quelque choſe à l'ordre. Je viens dans l'inſtant.

LA COMMANDANTE.

Eh bien, allez, allez. Ah, je reſpire! Où eſt le Comte actuellement?

LEBRUN, *revenant.*

J'ai quelque ſcrupule de vous laiſſer ainſi ſeule, cela eſt trop malhonnête, & je penſe que demain il ſera encore tems.

LA COMMANDANTE.

Si cela eſt de conſéquence, pourquoi remettre?

LEBRUN, *s'en allant.*

Oui, oui, vous avez raiſon, j'y vais, j'y vais.

LA COMMANDANTE.

Ce sera très-bien fait. Profitons de cet heureux instant.

LEBRUN, *revenant.*

Je vous retrouverai ici, n'est-ce pas Commandante ?

LA COMMANDANTE.

Oui, oui. Quoi, c'est encore vous ? vous m'avez fait peur.

LEBRUN.

Voudriez-vous une sentinelle pour vous garder ? vous n'avez qu'à dire.

LA COMMANDANTE.

Non, vraiment. Une sentinelle !

LEBRUN, *s'en allant.*

Eh bien, eh bien, promenez-vous, promenez-vous.

LA COMMANDANTE.

Une sentinelle ! quelle proposition ! il m'a fait frémir.

LA MARQUISE, *au Comte.*

Il est bien long-tems à se déterminer à la quitter.

LE COMTE.

Le coquin, se divertit.

LA MARQUISE.

Comment?

LE COMTE.

C'est Lebrun qui contrefait le Commandant. Le voici. *A Lebrùn.* Cela est très-bien; va-t'en tout préparer pour notre départ.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, *dans le fond du Théâtre*, LA COMMANDANTE, LE COMMANDANT, *avec l'habit du Comte.*

LA COMMANDANTE.

J'ENTENDS venir quelqu'un, c'est sans doute le Comte. Ah! moment précieux!

LE COMMANDANT.

Plus j'ai de peine à marcher aujourd'hui, & plus il m'est difficile de trouver cette chere Marquise; mais je crois que c'est elle que j'apperçois. Est-ce bien vous, Madame?

LA

LA COMMANDANTE.

Oui, oui, c'eſt moi. Venez, il y a long-tems que je déſirois de vous entretenir librement. Parlez bas.

LE COMMANDANT.

Puiſque vous voulez bien m'entendre, Madame, je ſuis trop heureux de pouvoir vous dire enfin, pour la première fois de ma vie, combien je vous aime.

LA COMMANDANTE.

Qu'il y a long-tems que je déſirois d'entendre ce mot de votre bouche!

LE COMMANDANT.

Vous approuvez donc mon amour?

LA COMMANDANTE.

Je l'approuve & je le partage, pourvu que vous me promettiez de m'aimer toujours & de ne me quitter jamais.

LE COMMANDANT, *baiſant la main de ſa Femme.*

Moi, vous quitter? moi, ceſſer de vous aimer? Non, non, je le jure à vos pieds: donnez-moi cette main charmante, que mes tranſports vous expriment la violence de mon amour!

LA COMMANDANTE.

Vous m'aimerez toujours ?

LE COMMANDANT, *lui baisant la main.*

Oui, toujours. Quelle main adorable !

LA COMMANDANTE.

Ah, ah, finissez donc ?

LE COMMANDANT.

Non ; je ne me rassasierai jamais de la baiser. Haye, haye, háye !

LA COMMANDANTE.

Qu'avez-vous donc ?

LE COMMANDANT.

Ce n'est rien, Madame ; c'est la goute. Haye, haye, haye !

LA COMMANDANTE.

La goute ! vous, Comte ?

LE COMMANDANT.

Ah ! quelle crise ! haye, haye, haye le genou ! Moi, Comte ! ah ! Marquise, trahiriez-vous ma flamme ?

LA COMMANDANTE.

Moi, Marquise !

LE COMMANDANT.

Haye, haye le genou!

LA COMMANDANTE.

On vient, levez-vous, levez-vous?

LE COMMANDANT.

Je ne ſaurois, je n'en puis plus.

SCENE DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE COMMANDANT, LA COMMANDANTE, LE MAJOR, *une lanterne à la main*, LE CAPORAL, DES SOLDATS.

LE MAJOR, *une lanterne à la main.*

PRENEZ garde que perſonne ne s'échappe: c'eſt par ici que j'ai entendu du bruit; c'eſt peut-être quelque Priſonnier qui cherche à s'évader?

LA COMMANDANTE.

Nous ſommes perdus, levez-vous?

LE MAJOR.

Eh mais...... comment c'eſt vous, mon Commandant? quel eſt cet équipage?

LE COMMANDANT, *regardant le Major pendant qu'on le relève.*

C'eſt que la goute m'a pris....

LA COMMANDANTE.

Quoi! c'eſt vous, Monſieur?

LE COMMANDANT.

O ciel! que vois-je? quoi! me faire cet affront! corbleu, & en ma préſence, à moi-même!

LE MAJOR.

Voyez, voyez donc comme elle eſt belle à la lumière!

LA COMMANDANTE.

Infidelle!

LE MAJOR.

Point de courroux, il terniroit l'éclat de vos charmes.

LE COMMANDANT.

Trahir ainſi la foi conjugale d'un Commandant! ah, ventrebleu! ſi je n'avois pas la goute!

LA COMMANDANTE.

Allez, allez, vous êtes un vieux fou. *A part.* Quelle méprise cruelle!

LE COMMANDANT.

Madame la Commandante?

LE MAJOR.

Pouvez-vous quereller une si belle personne? vous êtes bien inhumain!

LE COMMANDANT.

Morbleu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires, & me laissez en repos.

LA COMMANDANTE, *se retournant pour s'en aller, elle voit la Marquise.*

Madame la Marquise, vous m'avez trompée!

LA MARQUISE.

Non, vous vous êtes trompés tous les deux.

LE COMMANDANT.

Hem, hem, Monsieur le Comte, vous m'entendez?

LE COMTE.

J'aimois Madame la Marquise, & je n'espérois pas qu'elle seroit sensible à mon amour; vous avez long-tems aimé Madame la Com-

mandante; je vous conseille de ne point discontinuer de vous aimer & de nous imiter.

LE COMMANDANT.

Allons, Commandante, suivons les conseils du Comte.

LA COMMANDANTE.

Je le veux bien; nos torts sont les mêmes, ce seroit les prolonger que de ne pas les oublier.

VAUDEVILLE.

LE COMMANDANT.

AUROIS-JE cru que dans ma place
Quelqu'un de moi fût le vainqueur,
Et que l'on vînt, avec audace,
Attaquer & prendre mon cœur?
C'est envain qu'on est sous les armes,
Il faut céder à tant de charmes;
L'Amour ne fait point de quartier,
Chacun devient son prisonnier.

LA COMMANDANTE.

Un Mari devient infidelle,
Il faut bien venger ses appas;
Mais à quoi nous sert d'être belle,
Si l'on ne fait que des ingrats?

Avec de l'or il faut donc rendre
Un jeune Amant soumis & tendre ;
L'Amour ne fait point de quartier,
Chacun devient son prisonnier.

LE MAJOR.

Pour voir couronner ma constance,
J'obtenois ce Commandement ;
Mais envain ; cette survivance
Ne finira point mon tourment ;
Oui, je vois qu'il faut qu'on s'attende
Qu'un jour j'épouse une Marchande ;
L'Amour ne fait point de quartier,
Chacun devient son prisonnier.

LA MARQUISE.

Envain on vante du veuvage
Les charmes & la liberté ;
C'est dans le plus doux esclavage
Qu'on goûte la félicité ;
Plus on craint de devenir tendre
Et plus on est près de se rendre ;
L'Amour ne fait point de quartier,
Chacun devient son prisonnier.

LE COMTE.

Quand les faveurs que l'on achette
Vous donnent les plus grands travers,
Glorieux de pareille emplette,
On croit avoir les meilleurs airs ;
Mais respectant ce qu'on desire
On est heureux quand on peut dire,
L'Amour ne fait point de quartier,
Chacun devient son prisonnier.

LEBRUN.

Tout à Paris, ravit, enchante,
Et l'on ne s'afflige de rien ;
L'on dépense, l'on boit, l'on chante,
Et même sans avoir du bien ;
Le plaisir est toujours extrême,
On est aimé dès que l'on aime ;
L'Amour ne fait point de quartier,
Chacun devient son prisonnier.

FIN.

Digitized by Google

LE
PATAGON,
COMÉDIE
En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE ROSEVAL.

LE MARQUIS DE FERVILLE.

ADÉLAIDE, *Femme-de-Chambre de la Comtesse.*

LE DOCTEUR BRISTOL, *Médecin Anglois.*

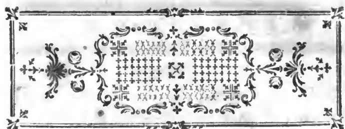
M. CHARMÉ, *Poëte.*

M. CRESCENDO, *Musicien.*

UN PATAGON.

COMTOIS, } *Laquais de la Comtesse.*
LA FRANCE, }

La Scène est chez la Comtesse.



LE PATAGON,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE.

ENTREZ, Monsieur le Marquis, & ne faites point de bruit; parce que je ne veux pas que Madame sache que je vous ai parlé.

LE MARQUIS.

Quel est donc ce mystère? Il semble que je vienne ici pour la premiere fois.

Digitized by Google

ADÉLAIDE.

Non; mais j'ai peur que ce ne soit pour la dernière, si vous n'y prenez garde.

LE MARQUIS.

Vous vous moquez de moi; malgré les vapeurs de la Comtesse, je sais qu'elle m'aime au fond, & je ne crains pas qu'elle m'échappe.

ADÉLAIDE.

Cependant avec la confiance que vous avez, je n'en serois pas surprise.

LE MARQUIS.

Je ne suis point fat, je l'aime sincerement, & au lieu de la contrarier, je m'accommode à toutes ses fantaisies; voilà sur quoi je fonde ma confiance.

ADÉLAIDE.

Oui; mais vous ne savez pas ce qui est près d'arriver?

LE MARQUIS.

Non. Est-ce quelque idée bien bisarre qui lui a passé par la tête? Je n'en serois pas surpris.

ADÉLAIDE.

Le Docteur Bristol, que vous lui avez donné

pour Médecin, le croyez-vous réellement de vos amis?

LE MARQUIS.

Oui, je l'ai connu pendant mon voyage d'Angleterre; il m'a paru avoir de l'esprit & être honnête-homme; pour bon Médecin, c'est autre chose. Il emploie des manieres de remèdes fort extraordinaires, parce qu'ils sont simples; & cette espèce de charlatannerie qui n'est pas dangereuse, peut guérir l'esprit de la Comtesse, ou ses nerfs, comme on appelle sa maladie.

ADÉLAIDE.

Je vous ai laissé dire; mais apprenez qu'il vous sert fort mal.

LE MARQUIS.

Quelle folie!

ADÉLAIDE.

Oüi, folie! il lui a mis dans la tête un goût d'une vivacité fort extraordinaire, pour un homme qu'il protége.

LE MARQUIS, *riant.*

Quoi; cela est bien vrai?

ADÉLAIDE.

Riez, vous n'en aurez bientôt plus d'envie.

LE MARQUIS.

Et cet homme, quel est-il ?

ADÉLAIDE.

Ma foi, je n'en sais rien. Il doit arriver de bien loin ; c'est un.... un Patagon qu'il se nomme. Savez-vous ce que c'est ? Un Roi à ce qu'on dit.

LE MARQUIS.

A peu près, & elle en est donc enchantée ?

ADÉLAIDE.

Oui vraiment.

LE MARQUIS.

Eh bien, nous verrons.

ADÉLAIDE.

Vous m'impatientez.

LE MARQUIS.

Je vous réponds, ma chere Adélaide, que cet engouement-là cessera.

ADÉLAIDE.

Mais qui vous donne cette assurance ?

LE MARQUIS.

Le voici. Le Docteur Bristol, pour amuser la Comtesse, lui raconte souvent des traits de

ses voyages, & il lui a parlé d'une Isle des Patagons.

ADÉLAIDE.

Oui; c'est cela même, elle m'en parle aussi sans cesse; elle dit que ces hommes-là ont onze pieds de haut; c'est ce qui m'a fait trembler pour vous.

LE MARQUIS.

Eh bien, vous verrez s'ils sont si redoutables. Il falloit contenter le désir qu'elle avoit d'en voir un, & c'est à quoi j'ai pourvu.

ADÉLAIDE.

Vous êtes un Amant rare. Faire venir un Patagon pour sa Maitresse; voilà ce qu'on appelle une attention merveilleuse!

LE MARQUIS.

Pas tant que vous le croyez. Elle ne pense plus à mon amour quand elle a quelque fantaisie dans la tête, & je veux la guérir de celle-ci.

ADÉLAIDE.

Enfin, c'est votre affaire. J'entends Madame, faites comme si vous ne veniez que d'entrer.

LE MARQUIS.

Ne vous inquiétez pas.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, ADÉLAIDE, COMTOIS, LA FRANCE.

LA COMTESSE *en peignoir, un Livre à la main, une Boëte à tabac, des Lettres & parlant à ses Laquais.*

La France, des réponses à mes trois Lettres. *La France sort.* Comtois, mes Chevaux, pour aller chercher le Docteur Bristol, s'il n'est pas ici dans une heure. Ah, courez après la France; voci encore une Lettre pour Monsieur Floux le Peintre. *Au Marquis.* Monsieur le Marquis, je suis aujourd'hui dans un état cruel! Je ne vous dirai pas un mot; car je n'ai pas la force de parler. *A Adélaide.* Mademoiselle, vous ne pensez à rien. Prenez donc ce Livre. Je dis le Livre, & non pas la Boëte.

LE MARQUIS.

Vous avez mal dormi cette nuit, peut-être?

LA COMTESSE.

Oh, dormi! je ne dors plus: je rêve, je me retourne, c'est un vrai tourment que cela, & le

le Doćteur m'abandonne? Je meurs de froid: un manteau, Mademoiſelle.

ADÉLAIDE.

En voilà un, Madame.

LA COMTESSE.

Eh bien, où eſt-il? Ah, oui!.... Non.... Laiſſez-le là. C'eſt affreux l'état où je ſuis!

LE MARQUIS.

Il y paroît à l'altération de votre viſage.

LA COMTESSE.

L'altération de mon viſage? Cela eſt tout-à-fait galant, Monſieur. Mademoiſelle?..... Mon écritoire?.... Non.... Du tabac. *Elle prend du tabac.* Monſieur le Marquis, vous vous croyez aimable avec votre groſſe ſanté?

LE MARQUIS.

Moi, Madame? Point du tout: mais je dors la nuit au lieu de veiller; voilà ce que vous devriez faire.

LA COMTESSE.

Oui, cela eſt tout-à-fait noble! ſe coucher de bonne heure, pour ſe bien porter! mais cela eſt pitoyable! je ne ſais où vous prenez tout ce que vous dites.

LE MARQUIS.

Je ne dis pas abſolument ſe coucher de bonne heure; mais ne pas tant veiller.

LA COMTESSE.

Pouſſez-moi donc ce fauteuil, Mademoiſelle. *Elle s'aſſied.* Mes nerfs ne tiennent à rien; c'eſt une pâte; il n'y a nuls reſſorts! *A Adélaide.* Avancez la toilette. Monſieur le Marquis vous m'excédez aujourd'hui! Je ſuis fâchée de vous le dire. Mademoiſelle, que voulez-vous que je faſſe de ce Livre? Mais aſſeyez-vous donc, Monſieur, vous piétinez ſans ceſſe, cela me fatigue horriblement! en vérité, vous n'avez nulle attention, il faut tout vous dire; il faudroit avoir une poitrine de fer, d'acier.

LE MARQUIS *s'aſſeyant.*

Je ne ſais pourquoi; mais, Madame, je ne mérite pas ces reproches.

LA COMTESSE.

Vous en méritez cent fois plus. Mademoiſelle, Monſieur Creſcendo ne vient point.

ADÉLAIDE.

Madame, à peine a-t-il reçu votre billet.

LA COMTESSE.

Allons, vous voilà comme le Marquis. Et Monsieur Charmé ? Nulle nouvelle non plus ?

LE MARQUIS.

Monsieur Crescendo, Monsieur Charmé ! je n'ai jamais entendu parler de ces gens-là.

LA COMTESSE.

Je le crois bien ; vous n'avez nul goût. Mademoiselle, des boucles comme disoit Monsieur Floux. Vous en souvenez-vous ?

ADÉLAIDE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Vous ne connoissez pas Monsieur Floux, non plus ?

LE MARQUIS.

Je vous jure que non.

LA COMTESSE.

C'est pourtant lui qui a dessiné toutes les Ruines d'Herculanum ; il connoît l'Antique comme les Grecs : c'est le premier Peintre qu'il y ait à présent.

LE MARQUIS.

Je l'ignorois.

LA COMTESSE.

Monſieur Charmé eſt un Poëte délicieux! ſes vers ſe chantent d'eux-mêmes, ils me tranſportent, ils calment toutes mes inquiétudes!

LE MARQUIS.

C'eſt un homme précieux.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, ce n'eſt pas précieux qu'il faut dire. Savez-vous que rien n'eſt plus excédant que de n'avoir jamais le mot propre. Monſieur Creſcendo eſt le Muſicien de la Nature; il peint tout! l'agitation des feuilles, le bruit d'une caſcade, le vol des oiſeaux; un aveugle s'y méprendroit.

LE MARQUIS.

Cela eſt charmant!

LA COMTESSE.

Charmant, précieux! cela eſt divin; voilà le mot qui exprime. Je n'en puis plus! Mademoiſelle, du ſel de vinaigre, je vous prie.

LE MARQUIS *prenant un flacon ſur la Toilette.*

Je crois que le voilà.

LA COMTESSE.

Non, Monfieur, laiffez cela. Mademoifelle; c'eft à vous que je le demande. En vérité, Monfieur, pour un homme qui dit qu'il fait autant aimer; vous n'avez nulle délicateffe, non....

LE MARQUIS.

Mais, Madame, vous ne me rendez pas juftice.

LA COMTESSE.

Quoi? N'allez-vous pas vous plaindre à-préfent? Le ton langoureux m'affadit les nerfs, je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Vous n'aurez plus ce reproche à me faire.

LA COMTESSE.

Des reproches, moi! que voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Rien, Madame.

LA COMTESSE.

Rien? C'eft fort tendre.

LE MARQUIS.

La tendreffe a un terme, Madame, il faut en convenir, & j'efpère qu'à l'avenir, vous

ſerez plus contente de moi : votre amitié me ſera toujours précieuſe.

LA COMTESSE.

Je crois que vous rêvez! qu'eſt-ce que vous parlez d'amitié? Qu'eſt-ce que c'eſt que ce langage-là? Mais répondez donc?

LE MARQUIS.

Madame.... Je vais me marier ; puiſqu'il faut vous le dire.

LA COMTESSE.

Vous marier! Mademoiſelle, vous croyez qu'il va ſe marier?

ADÉLAIDE.

Oui, Madame; moi, j'aime les gens qui ſe marient; parce qu'à la fin, chacun à ſon tour.

LA COMTESSE.

C'eſt bien ſot ce que vous dites-là ! vous marier!.... Comment ſe marie-t-on ſans amour? Cela fait mal au cœur!

LE MARQUIS.

Mais il peut naître du mariage.

LA COMTESSE.

Naître du mariage, l'amour? Fi-donc,

Monſieur ! Enfin vous vous mariez, & vous venez me confier cela; c'eſt tout-à-fait flatteur; mais très-flatteur ! j'en ſuis en vérité charmée, enchantée!.... Vous me faites un mal, Mademoiſelle!... Mais finiſſez donc.

ADÉLAIDE.

Madame, je ne vous touche pas.

LA COMTESSE.

Vous vous mariez ? Vous devez avoir beaucoup d'affaires.

LE MARQUIS.

J'entends ce que cela veut dire; vous voulez que je vous laiſſe.

LA COMTESSE.

Je ne vous dis pas cela; ce ſera comme vous voudrez; la gaucherie d'eſprit m'anéantit! Vous verra-t-on ?

LE MARQUIS.

Madame....

LA COMTESSE.

Aujourd'hui, je le veux abſolument.

LE MARQUIS.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Allez donc vous marier. Allez, allez.

SCENE III.

LA COMTESSE, ADÉLAIDE.

LA COMTESSE.

Je ne puis pas souffrir les hommes qui se marient ; cela n'est plus capable de rien ; nuls soins, plus d'égards.... En vérité, je ne sais ce que j'ai.... Je suis oppressée.... J'ai de l'étouffement. Laissez-moi donc respirer..... Ah ! il se marie !.... Il devoit pourtant m'aimer toujours !

ADÉLAIDE.

Mais, Madame, vous avez bien eu envie de vous marier aussi.

LA COMTESSE.

Cela se ressemble-t-il ? Je peux & je dois faire tout ce qu'il me plaît.

ADÉLAIDE.

Il aura peut-être su l'infidélité que vous vouliez lui faire.

LA COMTESSE.

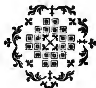
L'infidélité, Mademoiſelle ! apprenez que les femmes ne ſont jamais dans le cas de l'infidélité, il n'y a que les hommes. Comment, avec une ſanté déplorable, il faudra ne penſer qu'à un ſeul homme! ne s'occuper que de lui, ne faire que ce qu'il veut, que ce qu'il lui plaît, n'eſt-ce pas ?

ADÉLAIDE.

Mais vous admiriez tant Aſtrée, il y a quelque tems.

LA COMTESSE.

Aſtrée avoit une ſanté de Villageoiſe, les tourmens, les pleurs, les inquiétudes, tout cela eſt bon pour ces gens-là. Enfin, il va ſe marier! j'en ſuis bien aiſe.... Je me meurs! dénouez mes rubans : je n'en puis plus !



SCENE IV.

LA COMTESSE, ADÉLAIDE, COMTOIS.

COMTOIS.

MONSIEUR le Docteur Bristol.

LA COMTESSE.

Je ne puis pas continuer ma toilette. Allez-vous en, Mademoiselle, je vous appellerai.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

MADAME, je ne suis point été à l'hôtel depuis la matin; mais j'ai trouvé Monsieur la Marquis qui m'a dit que vous aviez envoyé chez moi. Qu'est-ce que c'est?

LA COMTESSE.

Ah! cher Docteur, mon mal augmente à chaque instant.

LE DOCTEUR.

Cela il doit être, voyez-vous; c'eſt un fort bon indiquement.

LA COMTESSE.

Quoi, je dois toujours ſouffrir?

LE DOCTEUR.

Non, je dis pas toujours, mais encore & puis plus. Porte vous à le ſpectacle, faites tout ce que vous avez envie, & tout il ira bien.

LA COMTESSE.

J'ai pris vos pilules; j'ai été ſoulagée d'abord; mais dans ce moment-ci, c'eſt pis que jamais.

LE DOCTEUR.

Oui, je vois fort bien.

LA COMTESSE.

Mon ame eſt tendue de noir.

LE DOCTEUR.

C'eſt l'épaiſſement de l'humeur; c'eſt un bon ſigne; tout cela il va ſortir promptement, tout enſemble.

LA COMTESSE.

C'eſt que j'eſſuyę des contrariétés inſoutenables!

LE DOCTEUR.

Il faut pas, il faut pas, il faut pas, chaſſe tout cela, je vous prie.

LA COMTESSE.

Mais je n'en ſuis pas la maîtreſſe ; le Marquis en eſt la cauſe ; il m'eſt odieux !

LE DOCTEUR.

Si vous voulez, je le purgerai demain, la Marquis, & puis tout cela il va mieux : il fera pour vous, je ſuis certainement sûr, le ſympathie ; il ſera plus fort.

LA COMTESSE.

De la ſympathie entre lui & moi, il n'y en aura jamais.

LE DOCTEUR.

Je croyois pourtant qu'il étoit ; mais il viendra, laiſſe-moi faire, il eſt bon tempérament & cela il ſera bien. Mange pourtant aujourd'hui un peu.

LA COMTESSE.

Mais quoi ?

LE DOCTEUR.

Tant qu'il vous plaît, la plaiſir il eſt la meilleur remède.

LA COMTESSE.

Puisque vous le dites, cher Docteur, je le crois ; mais où est-il le plaisir ?

LE DOCTEUR.

Partout : sur vos yeux, dans votre visage, & puis encore.... dans votre logis, je trouve toujours dé le porte.

LA COMTESSE.

Moi, je le trouve dans tout ce que vous dites.

LE DOCTEUR.

C'est un grand bonté ; mais mon conversation il est ingratement, à cause de la langage que je ne suis pas encore bien au fait.

LA COMTESSE.

J'y trouve pourtant un charme, une expression que personne n'a. Mais, à propos, je rafolle de votre Patagon. Quand artive-t-il ?

LE DOCTEUR.

Je puis pas dire bien au juste, peut-être à ce moment, dans cinq jours, demain, après ; la vent il fait tout. Je dois avoir aujourd'hui le poste d'Angleterre. Je trouverai peut-être chez moi.

LA COMTESSE.

Vous le connoiſſez beaucoup, celui qui vient ici?

LE DOCTEUR.

Oh, plus encore: nous fumions plus que ſept pipes de tabac enſemble, pendant ſix ſemaines tout le jour.

LA COMTESSE.

Et il a beaucoup d'eſprit?

LE DOCTEUR.

Oh, oui; j'ai trouvé beaucoup; mais il ne parle pas Anglois.

LA COMTESSE.

Vous entendez aſſez le François pour en juger.

LE DOCTEUR.

Il ne parle point François; il dit la langage de ſon pays.

LA COMTESSE.

Et avez-vous eu beaucoup de peine à apprendre cette langue-là?

LE DOCTEUR.

Moi, je n'ai point jamais ſçu: mais Monſieur Creſcendo il ſait fort bien; il vous dira.

LA COMTESSE.

Je l'attends & il n'arrive pas. Vous verrez le divertiſſement que je fais faire pour recevoir votre Patagon.

LE DOCTEUR.

Il aime beaucoup la muſique du tambour, par exemple.

LA COMTESSE.

C'eſt-il bon pour les nerfs?

LE DOCTEUR.

Oui, parce qu'il engurdit la nerf. Adieu, Madame, je marche, dans le moment, ſur un malade, & je reviens avec ma poſte d'Angleterre.

LA COMTESSE.

Docteur, ne ſoyez pas long-tems.

LE DOCTEUR.

Pas plus que le tems de marcher.

LA COMTESSE.

Adieu, Docteur, adieu. Je ne me porte bien qu'avec vous. Ecoutez, Docteur, je meurs d'impatience de voir votre Patagon.

LE DOCTEUR.

L'impatience il n'eſt pas bon pour le ſanté.

LA COMTESSE.

Cela ne me fait rien; je ne veux pas être contrariée.

LE DOCTEUR.

Vous ferez comme il vous plaît, Madame.

LA COMTESSE.

Ah! Docteur, vous êtes délicieux!

SCENE VI.

LA COMTESSE, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE.

MADAME, Monsieur Charmé est là-dedans, puis-je le faire entrer?

LA COMTESSE.

Sans doute: vous faites attendre un homme que j'attends moi, depuis le matin.

ADÉLAIDE.

Mais quand Madame est avec Monsieur le Docteur, je croyois....

LA

LA COMTESSE.

Vous croyez mal. Allons, Mademoiſelle, qu'il entre, & achevez de me coëffer.

ADÉLAÏDE.

Monſieur Charmé, donnez-vous la peine d'entrer.

SCENE VII.

LA COMTESSE, M. CHARMÉ, ADÉLAIDE.

LA COMTESSE.

ON vous a fait attendre, Monſieur Charmé, j'en ſuis furieuſe. Vous me trouvez dans un abattement, dont il n'y a que vous qui puiſſiez me tirer.

M. CHARMÉ.

Je ſerois trop heureux, Madame, ſi mes vers avoient ce bonheur là.

LA COMTESSE, *lui faiſant ſigne de s'aſſeoir.*

J'en ſuis ſûre, vous dis-je. Vous êtes auſſi

trop modeſte; un Auteur comme vous doit ſentir ce qu'il vaut.

M. CHARMÉ.

Je crois bien le ſentir auſſi, Madame; mais les jaloux ſont toujours à l'affut du mérite pour le dénigrer.

LA COMTESSE.

Quoi, vous avez des jaloux?

M. CHARMÉ.

Ah! Madame, je n'ai que tout Paris ſeulement.

LA COMTESSE.

Je vous plains; mais je ne ſuis pas jalouſe, moi; vous pouvez me parler naturellement. Où en ſommes-nous? Qu'a fait Monſieur Creſcendo? Etes-vous mis en muſique?

M. CHARMÉ.

Oui, Madame, & pas mal, il y a ſeulement de certaines choſes; ou ſi Madame vouloit lui parler un peu....

LA COMTESSE.

Je lui parlerai, je lui parlerai, voyons toujours. Mademoiſelle, point de bonnet aujourd'hui, ſongez-y.

ADÉLAIDE.

Oui, Madame.

M. CHARMÉ, *tirant un papier de sa poche.*

Madame, voici mon ſujet; c'eſt Vénus qui quitte l'Iſle de Paphos, pour venir dans l'Iſle des Patagons.

LA COMTESSE.

Délicieux, divin! ah! Monſieur, quelle imagination! ſûrement vous devez avoir bien des jaloux, vous avez raiſon.

M. CHARMÉ.

Madame.... Les Patagons ſont rangés en paliſſade à droite, & les Patagones à gauche. Ils ſont accourus ſur le rivage pour voir débarquer la Flotte galante de Vénus, qui paroît dans le lointain. Cela commence par un chœur.

CHŒUR DE PATAGONS.

Hurlons,
Chantons,
Chantons,
Hurlons,
Le prodige,
Le preſtige
Que nous voyons.

Digitized by Google

Chantons,
Hurlons,
Hurlons,
Chantons,
Le prestige,
Le prodige
Que nous voyons.

LA COMTESSE.

Admirable, Monsieur Charmé! c'est gai, lyrique, & dans le genre, le costume : il n'y a que vous, il n'y a que vous capable de faire des Opéra. Mademoiselle, vous n'admirez pas cela ?

ADÉLAIDE.

Mais, Madame, hurler ne me paroît pas agréable.

LA COMTESSE.

La maussade créature! vous ne comprenez rien. Apparemment que les Patagons hurlent en chantant; il faut tout vous dire, tout vous dire. Monsieur Charmé, continuez & ne l'écoutez pas.

M. CHARMÉ.

Madame, à présent une Bergere Patagone vient chanter seule.

LA BERGERE.

Que les Merluches,
Que les Péruches,
Fendent les airs, fendent les eaux,
Pour accourir ſur ces côteaux.

Que nos chants ſe confondent,
Que tous les échos nous répondent.

Que les Merluches,
Que les Péruches,
Fendent les airs, fendent les eaux,
Pour accourir ſur ces côteaux.

Et puis le Chœur reprend.

Hurlons,
Chantons,
Chantons,
Hurlons,
Le prodige,
Le preſtige
Que nous voyons.

LA COMTESSE.

Voilà comme on peint la joie, l'étonnement, le raviſſement, l'empreſſement!....

M. CHARMÉ.

Ah, Madame, arrêtez, vous faites une Ariette ſans y ſonger.

LA COMTESSE.

Moi?

M. CHARMÉ.

Sans doute; voyez

> Le raviſſement,
> L'étonnement,
> L'empreſſement.

Quel mouvement dans tout cela! voilà ce qu'on appelle peindre.

LA COMTESSE.

Eh bien, c'eſt ſans m'en appercevoir. Vous ne vous en étiez pas apperçue non plus, vous, Mademoiſelle?

ADÉLAIDE.

Non, Madame, je vous aſſure.

LA COMTESSE.

Vous n'entendez rien. Jugez donc, Monſieur, de l'excellence de vos vers, puiſqu'ils en font faire aux autres.

M. CHARMÉ.

Madame.... je ſuis bien flatté....

LA COMTESSE.

Monſieur; mais comment tous les Muſiciens ne courent-ils pas après vous?

M. CHARMÉ.

Madame, cela feroit inutile; j'ai donné ma parole à Monfieur Crefcendo de ne travailler que pour lui.

LA COMTESSE.

Ah, c'eft d'un honnête homme cela, par exemple, on ne peut que vous louer. Voyons la fuite. Mademoifelle, laiffez-moi, & écoutez pour vous former le goût.

M. CHARMÉ.

Le Roi des Patagons va au-devant de Vénus; marche de tous les Patagons. Les Néréïdes, les Tritons, les Amours, chantent, courent, nagent, voltigent; les airs fe parfument, ce que l'on n'a point encore vû.

LA COMTESE.

Ah, vous avez bien raifon, fi l'on peut ne fentir plus le fuif: mais il faut que ces odeurs ne fatiguent pas les nerfs.



SCÈNE VIII.

L'A COMTESSE, M. CHARME, ADÉLAIDE, COMTOIS.

COMTOIS.

MONSIEUR Crefcendo demande à voir Madame.

LA COMTESSE.

Monfieur Crefcendo ? Faites entrer.

ADÉLAIDE.

Madame fonnera quand elle aura befoin de moi.

LA COMTESSE.

Oui, oui. Eh bien, Monfieur Crefcendo, où eft-il donc ?

COMTOIS.

Le voici.



SCENE IX.

LA COMTESSE, M. CHARMÉ, M. CRESCENDO.

LA COMTESSE.

ALLONS, Monſieur Creſcendo, je vous attends avec un empreſſement, un deſir....

M. CRESCENDO.

Madame la Comteſſe me fait bien de l'honneur.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas enchanté des paroles de Monſieur Charmé?

M. CRESCENDO.

Oui, Madame, ſur-tout depuis que j'ai changé tout plein de choſes.

LA COMTESSE.

Comment, changé?

M. CHARMÉ.

Madame, ne ſouffrez pas cela, je vous prie.

M. CRESCENDO.

Madame, ces Meſſieurs font des vers; mais

ils ne font pas de la Musique, & c'est la Musique qui fait tout.

LA COMTESSE.

Mais le Poëme est le dessein, l'ensemble...?

M. CRESCENDO.

Oui, oui; mais la Musique est ce qu'on vient entendre; ainsi il faut que ce soit elle qui ait le pas.

M. CHARMÉ.

Le pas? Non, Monsieur, voilà ce que je disputerai.

LA COMTESSE.

Eh, Messieurs, ne disputons pas, je vous prie; il n'est pas question ici de la prééminence de la Musique ou de la Poësie. Les vers de Monsieur Charmé, la conduite de son Poëme, ravissent!

M. CHARMÉ.

Vous en conviendrez bien, Monsieur?

M. CRESCENDO.

Monsieur, Monsieur, il faut voir tout cela en musique.

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, le premier coup-d'œil est

enchanteur. Cette Vénus, flottant sur les eaux avec tout ce qui l'environne....

M. CRESCENDO.

Voilà précisément ce que j'ai changé.

M. CHARMÉ.

Quoi, Monsieur?....

M. CRESCENDO.

Ce n'est rien; ce n'est que le titre à changer: au lieu de Vénus dans l'Isle des Patagons, je mets Jupiter; qu'est-ce que cela fait?

M. CHARMÉ.

Tout, tout, Monsieur.

M. CRESCENDO.

Non, je mets des hommes à la place des femmes, & des femmes à la place des hommes.

M. CHARMÉ.

Monsieur, en ce cas-là, je retire mon Poëme.

M. CRESCENDO.

Ah, tant que vous voudrez, je sais m'en passer.

LA COMTESSE.

Un moment, Messieurs. Monsieur Charmé;

écoutons, je vous prie. Monſieur Creſcendo, pourquoi ce changement ? car le plan eſt de moi, c'eſt moi qui veut que Vénus aime un Patagon ; c'eſt une allégorie.

M. CRESCENDO.

Madame, trouvez-moi donc une voix pour chanter Vénus, quand j'ai des baſſes-tailles à choiſir pour faire mon Jupiter ?

LA COMTESSE.

Je conviens que les baſſes-tailles.... mais c'eſt qu'il n'y a point de tendreſſe dans les baſſes-tailles.

M. CRESCENDO.

Eh, Madame, tous les Bergers ſont baſſes-tailles à préſent.

LA COMTESSE.

Cela eſt vrai ; mais avez-vous auſſi changé les paroles du premier chœur ?

M. CRESCENDO.

Non, Madame, quand les choſes me conviennent, je les conſerve avec ſoin.

LA COMTESSE.

C'eſt qu'il m'a paru divin !

M. CHARMÉ.

Il eſt fait pour la Muſique, je crois.

Fendez les airs, fendez les eaux.

M. CRESCENDO.

Oui, oui.

LA COMTESSE.

Pourriez-vous me faire entendre ce premier chœur?

M. CRESCEDO.

Oui, Madame; c'eſt par où je commence.

LA COMTESSE.

Vous voyez bien que tout n'eſt pas changé, Monſieur Charmé; il faut avoir patience.

M. CRESCENDO.

Si Madame veut me faire l'honneur de m'écouter, voici le chœur.

Il chante & il contrefait un Chœur.

Tan tan tan tan
Tireliriti
Tan tan tan tan
Tron tron tron tron
Ti ti ti ti ti
Ta ta ta ta ta
Tireliriti
Tron tron tron tron.

LA COMTESSE.

Fort beau, Monſieur Creſcendo, raviſſant!

M. CRESCENDO *chante.*

Tan tan tan tan
Tirelititi
Tan tan tan tan
Tron tron tron tron
Ti ti ti ti
Ta ta ta ta ta
Tirelititi
Tron tron tron tron.

LA COMTESSE.

Cette Muſique-là eſt fort bonne, Monſieur Charmé.

M. CHARMÉ.

Oui, avec les paroles, cela ne ſera pas mal.

M. CRESCENDO.

Avec les paroles? Mais elles y ſont toutes.

LA COMTESSE.

Je ne les ai pas diſtinguées du tout.

M. CRESCENDO.

Madame, dans un chœur, ce n'eſt pas l'uſage. Ecoutez cependant. *Il chante.*

Tan tan tan tan
Tirelititi

Tan tan tan tan
Tron tron tron tron
Ti ti ti ti
Ta ta ta ta ta
Tirelititi
Tron tron tron tron.

LA COMTESSE.

Je n'y comprends pas davantage.

M. CHARMÉ.

Ni moi non plus, je vous assure.

M. CRESCENDO, *riant.*

Ah, ah, ah, Madame, je sais bien pourquoi.

LA COMTESSE.

Dites donc?

M. CRESCENDO.

C'est que j'ai traduit les paroles Françoises en Patagon.

LA COMTESSE.

Ah, il n'y a rien à dire, vous êtes un homme merveilleux!

M. CRESCENDO.

Voilà ce que c'est que de savoir cette langue-là, & je m'en sers très-souvent; la langue Patagone est très-sonore.

LA COMTESSE.

Oui ?

M. CRESCENDO.

Sans doute; tenez voyez. Patagon, Patagon, Patagon : cela exprime tout. J'en mets souvent dans tous mes Opéra, & quand vous croyez ne pas entendre les paroles, c'est que les Acteurs chantent en Patagon.

LA COMTESSE.

Ah, je ne savois pas cela.

M. CRESCENDO.

Au lieu de dire, par exemple,

Chantons,
Hurlons,

Je dis,

Tan tan tan tan
Tireliriti, &c.

M. CHARMÉ.

Madame, approuvez-vous cela ?

LA COMTESSE.

Comment, si je l'approuve ?

M. CHARMÉ.

Eh bien, il peut faire tout votre Opéra,

en

en Patagon si vous voulez ; pour moi, quand je fais des paroles, je veux qu'on les entende.

M. CRESCENDO.

Monsieur Charmé, vous êtes un ingrat.

M. CHARMÉ.

Un ingrat, Monsieur, un ingrat?

LA COMTESSE.

Eh, Messieurs.....

M. CRESCENDO.

Oui, Monsieur, un ingrat, & vous m'avez une très-grande obligation. Quand mes accompagnemens empêchent qu'on entende vos vers, je le fais par amitié pour vous.

M. CHARMÉ.

Mes vers sont bons à entendre, Monsieur Crescendo.

M. CRESCENDO.

Oui, Monsieur? Eh bien, la premiere fois j'adoucirai tout, & on n'en perdra pas un mot; je me vengerai, puisque vous le voulez.

M. CHARMÉ.

Mes paroles soutiendront votre musique.

M. CRESCENDO.

Ma musique n'a pas besoin de paroles.

M. CHARMÉ.

Tant mieux, Monſieur, vous n'en aurez plus. Adieu, adieu.

LA COMTESSE.

Mais, Monſieur Charmé, un moment.

M. CHARMÉ.

Non, Madame, non; qu'il vous faſſe des paroles, puiſque vous l'admirez tant.

SCENE X.

LA COMTESSE, M. CRESCENDO, ADÉLAIDE *entre*.

LA COMTESSE.

TOUT votre Opéra eſt-il fait dans ce goût-là, Monſieur ?

M. CRESCENDO.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

En vrai Patagon ? Allons finiſſez, Mademoiſelle.

M. CRESCENDO.

En vrai Patagon. Ce ſera peut-être ce que j'aurai fait de plus beau. Quand vous en voudrez entendre une répétition, tout eſt copié.

LA COMTESSE.

Une répétition? Mais aujourd'hui même.

M. CRESCENDO.

Je ne le peux pas. Si Madame la Comteſſe veut demain, je raſſemblerai tous les Muſiciens.

LA COMTESSE.

Demain? Sûrement, Monſieur Creſcendo; demain.

M. CRESCENDO.

Madame, je crois que vous ſerez contente. Je m'en vais promptement.

LA COMTESSE.

Vous ne m'oublierez pas; car je ſuis d'une impatience....

M. CRESCENDO.

Non, non, Madame, vous y pouvez compter.



SCENE XI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, ADÉLAIDE, COMTOIS.

COMTOIS.

MONSIEUR le Marquis de Ferville.

LA COMTESSE, *du ton de reproche.*

Vous revenez de bonne heure, Monſieur.

LE MARQUIS.

Madame, c'eſt que que j'ai eu beaucoup d'affaires.

LA COMTESSE.

Vous avez tout perdu.

LE MARQUIS.

Comment? Vous m'effrayez!

LA COMTESSE.

Des Vers, de la Muſique.

LE MARQUIS

Quoi vous aimez les Vers & la Muſique à préſent?

LA COMTESSE.

A préſent; je les ai toujours aimés: mais

c'eſt inconcevable la mauvaiſe opinion que vous avez de moi!

LE MARQUIS.

Je ne ſais que ce que vous m'avez dit.

LA COMTESSE.

J'ai dit ce que j'ai voulu, & je n'aime pas qu'on me faſſe ſouvenir de ce que j'ai dit.

LE MARQUIS.

Ah! c'eſt autre choſe.

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur. Enfin vous auriez entendu un Opéra délicieux.

LE MARQUIS.

Un Opéra! nouveau?

LA COMTESSE.

Très-nouveau; car c'eſt moi qui l'ai fait faire.

LE MARQUIS.

Je n'entends rien à cette plaiſanterie.

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas une plaiſanterie. Vous vous mariez, n'eſt-ce pas?

LE MARQUIS.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Eh bien, moi, je m'occupe de recevoir un Patagon. Ne puis-je pas lui donner une fête?

LE MARQUIS.

Sûrement, Madame.

LA COMTESSE.

Songez donc quel plaiſir je vais goûter, d'avoir chez moi un homme d'une eſpèce ſi rare & que perſonne n'a jamais vu dans ce païs-ci! cela vaut mieux que tous les Cabinets de Tableaux, d'Hiſtoire Naturelle, de Médailles, de Magots, d'Antiques, & tout ce qu'il y a de plus rare & de plus précieux. Je ſuis dans une joie!... qui m'empêche de ſonger à autre choſe: je l'avoue, je ſens que cela doit vous piquer.

LE MARQUIS.

Pourquoi, Madame?

LA COMTESSE.

C'eſt que je ſuis bien sûre que vous ne vous mariez que par dépit, & qu'au fond du cœur vous me regrettez.

LE MARQUIS.

Mais me regrettez-vous, moi, Madame?

LA COMTESSE.

J'aime tout-à-fait la comparaiſon. Et ſi je voulois vous épouſer, je crois que cela ne ſeroit pas difficile.

LE MARQUIS.

Je vous demande pardon, Madame, ſurtout au point où en ſont les choſes.

LA COMTESSE.

Moi, je vous dis que ſi je le voulois, cela ſeroit.

LE MARQUIS.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Celui-là eſt impertinent!

LE MARQUIS.

Et pourquoi impertinent? Eſt-ce que je m'oppoſe à la joie que vous avez d'avoir chez vous un Patagon, au plaiſir que vous aurez de le faire voir à tout le monde, à l'eſpèce de triomphe dont vous vous apprêtez à jouir? Chacun cherche à ſe procurer l'eſpèce de bonheur qui lui convient, ſelon ſa maniere de penſer & de ſentir; cela eſt tout ſimple.

LA COMTESSE.

Le vôtre ſurpaſſera ſûrement de beaucoup le mien.

LE MARQUIS.

Je ne compare rien, Madame, de crainte de me tromper.

LA COMTESSE.

Ah, vous êtes piqué; c'eſt honnête du moins.

LE MARQUIS.

Moi piqué? Non, Madame, je ne le ſuis pas; je vous prie très-fort de le croire.

LA COMTESSE

Etes-vous venu ici pour me contrarier, pour me rendre malade? Mademoiſelle, finiſſez donc. Je n'en puis plus!.... Comme me voilà.... Voyez un peu. Donnez-moi du rouge-pâle. Je me meurs!.... Un collier gris-de-lin. C'eſt affreux!.... Ma robe blanche. C'eſt épouventable ce que je ſouffre!.... Ce ſont vos contrariétés, Monſieur, qui ont agacé mes nerfs; la Muſique les avoit adoucis. Si vous n'êtes revenu que pour cela; c'eſt un complot affreux, indigne!

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je ſuis revenu ; parce que vous me l'avez ordonné.

LA COMTESSE.

Eh bien, Monſieur, allez-vous-en, & promptement.

LE MARQUIS.

A la bonne heure, Madame, *ſe levant nonchalamment.*

SCENE XII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, ADÉLAIDE, LE DOCTEUR, COMTOIS.

COMTOIS.

MONSIEUR le Docteur Briſtol.

LA COMTESSE.

Le Docteur ? *Au Marquis.* Je veux que vous reſtiez.

LE MARQUIS.

Mais.....

LA COMTESSE.

Non, je veux que vous entendiez ce qu'il va me dire. Docteur, en vérité, vous êtes odieux d'être si long-tems sans me voir.

LE DOCTEUR.

Madame, il vient de m'arriver un petit aventure fort chagrinant. Vous connoissez le Baronne de Fortpierre, qu'il y a long-tems que je traite; car il y a presque cinq ans: il m'a fait un trahison étrangement grand.

LA COMTESSE.

Comment donc? Elle en est bien capable, au reste.

LE DOCTEUR.

Je lui entretiens son petit langueur depuis que je le connois, sans rien faire du tout que de le voir, pour lui donner du patience après la rétablissement de son santé.

LA COMTESSE.

C'est bien sagement la conduire.

LE DOCTEUR.

Eh bien, point du tout, il me trahit avec un autre Médecin, & je trouve justement qu'il va mieux depuis un mois, comme il doit al-

ler par mon Ordonnance, & à-préſent il dit que cette Médecin, c'eſt lui qui l'a guéri; pendant que plus que cinq ans moi j'y travaille.

LA COMTESSE.

C'eſt une noirceur abominable!

LE DOCTEUR.

Pour moi, je retourne après cela en Angleterre, ſur le moment.

LA COMTESSE.

Ah, Docteur! vous m'abandonneriez?....

LE DOCTEUR.

Mais, ſi ce n'eſt pas à préſent, ce ſera une autrefois toujours; votre charme ſeule il peut me retenir encore ici après cette malheur.

LE MARQUIS.

Il eſt galant, le Docteur!

LA COMTESSE.

Plus que vous toujours. Eh bien, avez-vous reçu des nouvelles d'Angleterre?

LE DOCTEUR.

Oui, l'autre Docteur il dit que la Patagon, il arrive juſtement aujourd'hui à ce qu'il croit à Paris; qu'il vient avec lui à Calais, & qu'il me fait encore un poſte de lettre.

LA COMTESSE *avec joie.*

Aujourd'hui! aujourd'hui! c'eſt charmant! Mademoiſelle, ôtez-moi ce peignoir. Eh bien, Marquis, vous ne dites rien?

LE MARQUIS.

Moi, Madame, je vous félicite; c'eſt un très-grand bonheur! vous allez acquérir là sûrement un grand ami, ſi l'on en juge par la taille.

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Voilà une très-jolie plaiſanterie, & vous devez être bien content d'avoir trouvé cela.

LE MARQUIS.

N'eſt-ce pas onze pieds de haut qu'il a, Docteur?

LE DOCTEUR.

Oui, onze pieds de chez nous; c'eſt comme juſtement dix des vôtres.

LA COMTESSE.

Vous ſerez bien aiſe de le voir toujours.

LE MARQUIS.

Comment, mais je vous prierai de me faire l'honneur de me préſenter à lui.

LA COMTESSE.

Mais écoutez donc ; c'est un Souverain, n'est-ce pas, Docteur ?

LE DOCTEUR.

Oui, comme cela ; un chef de Nation qu'on appelle.

LA COMTESSE.

Eh bien, c'est la même chose.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, ADÉLAIDE, LE DOCTEUR, COMTOIS.

LA COMTESSE *à Comtois.*

QU'EST-CE qu'il y a ?

COMTOIS.

C'est Monsieur le Docteur qu'on demande.

LA COMTESSE.

Voyez, voyez, Docteur ; ce sont peut-être encore des nouvelles.

LE DOCTEUR.

Je vais regarder. *Il sort.*

SCENE XIV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, ADÉLAIDE.

LA COMTESSE *au Marquis.*

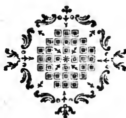
JE veux que vous reftiez.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez.

LA COMTESSE.

Jufqu'à ce que le Docteur foit revenu. Mademoifelle, donnez-moi donc ce collier gris-de-lin. Ah, voilà le Docteur!



Digitized by Google

SCENE XV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE DOCTEUR, ADÉLAIDE.

LA COMTESSE.

EH bien, Docteur, sont-ce des nouvelles?

LE DOCTEUR, *d'un air triste.*

Oui, Madame, il est arrivé.

LA COMTESSE, *avec joie.*

Il est arrivé?

LE DOCTEUR, *toujours triste.*

Et j'ai ordonné de transporter ici tout présentement.

LA COMTESSE.

Ah, quel bonheur! mais, Monsieur, faites-moi donc compliment. Docteur qu'avez-vous donc?

LE DOCTEUR.

Madame; c'est que je crains un malheur, justement.

LA COMTESSE.

Comment un malheur! est-ce qu'il seroit malade?

LE DOCTEUR.

C'eſt bien une autre choſe pour lui & pour vous que le maladie.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends point.

LE DOCTEUR.

Ecoute le lettre du Docteur Kniſton. *Il lit.* Mon cher ami, je me hâte de vous envoyer le Patagon, parce que en arrivant à Calais, j'ai été étrangement ſurpris de voir qu'il n'étoit plus ſi grand moins d'un pied.

LE MARQUIS.

C'eſt qu'on l'a meſuré avec un pied de France, peut-être.

LA COMTESSE.

Oui, le Marquis a raiſon.

LE DOCTEUR.

Non, non, voyez le ſuite du lettre. *Il lit.* J'ai regarde avec attention, & j'ai cru voir qu'il eſt moins encore toujours, cela il me fait décider à vous l'envoyer ſans dormir à Calais; vous verrez ſon grandeur à Paris, & ſi je me trompe. Bonjour Docteur.

LE

LE MARQUIS.

Eh bien, nous allons voir.

LE DOCTEUR.

La Valet-de-chambre qui vient avec lui & le lettre, il dit qu'il ne reconnoît plus pour son grandeur, qu'il est presque pas plus que un autre.

LA COMTESSE *consternée.*

Je ne le saurois croire.

LE DOCTEUR.

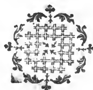
Il va venir.

LE MARQUIS.

C'est la différence du climat sûrement.

LE DOCTEUR.

Je pense comme Monsieur la Marquis, il paroît vrai.



SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE DOCTEUR, ADÉLAIDE, COMTOIS.

COMTOIS.

On demande Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Je vais. *A la Comtesse.* On m'écrit aussi qu'il parle François, qu'il dit bonjour, fort bon.

LE MARQUIS.

Cela est charmant!

LA COMTESSE.

Vous triomphez; mais tout cela n'est peut-être pas vrai. Docteur faites-le entrer.

LE DOCTEUR.

Je vais dire à ce moment. *Il sort pour aller chercher le Patagon & il rentre.*



SCENE XVII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE PATAGON, ADÉLAIDE, LE DOCTEUR, COMTOIS.

LE DOCTEUR.

ENTREZ, entrez.

LE PATAGON, *au Docteur.*

Bonjour, bonjour.

LE DOCTEUR, *lui donnant la main.*

C'eſt lui-même. Bonjour, mon cher ami.

LE PATAGON, *diminuant peu-à-peu.*

Fort bon, fort bon.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, je le trouve charmant!

LA COMTESSE, *affligée.*

Quoi, Docteur, c'eſt-là un Patagon?

LE DOCTEUR.

Oui, Madame; mais il étoit plus une fois grand toujours.

LE PATAGON.

Bonjour, bonjour.

LE MARQUIS.

Mais parlez-lui donc, Madame, pendant qu'il eſt grand encore; car il me ſemble qu'il ne le ſera pas long-tems.

LA COMTESSE.

Effectivement, Docteur, il diminue à vue d'œil.

LE DOCTEUR.

Je crois voir auſſi.

LE PATAGON.

Fort bon, fort bon.

LA COMTESSE.

Ah, je ſuis déſeſpérée!

LE MARQUIS.

Je crains, ſi on ne le renvoie promptement, qu'il ne devienne à rien.

LE PATAGON.

Bonjour, bonjour.

LE DOCTEUR.

Je penſe auſſi comme Monſieur la Marquis.

LE MARQUIS.

Mais, Madame, regardez-le donc.

LE PATAGON.

Fort bon, fort bon.

LA COMTESSE.

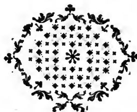
Monſieur, vous êtes inſoutenable, ô Dieux! Docteur que ferons-nous?

LE DOCTEUR.

Je vais dire à celui qui l'a amené de le remener ſur le moment. *Il fait ſortir le Patagon, qui eſt tout petit.*

LE PATAGON.

Bonjour, bonjour.



SCENE DERNIÈRE.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE DOCTEUR.

LE MARQUIS.

Ce Patagon-là n'a pas profité en venant chez nous.

LE DOCTEUR.

Il y a un remède à cela, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Quel est-il ?

LE DOCTEUR.

C'est de vous embarquer avec lui, & d'aller dans son Isle ; il y reviendra sûrement aussi grand qu'il étoit.

LA COMTESSE.

Le Marquis le mériteroit.

LE MARQUIS.

Moi, Madame, je ne vois pas pourquoi.

LA COMTESSE.

Pour me venger du triomphe dont vous

ſemblez jouir ; mais je ſuis généreuſe, je vous pardonne, & je vous donne ma main.

LE MARQUIS.

Mais, Madame....

LA COMTESSE.

Comment, vous héſitez, je crois?

LE MARQUIS.

Vous ſavez les engagemens que j'ai formés; &....

LA COMTESSE.

Il n'y a point d'engagement qui tienne devant ma volonté.

LE DOCTEUR.

Monſieur la Marquis, quand un Dame il vous prie.

LA COMTESSE.

Je ne prie point, je le veux & je le lui ordonne.

LE MARQUIS.

Mais, me promettez-vous, du moins, de m'aimer toujours?

LA COMTESSE.

Je ne vous promets rien; mais je vous épouſe : vous êtes encore trop heureux.

LE MARQUIS.

Eh bien, moi, je vous promets tout. *Il lui baise la main.*

LE DOCTEUR.

Madame le Comtesse, je vous fais ma compliment.

LA COMTESSE.

Je vous remercie, Docteur ; mais ce mariage-là ne me consolera jamais de la perte du Patagon.

FIN.

Digitized by Google

L'AMANTE
DE SON MARI,
COMÉDIE

En deux Actes & en Prose.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE D'ORAN, *ſous le nom de la Comteſſe de Saint-Gord.*

LE MARQUIS D'ORAN, *Mari de la Marquiſe.*

LA BARONNE DE GOURCI, *Tante de la Marquiſe.*

LE COMTE D'ARAMONT, *Pere de la Marquiſe.*

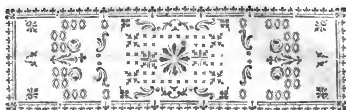
LE CHEVALIER DE GRÉVAL.

LEBRUN, *Valet-de-Chambre.*

UN COURIER.

La Scène eſt à la Campagne, chez la Baronne de Gourci.

Google



L'AMANTE DE SON MARI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

LA BARONNE, LE CHEVALIER,

LA BARONNE.

En vérité, Monsieur le Chevalier, vous êtes tout-à-fait aimable ! voilà trois fois qu'on vous envoie chercher aujourd'hui, & l'on ne peut pas vous avoir.

LE CHEVALIER.

Allez-vous me gronder ?

Digitized by Google

LA BARONNE.

Et vous direz, après cela, que vous m'aimez.

LE CHEVALIER.

Vous ne ſavez pas les raiſons qui me retenoient chez le Vicomte.

LA BARONNE.

C'eſt ſans doute quelque femme que vous trouvez charmante.

LE CHEVALIER.

Vous ſavez que rien au monde ne peut m'intéreſſer autant que vous.

LA BARONNE.

Voilà ce que je ne crois pas.

LE CHEVALIER.

Fort bien, vous allez être injuſte à-préſent.

LA BARONNE

Et puis vous arrivez-là au milieu des viſites de campagne, d'un air triomphant.

LE CHEVALIER.

Je vous croyois ſeule, vous ne vous tenez jamais dans ce ſalon-là.

LA BARONNE.

Non; parce que nous avons beſoin de ce-

lui-ci, & qu'à la campagne on ne peut pas faire fermer sa porte.

LE CHEVALIER.

Dites donc ce que vous me voulez; parce qu'il faut que je m'en retourne

LA BARONNE.

Où cela?

LE CHEVALIER.

Chez le Vicomte.

LA BARONNE.

Nous avons besoin de vous.

LE CHEVALIER.

Ce soir, demain, tant que vous le voudrez.

LA BARONNE.

Non, à-présent. Qui vous en empêche?

LE CHEVALIER.

Ce qui vous empêchera vous-même de rester ici; car le Vicomte vous attend.

LA BARONNE.

Pourquoi faire?

LE CHEVALIER.

C'est que vous savez bien mon nouvel Opéra Comique, je l'ai fait répéter toute la

matinée, & on le joue ce ſoir; vous y ſouperez ; peut-être on y danſera, & je reviendrai avec vous.

LA BARONNE.

Cela eſt fort aiſé à dire ; mais je ne crois pas que cela convienne à ma Niéce.

LE CHEVALIER.

Madame la Marquiſe d'Oran?

LA BARONNE.

Oui. Bon! je ſuis auſſi étourdie que vous; j'oubliois de vous dire que ce n'eſt pas-là comme on l'appelle ici, c'eſt la Comteſſe de Saint-Gord. N'y manquez pas.

LE CHEVALIER.

Pourquoi ce changement de nom?

LA BARONNE.

Vous l'allez ſavoir. N'y a-t-il perſonne chez le Vicomte qui la connoiſſe?

LE CHEVALIER.

Non, il n'y a que des gens des environs, qui ne l'ont sûrement jamais vue.

LA BARONNE.

Vous en êtes bien sûr?

LE CHEVALIER.

Mais, oui. Je ne comprends pas pourquoi ce myſtère.

LA BARONNE.

Elle vous l'expliquera. Je vais vous l'envoyer.

LE CHEVALIER.

Mais, un moment.

LA BARONNE.

Que voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Cela eſt bien aiſé à deviner. Vous m'avez dit qu'après votre voyage de Lyon, vous fixeriez le jour de notre mariage; voilà deux jours que vous êtes de retour, & vous ne décidez rien.

LA BARONNE.

Ce n'eſt pas là le moment de parler de cela.

LE CHEVALIER.

Mais, je vous en ſupplie....

LA BARONNE.

Tenez voici ma Niéce.



SCENE II.

LA BARONNE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

AH ! Monſieur le Chevalier, je ſuis bien aiſe de vous voir.

LE CHEVALIER.

Madame la Comteſſe de....

LA BARONNE.

Saint-Gord.

LE CHEVALIER.

Madame la Comteſſe de Saint-Gord, je ſuis enchanté...

LA BARONNE.

Eh ne perdez pas de tems en complimens. Qu'avez-vous fait de ces ennuyeuſes viſites ?

LA MARQUISE.

Mon Pere les fait jouer. Mais la Préſidente vient d'arriver.

LA BARONNE.

Il faut que j'aille la voir, ſans cela elle viendroit

viendroit ici, & nous ne pourrions plus nous en défaire.

LA MARQUISE.

Mon Pere va partir, je vous en prie, ma Tante, retenez-le jusqu'à ce que j'aie parlé à Monsieur le Chevalier.

LA BARONNE.

Oui, oui.

LE CHEVALIER.

Madame, vous viendrez chez le Vicomte, sûrement?

LA BARONNE.

Il le faudra bien.

LA MARQUISE.

Pourquoi faire?

LA BARONNE.

Il vous le dira. Finissez; car le Marquis votre mari, peut arriver d'un moment à l'autre. Je vous enverrai avertir.

LA MARQUISE.

Ne l'oubliez pas.



SCENE III.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

MONSIEUR le Chevalier, vous êtes ami de mon Mari ; je vous prie, non-ſeulement de ne me point trahir, mais encore de m'aider à découvrir s'il ne ſe moque pas de moi, & ſi j'ai réuſſi dans le piége que je lui ai tendu.

LE CHEVALIER.

Vous pouvez compter, Madame, que je ferai tout ce que vous voudrez. Voyons, de quoi s'agit-il ?

LA MARQUISE.

Lorſque j'épouſai le Marquis, je n'avois que treize ans, j'étois fort peu formée. On me mit au Couvent, & il partit pour une négociation qui a duré ſix ans. Mes traits ont beaucoup changé depuis, & c'eſt ce qui m'a perſuadée qu'il n'auroit aucune idée de moi qui pût m'en faire reconnoître.

LE CHEVALIER.

Fort bien ! le Roman s'établit à merveilles.

LA MARQUISE.

Sachant que mon Mari devoit passer par Lyon, je projettai d'y aller avec ma Tante qu'il ne connoissoit pas; elle est amie du Commandant, le Marquis vint chez lui, & je fus assez heureuse pour qu'il me distinguât des autres femmes; & qu'il me marquât son empressement par mille soins.

LE CHEVALIER.

Il ne fut pas rebuté?

LA MARQUISE.

Au contraire, il devint si vivement épris de moi, qu'il écrivit à Paris que des affaires le retenoient à Lyon, & qu'il ne pouvoit pas dire encore quand il en partiroit.

LE CHEVALIER.

Vous n'étiez donc pas cruelle?

LA MARQUISE.

C'est-à-dire, je l'aimai, & je fus très-aise de trouver qu'il ressembloit à son portrait & à tout ce qu'on m'avoit dit de lui.

LE CHEVALIER.

Et pourquoi ne vous en êtes-vous pas fait reconnoître; car tout cela c'est perdre du tems.

LA MARQUISE.

Il m'aimoit comme la veuve d'un autre, & peut-être ne m'auroit-il plus aimé dès qu'il auroit ſu que j'étois ſa femme.

LE CHEVALIER.

Voilà comme vous vous plaiſez à nous trouver inconſéquents.

LA MARQUISE.

Cela n'eſt pas ſi inconſéquent que vous le croyez.

LE CHEVALIER.

Et ſur quoi pouvez-vous l'imaginer?

LA MARQUISE.

Sur le dédain avec lequel il m'a parlé de moi, comme ſa femme.

LE CHEVALIER.

Cela eſt délicieux!

LA MARQUISE.

Sur le déſeſpoir où il étoit d'être marié & de ne pouvoir pas m'épouſer.

LE CHEVALIER.

Mais c'eſt une choſe charmante d'être ainſi la rivale de ſoi-même.

LA MARQUISE.

Tout cela m'a fait ſentir qu'on aime mieux ſa Maitreſſe que ſa Femme.

LE CHEVALIER.

Oui ; c'eſt très-bien conclure, & c'eſt un grand tort d'aimer une Maitreſſe charmante & de la préférer à ſa Femme, ſur-tout quand on ne la connoît pas.

LA MARQUISE.

Vous entendez bien ce que je veux dire.

LE CHEVALIER.

Oui, que votre ſexe aime à ſe plaindre du nôtre en partageant ſes torts.

LA MARQUISE.

Mais enfin, ne m'eſt-il pas infidèle?

LE CHEVALIER.

Il eſt infidèle à votre titre de femme & non pas à votre perſonne.

LA MARQUISE.

Tout cela m'a déplu, & j'ai voulu m'en venger.

LE CHEVALIER.

Vous gagnez beaucoup à cette vengeance. Eh bien, que ferez-vous?

LA MARQUISE.

Je l'ai fait prier par la Baronne de venir ici passer quelques jours en allant à Paris ; il vouloit venir avec nous ; mais je l'ai fait consentir à rester encore deux jours à Lyon, & il va arriver.

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

LA MARQUISE.

Je desire que vous pénétriez s'il n'a pas su qui j'étois.

LE CHEVALIER.

Cela sera fort aisé.

LA MARQUISE.

Vous l'attendrez ici. Voilà pourquoi nous nous tenons aujourd'hui dans l'autre Sallon.

LE CHEVALIER.

Mais vous déclarerez-vous enfin ?

LA MARQUISE.

Mon Pere.... Mais le voici.



SCENE IV.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Eh bien, Monsieur le Chevalier, vous prêtez-vous à toutes les folies de ma fille.

LE CHEVALIER.

Je vous réponds, Monsieur, que je suis très-flatté de pouvoir être utile à Madame, & que je la servirai de tout mon cœur.

LE COMTE.

Oui; mais il faut finir, & le plutôt est le meilleur.

LE CHEVALIER.

C'est ce que j'avois l'honneur de dire à Madame, c'est mon avis.

LE COMTE.

J'ai affaire à Paris, & il faudra que je revienne demain; cela est agréable!

LA MARQUISE.

Sur-tout ne paroissez pas sans être instruit de ce que vous aurez à faire.

LE COMTE.

Tout cela ſe pourroit aujourd'hui, même avant le ſouper.

LE CHEVALIER.

Oh, non, Monſieur; car ces Dames viennent à une fête que nous donnons le Vicomte & moi, où l'on danſera; vous voyez que cela nous menera loin dans la nuit.

LE COMTE.

Je reviendrai donc demain.

LA MARQUISE.

Je vous en prie.

SCENE V.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LEBRUN.

LEBRUN.

MONSIEUR le Marquis d'Oran vient d'arriver, il va venir ici.

LA MARQUISE.

Cela eſt bon. Monſieur le Chevalier, voulez-vous bien l'attendre. *Au Comte.* Je vais vous

conduire par la terrasse à la petite porte du jardin, afin qu'il ne vous voie pas.

LE CHEVALIER.

J'entends quelqu'un, sortez donc.

LE COMTE.

Allons.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LEBRUN.

LE MARQUIS

C'EST donc ici où se tiennent ces Dames?

LEBRUN.

Oui, Monsieur le Marquis; elles vont venir.

LE MARQUIS.

Mais, que vois-je? le Chevalier de Gréval.

LE CHEVALIER.

C'est moi-même. Bonjour, mon cher Marquis, je savois ton arrivée ici.

LE MARQUIS.

Ces Dames t'ont parlé de moi?

LE CHEVALIER.

Mais beaucoup. Te voilà donc de retour, enfin. Eſt-ce pour toujours?

LE MARQUIS.

Je n'en ſais rien.

LE CHEVALIER.

Tu viens peut-être pour chercher ta femme; tu l'as tenue aſſez long-tems ſans te voir.

LE MARQUIS.

Ma foi, que veux-tu? Je l'ai laiſſée enfant, Je parie que je ne la reconnoîtrois pas.

LE CHEVALIER.

Réellement?

LE MARQUIS.

Oui; car on me l'a mandé.

LE CHEVALIER.

C'eſt-là ce qui cauſe ton empreſſement; la curioſité....

LE MARQUIS.

Oui, la curioſité! où ſont donc ces Dames?

LE CHEVALIER.

On eſt ſûrement allé les avertir. Tu ne les connois que pour les avoir vues à Lyon?

LE MARQUIS.

Non vraiment.

LE CHEVALIER.

Ce ſont des Femmes charmantes!

LE MARQUIS.

Tu connois la Comteſſe?

LE CHEVALIER.

Oui, beaucoup.

LE MARQUIS.

Comment beaucoup?

LE CHEVALIER.

Fort bien. Je devine, tu l'aimes?

LE MARQUIS.

Ma foi, au point que je ſuis très-fâché d'être marié.

LE CHEVALIER.

Tu l'épouſerois?

LE MARQUIS.

Pourquoi pas.

LE CHEVALIER.

Quand on eſt du Corps Diplomatique, on aime à faire des alliances; mais je ſuis bien aiſe de te voir penſer comme cela.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Parce que je craignois que tu n'approuvasses pas ma conduite.

LE MARQUIS.

Comment.

LE CHEVALIER.

Oui; je me marie, & je n'attendois pour cela que le retour de ces Dames de Lyon.

LE MARQUIS.

Le retour de ces Dames ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE MARQUIS.

Pour épouser l'une d'elles ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE MARQUIS.

Serois-tu jaloux de moi ? Et ne m'aurois-tu fait parler que pour savoir....

LE CHEVALIER.

Mais....

LE MARQUIS.

Chevalier, ſi c'eſt la Baronne, ne me laiſſe pas plus long-tems dans l'inquiétude ; par pitié....

LE CHEVALIER.

Je ne peux te rien dire.

LE MARQUIS.

Veux-tu me laiſſer croire.... Mais la Comteſſe ſe ſeroit-elle jouée de moi?

LE CHEVALIER.

Elle en eſt bien capable.

LE MARQUIS.

Pourquoi me permettre de demander à la Baronne la permiſſion de venir ici?

LE CHEVALIER.

Pour jouir de ſon triomphe à mes yeux, peut-être.

LE MARQUIS.

Chevalier?

LE CHEVALIER.

Eh bien? Ah! voici ces Dames.

LE MARQUIS, *à part.*

Je ne ſais que penſer. Quel tourment!

SCENE VII.

LA BARONNE, LA MARQUISE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

MONSIEUR le Marquis, je suis bien aise de vous voir ici, & vous arrivez bien à propos ; car nous allons vous donner une fête.

LE MARQUIS.

A moi, Madame?

LA BARONNE.

Pas absolument à vous ; mais vous en profiterez.

LE MARQUIS.

Sûrement ; Madame la Comtesse y sera plus sensible que moi.

LA MARQUISE.

Comment, que vous est-il donc arrivé depuis Lyon?

LE MARQUIS.

Je ne sais pas bien encore ; mais je crains d'avoir tout perdu, & je ne sais pas si je pourrai rester ici autant que je le desirerois.

LE CHEVALIER.

Il faut bien que tu ſois témoin de mon mariage.

LE MARQUIS.

Voilà ce qui n'arrivera pas.

LE CHEVALIER.

Je te réponds que tu reſteras. Mais, Madame, le tems ſe paſſe, & pour aller chez le Vicomte, vous nous ferez attendre.

LA BARONNE.

Non, non; Monſieur le Marquis, nous vous menerons.

LE MARQUIS.

Où donc, Madame?

LA BARONNE.

Voir un Opéra Comique, fait par le Chevalier.

LE MARQUIS.

Il eſt heureux. Je ne ſuis pas ſurpris de ſa gaieté.

LA MARQUISE.

Que vous eſt-il donc arrivé?

LE MARQUIS.

Pouvez-vous le demander?

LA MARQUISE.

Sûrement, j'ignore....

LA BARONNE.

Il vous expliquera tout cela. Pour moi, je vais emmener le Chevalier pour qu'il donne des ordres ; vous le voulez bien, ma Niéce? Faites les honneurs à Monſieur le Marquis, je lui renverrai le Chevalier pour que vous me veniez trouver, afin de ne pas nous faire attendre.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, vous voulez que je laiſſe le Marquis têtê-à-tête, comme cela, avec Madame la Comteſſe?

LA BARONNE.

Pourquoi donc pas?

LE CHEVALIER.

C'eſt que.... En vérité....

LA BARONNE.

Allons, venez, venez.



SCENE

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

QU'AVEZ-VOUS donc, Monſieur? Vous m'alarmez.

LE MARQUIS.

Eh, Madame, pouvez-vous continuer de feindre de prendre encore quelque intérêt à moi.

LA MARQUISE.

Moi, feindre? Vous me croyez capable de tromper?

LE MARQUIS.

Je me ſuis abuſé, ſans doute.

LA MARQUISE.

Non, quand je vous ai dit que je vous aimois, je ne croyois pas que vous puiſſiez avoir d'autre engagement qu'avec moi.

LE MARQUIS.

Et depuis que vous avez ſu que j'étois marié; malgré tout ce que j'ai pu faire pour vous aſſurer que je n'aimerois jamais que

vous, le peu de tems que vous avez été ſans me voir, vous a, ſans doute, fait faire des réflexions.

LA MARQUISE.

Des réflexions?

LE MARQUIS.

Oui; puiſque vous m'abandonnez.

LA MARQUISE.

Je vous abandonne, moi?

LE MARQUIS.

Eh, ſans doute, vous avez cru que je ne vous aimois que foiblement, qu'à mon retour à Paris, occupé de ma femme, j'oublierois bien-tôt le bonheur d'avoir pu vous plaire.

LA MARQUISE.

Quelle idée vous avez-là!

LE MARQUIS.

Et vous avez formé un autre engagement.

LA MARQUISE.

Moi?

LE MARQUIS.

Oui, Madame; vous avez cru par-là vous guérir de la légère impreſſion que j'avois faite ſur vous.

LA MARQUISE.

La légère impression?

LE MARQUIS.

Peut-être me flattai-je encore trop; j'ai cependant de la peine à croire que vous ayez voulu me jouer, & j'aime mieux penser....

LA MARQUISE.

Monsieur le Marquis, cette mauvaise opinion que vous avez de moi m'afflige sincèrement; mais vous ne le croirez pas encore.

LE MARQUIS.

Mais....

LA MARQUISE.

Moi, vous paroître fausse ou légère!

LE MARQUIS.

Eh, Madame, que voulez-vous que je pense, quand je vois qu'en si peu de tems vous avez changé.

LA MARQUISE.

En vérité je ne vous comprends pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi m'avoir laissé demander à la Baronne la permission de venir ici?

LA MARQUISE.

Parce que je croyois que cela vous feroit plaisir.

LE MARQUIS.

Quoi, d'être témoin de mon malheur?

LA MARQUISE.

Quel malheur?

LE MARQUIS.

Ce mariage....

LA MARQUISE.

Vous rend malheureux?

LE MARQUIS.

J'aime votre surprise.

LA MARQUISE.

Elle est toute simple, je ne croyois pas que vous aimassiez la Baronne.

LE MARQUIS.

Que dites-vous d'elle?

LA MARQUISE.

Si son mariage avec le Chevalier vous tourne la tête....

LE MARQUIS.

Le Chevalier l'épouse?

LA MARQUISE.

Oui, j'ai cru que vous le faviez ; de quoi vouliez-vous donc parler ?

LE MARQUIS.

Le traître m'a laiffé croire qu'il vous époufoit.

LA MARQUISE.

Réellement ?

LE MARQUIS.

Quand il m'a dit qu'il fe marioit ici, je lui ai montré la plus vive inquiétude, & il en a profité pour me caufer le plus cruel tourment que j'aie éprouvé de ma vie.

LA MARQUISE.

En effet, je ne vous reconnoiffois pas.

LE MARQUIS.

Eh, pouvois-je confentir à vous perdre fans éprouver le plus grand défefpoir.

LA MARQUISE.

Que vous êtes facile à tourmenter.

LE MARQUIS.

Cette douloureufe épreuve pourroit-elle vous déplaire ?

LA MARQUISE.

Non, Marquis, puisqu'elle m'assure de l'excès de votre amour.

LE MARQUIS.

Il durera toute ma vie, permettez que je jure à vos pieds....

SCENE IX.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

FORT bien, Monsieur, vous croyez apparemment que je trouverai bon qu'une personne que je dois épouser....

LE MARQUIS.

Je sais qui tu épouse, la plaisanterie cesse, c'est moi qui l'ai fait naître, & je te la pardonne.

LE CHEVALIER.

Refuseras-tu encore d'être témoin à mon mariage?

LA MARQUISE.

Dites-nous donc ce que fait la Baronne?

LE CHEVALIER.

Elle vous attend.

LA MARQUISE.

Je vais la trouver....

SCENE X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien, comment vont tes affaires?

LE MARQUIS.

Mais, grace à toi, j'ai fait là une ſcène de jalouſie dont la Comteſſe ſe feroit bien paſſée.

LE CHEVALIER.

Bon! les femmes ne ſont pas fâchées, tant qu'elles aiment, que leurs amans ſoient jaloux; ce n'eſt que lorſqu'elles n'aiment pas que cela leur déplaît.

LE MARQUIS.

Mais c'eſt qu'un jaloux eſt biſarre, fâcheux, elle croira que j'ai tous ces défauts.

LE CHEVALIER.

Oui ; mais elle croira que tu l'aimes véritablement, & voilà l'essentiel.

LE MARQUIS.

Elle parloit donc quelquefois de moi.

LE CHEVALIER.

Toujours ; mais il faut profiter....

LE MARQUIS.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Des dispositions favorables où elle est.

LE MARQUIS.

Je t'entends ; ce n'est pas une chose aisée.

LE CHEVALIER.

Il faut en parler en plaisantant, & saisir sérieusement la premiere occasion.

LE MARQUIS.

Mais, c'est que ce n'est pas une femme comme une autre.

LE CHEVALIER.

Bon ! en fait d'amour, elles sont toutes de même, & toute femme qui aime est bien foible.

LE MARQUIS.

Songe donc que c'eſt une veuve, qui n'a point vécu avec ſon mari ſeulement.

LE CHEVALIER.

Si l'on croyoit toutes les veuves qui n'ont pas eu d'enfans, il n'y en a pas une qui ne diſe la même choſe. Elle te dira auſſi qu'elle n'a jamais aimé que toi.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai.

LE CHEVALIER.

Et tu le crois?

LE MARQUIS.

Je le deſire.

LE CHEVALIER.

Et qu'eſt-ce que cela te fait?

LE MARQUIS.

Il eſt flatteur d'être l'objet de la premiere paſſion d'une femme aimable.

LE CHEVALIER.

Et à cauſe de cela il faut languir dans ſes fers & peut-êtrre l'impatienter.

LE MARQUIS.

L'impatienter?

LE CHEVALIER.

Oui, si tu veux que je te parle clairement, les femmes ont souvent mauvaise opinion d'un amant qui ne les presse pas de se rendre.

LE MARQUIS.

Tu le crois.

LE CHEVALIER.

Mais d'où diable viens-tu donc? Quand une femme a de l'amour, elle pense, elle sent plus vivement que nous; parce que rien ne la distrait.

LE MARQUIS.

Mais songe donc....

LE CHEVALIER.

Oui, je me rappelle qu'en sortant du Collége, rempli de tous les beaux sentimens des Romans, je perdis à force de la respecter, une femme de qui j'étois aimé.

LE MARQUIS.

Je sais tout cela.

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire? Une femme qui se laisse aimer par un homme qui est marié à une personne de dix-neuf ans, n'imagine pas d'attendre que son amant soit veuf.

LE MARQUIS.

Tu as raiſon.

LE CHEVALIER.

Tiens nous allons paſſer une ſoirée charmante. Après un ſpectacle délicieux, parce qu'il eſt de moi....

LE MARQUIS.

Quoi c'eſt-là cette fête dont on me parloit tantôt?

LE CHEVALIER.

Sans doute. Après le ſpectacle, nous aurons un excellent ſouper, enſuite on danſera, ne quitte point la Comteſſe; tu dois ſavoir danſer des Allemandes, danſe avec elle; elle les aime à la folie; enfin négocie pour ton amour, comme tu fais pour les affaires du Roi, & ſi tu ne réuſſis pas entièrement, tu gagneras toujours quelque choſe : & puis il me vient une idée admirable.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LE CHEVALIER.

Je te le dirai. Voici quelqu'un; ſouviens-toi qu'en amour le pardon ſuit de près l'offenſe.

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LEBRUN.

LEBRUN.

MESSIEURS, ces Dames vous attendent pour partir.

LE CHEVALIER.

Allons, viens.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Oui, Monsieur, je suis très-mécontente de vous.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi?

LA BARONNE.

Vous devez le savoir.

LE CHEVALIER.

En vérité, je ne sais ce que vous voulez dire, Madame : je n'aime que vous, je ne suis occupé que de vous, & ce seroit moi qui aurois à me plaindre de ce que....

LA BARONNE.

Il n'est pas question de cela.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous donc?....

LA BARONNE.

J'exige de vous que vous ferviez ma Niéce dans la plaifanterie qu'elle veut faire à fon Mari.

LE CHEVALIER.

Eh bien, felon ce qu'il m'a dit, elle n'a point à fe plaindre.

LA BARONNE.

Oui; mais il fait qu'elle eft fa femme?

LE CHEVALIER.

Non.

LA BARONNE.

Mais....

LE CHEVALIER.

Elle doit être perfuadée elle, qu'il eft réellement fon mari.

LA BARONNE.

Quoi, il ne fait abfolument rien?

LE CHEVALIER.

Non, je vous jure qu'il ne s'en doute pas feulement.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Et comment a-t-il osé entreprendre?....

LE CHEVALIER.

Quand on a beaucoup d'amour....

LA BARONNE.

Monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Madame la Baronne?

LA BARONNE.

Je vous dis que vous nous avez trahies.

LE CHEVALIER.

Je vous jure en honneur que le Marquis ignore que votre Niéce est sa femme.

LA BARONNE.

Oui, Monsieur, je suis sûre à-présent que c'est vous qui lui avez donné la clef avec laquelle il est entré chez elle cette nuit.

LE CHEVALIER.

Sur quoi pouvez-vous le penser?

LA BARONNE.

Vous avez logé dans cet appartement, vous le connoissez, sûrement c'est vous. Avouez-le.

LE CHEVALIER.

Puisque vous le voulez....

LA BARONNE.

Les hommes sont de grands traîtres, quand il est question de nous tromper!

LE CHEVALIER.

Je ne crois pas que la Marquise me querelle autant que vous. Si elle s'est trahie elle-même, ce n'est pas ma faute.

LA BARONNE.

Non, elle ne lui a rien dit qui puisse le faire soupçonner qu'elle est sa femme.

LE CHEVALIER.

Voilà ce qu'on appelle avoir de la présence d'esprit.

LA BARONNE.

Je vous dis que je n'aime point les plaisanteries que vous vous permettez sur nous.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'aime point qu'un caprice fasse souffrir mon ami, que plus il aime, plus on le tourmente, & j'ai voulu le venger, & je crois la vengeance douce pour tous les deux.

LA

LA BARONNE.

Je veux qu'il ſoit puni de ce qu'il a oſé chez moi ſuivre vos conſeils, & je ne vous pardonnerai qu'à condition que vous ferez pour cela tout ce que je vous preſcrirai.

LE CHEVALIER.

Sûrement ; mais fixerez-vous enfin le jour après lequel j'aſpire.

LA BARONNE.

Voici le Marquis, je veux ſavoir de lui-même ce qu'il penſe. Allez-vous-en chez la Marquiſe, vous y trouverez ſon Pere, ils vous inſtruiront, & je vous rejoins dans l'inſtant.



SCENE II.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

OUI, Madame.

LE MARQUIS.

Chevalier, où vas-tu donc?

LE CHEVALIER.

Je reviens.

SCENE III.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

VOUS me paroiſſez bien triſte aujourd'hui, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Moi, Madame?

LA BARONNE.

Oui, vous. Vous aimez ma Niéce, & l'inquiétude que vous a donné hier le Chevalier, en parlant de ſon mariage, me l'a appris.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, je vous l'avouerai.

LA BARONNE.

Cette inquiétude eſt détruite, & je ne vois pas ce qui peut vous affliger; je l'ai vue ce matin, elle, & elle ne ſe plaint pas de vous, elle dit même que pendant le ſouper, pendant le Bal, vous avez été charmant.

LE MARQUIS.

Quoi, elle vous a parue contente de moi?

LA BARONNE.

Oh, mais, très-fort.

LE MARQUIS.

Je ne comprends pas cela.

LA BARONNE.

Comment donc.

LE MARQUIS.

Aujourd'hui elle ne veut pas me voir. J'ai

fait l'impossible, j'ai tout tenté, & je crains de lui avoir déplu.

LA BARONNE.

Mais je ne conçois pas le desir que vous avez eu d'en être aimé.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ?

LA BARONNE.

C'est qu'à la veille d'aller retrouver une femme, jeune, aimable, charmante enfin ; car voilà comme est la vôtre, c'est vous donner des entraves, & la Comtesse doit craindre de vous perdre dès que vous serez à Paris.

LE MARQUIS.

Ah ! jamais.

LA BARONNE.

Jamais ? Je vous prédis moi, que vous aimerez votre femme à la folie.

LE MARQUIS.

Ah, Madame, si vous avez donné cette inquiétude à la Comtesse, je ne suis plus surpris de ce qui m'arrive, elle doit me regarder d'avance comme un monstre, oui, Madame, vous m'avez perdu.

LA BARONNE.

Je vous réponds, ſur tout ce qu'elle m'a dit, qu'elle ne craint point de vous perdre, même en ſachant que vous aimerez votre femme.

LE MARQUIS.

Je ne ſais ſi vous voulez plaiſanter; mais tout ceci devient une énigme.

LA BARONNE.

Je vous dis que vous ſerez heureux.

LE MARQUIS.

Ah, dites-moi plutôt ce qui eſt cauſe que la Comteſſe ne veut pas me voir.

LA BARONNE.

Je ne le puis.

LE MARQUIS.

Ah, Madame, je vous prie, obtenez d'elle que je puiſſe ſavoir moi-même ſi j'ai pu lui déplaire; il n'y a pas de ſacrifice que je ne veuille lui faire.

LA BARONNE.

Vous ne pouvez lui faire celui de votre femme.

LE MARQUIS.

Eh, Madame, vous êtes bien cruelle de me rappeller toujours ce malheureux engagement.

LA BARONNE.

Vous ne le trouverez pas toujours malheureux.

LE MARQUIS.

Sûrement, voilà ce qui me fait tort auprès de la Comtesse.

LA BARONNE.

Je vous réponds que non, & si vous voulez, elle vous le dira elle-même.

LE MARQUIS.

C'est tout ce que je desire.

LA BARONNE.

Je vais lui parler.

LE MARQUIS.

Ah, Madame, dites-lui bien....

LA BARONNE.

Ne vous inquiétez pas. *Elle sort.*



SCENE IV.

LE MARQUIS.

Pourquoi m'a-t-on forcé de me marier il y a six ans? La Richesse.... Oui, la richesse! c'est bien d'elle que dépend la satisfaction de l'ame, ce plaisir si doux de se voir aimé autant que l'on aime!

SCENE V.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Eh bien, Chevalier, conçois-tu pourquoi la Comtesse ne veut pas me voir?

LE CHEVALIER.

Il est bien question de cela!

LE MARQUIS.

Comment donc?

LE CHEVALIER.

Ta femme t'aime passionnément, elle est instruite des moindres particularités de tout

ce qui s'eſt paſſé entre la Comteſſe & toi depuis que tu l'as vue, pour la premiere fois, à Lyon.

LE MARQUIS.

Je ne reviens point de mon étonnement!

LE CHEVALIER.

Son Pere va paroître ici avec elle.

LE MARQUIS.

Que devenir? Quelle affreuſe ſituation! fuirai-je?

LE CHEVALIER.

Je ne puis te le conſeiller; le procédé ne ſeroit pas honnête pour elle.

LE MARQUIS.

Qu'elle ne compte pas que je ceſſe d'aimer jamais la Comteſſe; mais que me veut ſon Pere?

LE CHEVALIER.

Il eſt homme du monde, il ſait les uſages.

LE MARQUIS.

Mais ſa fille?

LE CHEVALIER.

Elle vient reclamer ſes droits.

LE MARQUIS.

Ses droits?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Vient-elle se plaindre de la Comtesse? Pourquoi la Baronne la reçoit-elle?

LE CHEVALIER.

La Baronne est son amie.

LE MARQUIS.

La Baronne est amie de la Marquise?

LE CHEVALIER.

Sûrement.

LE MARQUIS.

Mais elle aime la Comtesse.

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Veut-elle l'exposer à des reproches....

LE CHEVALIER.

La Baronne a de l'esprit, elle arrangera tout cela à merveilles.

LE MARQUIS.

Oui ; mais je ferai obligé, en fuivant ma femme, d'abandonner la Comteffe.

LE CHEVALIER, *riant.*

Non, non.

LE MARQUIS

Je ne fais pas ce qu'il y a de fi plaifant à tout cela. Mon embarras femble te divertir.

LE CHEVALIER.

La pofition eft finguliere.

LE MARQUIS.

Singuliere ? Elle eft cruelle ! mais fi la Baronne vouloit me fervir, elle détruiroit les foupçons de ma femme fur la Comteffe, en en paroiffant offenfée.

LE CHEVALIER.

Mais ce ne font pas des foupçons; c'eft une certitude.

LE MARQUIS.

Il ne peut y avoir rien de certain que les chofes dont on a été témoin.

LE CHEVALIER.

Et voilà le fait.

LE MARQUIS.

Quoi cette nuit....

LE CHEVALIER.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle étoit dans la chambre de la Comteſſe?

LE CHEVALIER.

On n'en ſauroit douter.

LE MARQUIS.

Tu le ſavois peut-être?

LE CHEVALIER.

Oui. Sans cela....

LE MARQUIS.

Quoi ſans cela?

LE CHEVALIER.

Sans cela, je ne t'aurois pas fourni les moyens d'y entrer. J'ai voulu que tu te vengeaſſe de ſa conduite avec toi.

LE MARQUIS.

Pour occaſionner l'inquiétude, l'embarras où je ſuis?

LE CHEVALIER.

Ce n'étoit pas mon deſſein.

LE MARQUIS.

Mais tu devois le prévoir.

LE CHEVALIER.

Non, ce n'eſt que depuis....

LE MARQUIS.

Comment?

LE CHEVALIER.

Voici la Baronne, parle-lui.

SCENE VI.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

MADAME, je ne puis concevoir, n'ignorant pas combien j'aime Madame votre Niéce, pourquoi vous recevez ici ma femme & ſon Pere.

LA BARONNE.

J'ai cru qu'ayant appris que vous étiez chez moi, j'aurois tort de leur refuſer de venir vous y trouver.

LE MARQUIS.

Vous n'avez pas prévu le cruel embarras où je me trouverois.

LA BARONNE.

J'ai cru que vous ne feriez pas fâché de revoir une femme qui eft faite pour être aimée, & que vous aimerez.

LE MARQUIS.

Sur-tout en ne venant me chercher que pour me faire des reproches.

LA BARONNE.

Elle ne vous en fera point.

LE MARQUIS.

Elle m'en devroit faire feulement de mon peu d'empreffement de la revoir. Ah! fi je pouvois parler à la Comteffe, favoir le fujet de fa rigueur aujourd'hui, mériter de la calmer, & enfuite lui apprendre les raifons que j'ai de m'éloigner fans voir ma femme & fon Pere, je ferois trop heureux.

LA BARONNE.

Cela ne fe peut pas, vous ne fauriez partir fans les voir, d'ailleurs la Comteffe l'éxige.

LE MARQUIS.

Elle l'exige ?

LA BARONNE.

Oui, elle vient de me le dire. *Au Chevalier bas.* Elle nous écoute.

LE MARQUIS.

Je n'y comprends rien. J'eſpere du moins qu'elle ne les verra pas.

LA BARONNE.

Je crois qu'elle verra le Pere.

LE MARQUIS.

Le Pere ? Quelle néceſſité ? Auriez-vous appris ce qui eſt cauſe qu'elle n'a point voulu me voir ce matin.

LA BARONNE.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Eſt-elle fâchée contre moi ?

LA BARONNE.

Non ; mais elle le ſeroit réellement ſi vous nous quittiez. Ah ! voici le Comte d'Aramont.

LE MARQUIS.

Chevalier, aide-moi. Je ne ſaurai que lui dire.

SCENE VII.

LA BARONNE, LE COMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Eh bien, Monſieur le Marquis; c'eſt parce que vous êtiez bien sûr de voir ma fille ici, que vous vous y êtes arrêté.

LE MARQUIS.

Monſieur, la plaiſanterie....

LE COMTE.

Je ne plaiſante point, c'eſt elle-même qui me l'a dit. Elle a un talent très-rare pour ſavoir tout ce qui vous intéreſſe.

LE MARQUIS.

Elle emploie des moyens....

LE COMTE.

Que vous devez trouver charmans. Elle ſait que vous croyez n'avoir point d'empreſſement de la revoir, que vous croyez que vous ne l'aimerez jamais.

LE MARQUIS.

Une femme jalouſe....

LE COMTE.

Oh, oui, ne fauroit fe faire aimer.

LE MARQUIS.

Que peut-elle donc efpérer?

LE COMTE.

Vous la verrez, elle vous le dira elle-même.

LE MARQUIS.

Monfieur le Comte, épargnez-moi un entretien qui ne fauroit être que fâcheux pour l'un & pour l'autre.

LE COMTE.

Pourquoi le feroit-il pour elle? Elle vous aime, elle goûtera mille charmes à vous le dire, à vous en convaincre, & à vous voir partager fes fentimens.

LE MARQUIS.

Tenez, Monfieur, remenez-la à Paris, je feindrai d'ignorer qu'elle eft ici; nous vivrons enfemble comme prefque tous les gens mariés vivent à préfent.

LE COMTE.

Ce ne feroit pas fon compte, & à vous dire vrai, Monfieur, je ne faurois approuver ce projet. Ma fille mérite d'être mieux traitée, elle mérite d'être aimée & elle le fera.

LE MARQUIS.

Ce ton affirmatif a de quoi m'étonner.

LE COMTE.

Cela peut être. Mais je vous dis ce qui arrivera.

LE MARQUIS.

Et qui m'y forcera, Monſieur, ſera-ce vous ?

LE COMTE.

Moi ?

LA BARONNE.

Eh, Meſſieurs....

LE COMTE.

Madame, ſoyez tranquille.

LE MARQUIS.

Répondez-donc, Monſieur ?

LE COMTE.

Rien n'eſt plus aiſé.

LE MARQUIS.

Dites, qui me forcera d'aimer ma femme ?

LE COMTE.

Elle-même, Monſieur, & dès qu'elle paroîtra vous en conviendrez.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LA BARONNE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LEBRUN.

LEBRUN.

MADAME la Marquiſe d'Oran.

LE MARQUIS, *à part.*

O Ciel! comment éviter ſes reproches? *Il s'éloigne & n'oſe regarder. La Marquiſe vient le trouver.*

MARQUISE.

Pourquoi donc me fuyez-vous, Monſieur? Vous ſemblez vouloir m'éviter.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas vous, Madame, que j'évite; mais une femme qui me pourſuit, qui a oſé m'épier, & que je crains qui n'oſe vous offenſer. Madame, je vous en ſupplie, éloignez-vous.

LA MARQUISE.

Quelle eſt votre erreur?

LE MARQUIS.

Ce n'eſt point une erreur.

LA MARQUISE.

Je ſuis trop touchée du tourment que vous éprouvez, pour ne pas le faire ceſſer promptement, écoutez-moi.

SCENE DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LA BARONNE, LE COMTE, LE CHEVALIER, UN COURIER.

LE COURIER.

MONSIEUR le Marquis d'Oran?

LE CHEVALIER.

Le voici.

LE COURIER.

Monſieur, on m'a chargé de vous remettre cette lettre qui eſt très-preſſée. Il n'y a point de réponſe, & je repars. *Il ſort.*

LA MARQUISE.

Marquis, liſez donc.

LE MARQUIS, *lit.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? *Continuant.* Monſieur le Comte, faites lire ceci à Madame votre fille. Où eſt-elle donc ?

LE COMTE.

Donnez. *Il lit bas.*

LE MARQUIS.

Liſez haut.

LE COMTE.

Puiſque vous le voulez.... *Il lit.* Monſieur, avant que vous ayez vu Madame la Marquiſe, vous devez être inſtruit de ſa conduite depuis quelque tems. Occupée de celui qu'elle aime, cette nuit même elle a comblé ſon amour. Vous devez ſavoir ce que vous avez à faire, je ne vous en dis pas davantage. Voilà une bonne plaiſanterie !

LE MARQUIS.

Je crois, Monſieur, qu'après cela vous ne m'aſſurerez pas encore du deſir qu'elle a de ſe voir aimée de moi.

LE COMTE.

Pardonnez-moi, Monſieur.

LE MARQUIS.

C'eſt vouloir m'inſulter.

LE COMTE.

Non, Monſieur, je vous le jure.

LE MARQUIS.

Monſieur, ſans faire d'éclat, je lui rends ſon bien, qu'elle y rentre & qu'elle conſente que nous nous ſéparions.

LE COMTE.

Elle n'y conſentira jamais, ni vous non plus.

LE MARQUIS.

Je ſaurai bien l'y forcer.

LA MARQUISE.

Vous, Marquis?

LE MARQUIS.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Vous pourriez vivre ſans moi?

LE MARQUIS.

Non ſûrement.

LA MARQUISE.

Et vous voulez que nous nous ſéparions?

LE MARQUIS.

Moi? Que dites-vous donc, Madame?

LA MARQUISE.

Que je ſuis cette femme avec qui vous ne voulez plus vivre.

LE MARQUIS.

Eſt-ce un ſonge ?....

LA MARQUISE.

Non, Marquis, j'ai voulu vous revoir ſans que vous me connoiſſiez; j'ai été au-devant de vous à Lyon ſous un autre nom ; j'ai été aſſez heureuſe pour être aimée de vous, & je n'ai prolongé votre erreur que pour vous punir du peu d'empreſſement que vous aviez de revoir une femme qui vous aimoit.

LE MARQUIS.

Mon bonheur égale ma ſurpriſe.

LA MARQUISE.

Moi, je vous jure de vous aimer toujours.

LE MARQUIS.

Que de traîtres m'environnoient!

LE CHEVALIER.

Marquis, j'ai été forcé de te tromper.

LE MARQUIS.

Je te le pardonne.

LE CHEVALIER.

Mais j'ai trompé ces Dames à leur tour; car cette lettre est de mon imagination, & elles n'en savoient rien. Mais, Madame, je dois obtenir le prix de tous mes soins.

LA MARQUISE.

Ma Tante, vous le lui avez promis.

LE COMTE.

Oui, qui vous retarde?

LA BARONNE.

Rien; puisque tout est prêt, & que c'est demain que je l'épouse.

LE COMTE.

Ah, tant mieux! l'Hymen va donc terminer toutes les folies de l'Amour.

Fin du premier Volume.

13318

Digitized by Google

TABLE

Des PIÈCES contenues dans le premier Volume.

Fin de la Table.

Digitized by Google

Digitized by Google





BIBLI
SC
P